ÉTUDES

SUR

L'HOMME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ÉTUDES

SUR

L'HOMME,

DANS LE MONDE ET DANS LA RETRAITE.

PAR J. H. MEISTER.

Ut nemo in sese tentat descendere, nemo!
PERS. Sat. IV.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

XIII. — 1804.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas pour désarmer la sévérité de mes lecteurs, ou pour séduire leur indulgence, que je m'empresse de les prévenir moi-même des défauts essentiels de mon ouvrage.

Ces Études sont de véritables études, rien de plus; des observations jetées sur le papier à mesure qu'elles ont été faites, ou lorsqu'une circonstance quelconque en a rappelé plus vivement le souvenir. En conséquence on risque d'y trouver beaucoup d'idées hasardées, sans liaison, sans suite, plus souvent indiquées qu'heureusement développées. On risque d'y trouver aussi quelques répétitions que l'analogie de certains rapports rendoit presque inévitables, peut-être même un grand nombre de contradictions, du moins apparentes, mais plus inévitables encore; car l'original, dont ces Études ne sont que de foibles esquisses, l'homme, n'est-il pas, hélas! lui-même un assemblage merveilleux des contradictions les plus singulières?

Malgré tous ces torts, et je suis loin de

m'en dissimuler l'importance, je publie l'ouvrage tel qu'il est, premièrement, parce que je n'ai pas le talent de le faire mieux; ensuite, paree qu'en voyant tout ce qu'il laisse à desirer, j'ose douter cependant s'il existe sur nos habitudes et nos affections intérieures, prineipalement sur celles dont le commun des hommes s'oecupe le moins, beaucoup de livres qui renferment des détails plus remarquables, plus eurieux, surtout plus sineères.

C'est le résultat de trente ans d'observations et de souvenirs reeueillis avee une attention assez peu commune, avee une franchise qui l'est encore moins.

Mais pour lire un pareil ouvrage sans fatigue et sans impatience, il eonvient sans doute de le lire de la même manière dont il fut fait, et non de suite comme un roman ou comme un traité méthodique.

Je suis loin d'en recommander la leeture indistinctement à tout le monde. Mais je serois bien trompé, je l'avoue, si ees Études, tout imparfaites qu'elles sont, n'inspiroient aueun intérêt à quiconque eroit comme Pope, que *the proper study of mankind is man.* — L'étude propre de l'homme est l'homme.

ÉTUDES
SUR L'HOMME.

I.

DU PLAISIR DE DEVINER.

Si je voulois, ou si j'osois entreprendre un traité méthodique, je classerois par chapitres tous les penchans, et je commencerois par prouver que ceux dont on ne parle pas, comme ceux dont on parle le plus, tous dérivent essentiellement de ces deux sources, ou du besoin d'étendre et d'animer le sentiment de notre existence, ou du besoin de nous en distraire; je démontrerois encore que ce dernier besoin ne naît que de l'impuissance de satisfaire le premier, ou de l'espèce de lassitude que nous laissent des jouissances plus intimes, plus réelles, lorsqu'elles sont trop vives, trop soutenues ou trop multipliées.

N'aimant à écrire que sur des sujets qui,

dans le moment, me semblent neufs, et le sont peut-être encore plus pour moi-même que pour mes lecteurs, il m'est impossible de réduire d'avance mes idées en système; il m'est presque également impossible d'en développer la suite dans une forme méthodique. Ceux qui daigneront me lire, ne doivent donc s'attendre qu'à des observations isolées : si elles se lient d'elles-mêmes à une chaîne quelconque, c'est parce que l'une m'aura conduit naturellement à l'autre, et que toutes auront été saisies et rassemblées dans le même esprit.

On a répété souvent que la curiosité, cette passion qui se développe en nous dès la plus tendre enfance, est aussi celle que nous conservons le plus long-temps, jusque dans l'âge le plus avancé, qu'elle se mêle à toutes les autres, en est le plus puissant aiguillon et le charme le plus magique. Mais ce qu'on a moins remarqué, je crois, c'est qu'un des premiers besoins que nous fait éprouver une passion si constante et si commune, c'est le besoin de deviner. Le besoin de savoir n'est, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'un besoin de réflexion : ce n'est toujours qu'à force de soins et d'étude qu'on a l'espoir de le satisfaire. Deviner est un plaisir plus facile et plus naturel; il est de la

classe de ces penchans heureux qui nous plaisent par le seul mouvement qu'ils impriment à notre activité, qui nous font jouir, même en nous éloignant du but vers lequel sembloient se diriger d'abord nos vœux et nos recherches.

C'est avec la plus indulgente bonté que la nature a bien voulu réparer le défaut des facultés qu'elle nous a refusées, par une sorte d'instinct, par quelques dispositions générales, ou par quelques penchans particuliers dont l'effet supplée toutes ces facultés, du moins sous le rapport du bonheur que comporte notre destinée actuelle. Le peu qu'il nous est donné de savoir nous suffit, grace à tout ce que nous avons le talent de deviner. Et c'est précisément parce que nous avons beaucoup plus de moyens de deviner que de savoir, que la plupart des hommes ont beaucoup moins de penchant pour apprendre que pour deviner. Voyez si le théologien, le poète, l'artiste, le médecin, le joueur, les hommes de tous les états où l'on vit de conjectures, d'inspirations et d'espérance, n'ont pas une existence et plus agréable et plus animée, quoique peut-être moins exempte de trouble et de peine que le philosophe, le calculateur, l'artisan, réduits à se renfermer habituellement dans le cercle étroit de quelques

connoissances exactes, de quelques rapports invariables, d'un petit nombre de résultats certains ?

Elle est sans doute infiniment resserrée, la circonférence que peuvent atteindre nos moyens d'action ordinaires ou naturels. Mais ce que l'art, le travail et l'industrie ajoutent à ces moyens est prodigieux. Si je m'étois acquis, comme Montaigne, le droit de créer des expressions à ma fantaisie, je dirois volontiers que l'homme est une machine à alonges, et que toute foible et bornée que la machine est en elle-même, grace à cette propriété singulière, la puissance des effets qu'on lui voit produire est inconcevable.

Avec ses deux bras, un seul homme peut agir comme s'il en avoit trois ou quatre cent mille. Avec une voix qui ne peut guère être entendue à un demi-quart de lieue de distance, il sait dire, et se faire obéir dans le court intervalle de quelques heures, d'une des extrémités d'un grand empire à l'autre. Par d'autres moyens, et dans un intervalle de temps calculé avec plus ou moins de précision, sa pensée parcourt l'un et l'autre hémisphère, et parvient enfin directement à l'être auquel il l'avoit adressée. D'un œil qui ne discerne pas toujours les objets placés

immédiatement sous l'angle le plus rapproché de son rayon visuel, à l'aide des grands miroirs du célèbre astronome de Slough, il découvre de nouveaux mondes à plusieurs millions de lieues de notre globe ; et, grace aux microscopes nouvellement inventés par Delbare (1), il voit un océan dans une goutte d'eau, dans cet océan, le rotifère comme une baleine entourée d'une foule d'êtres vivans, qui lui servent de jouet, de proie et de pâture.

Tous les hommes, les plus habiles comme les plus ineptes, les plus ignorans comme les plus éclairés, les plus paisibles comme les plus inquiets, les moins cupides comme les plus ambitieux, sentent toujours plus ou moins qu'il manque quelque chose à leurs facultés, à leurs moyens, à leurs ressources. Ils s'occupent tous d'une manière ou d'une autre du soin de trouver ce qui leur manque, d'ajouter à leur être, d'agrandir leur existence, si ce n'est en réalité, du moins dans l'opinion ; si ce n'est dans le présent, tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir ; au défaut de rapports plus essentiels, par leur

(1) Ce nouveau microscope augmente, dit-on, le diamètre des objets seize cents fois, et leur cube seize cent mille fois.

maintien, par leur démarche, par le port de leur tête, par le faste de leurs vêtemens ou de leur équipage; si ce n'est par quelque autre appareil plus remarquable, au moins par la trace subtile et passagère des parfums qu'ils répandent sur eux, par la petite auréole d'encens dont ils s'entourent.

Le célèbre comte de Buffon, cet homme si tourmenté du besoin d'une grande existence au moral comme au physique, dans les hommages de son siècle comme dans ceux de l'avenir, au gré de toutes les petites prétentions de la vanité la plus frivole, comme au gré des vœux de l'ambition la plus noble et la plus respectable, attachoit un prix extrême au choix de l'habillement, au bon goût de la coiffure. Les galons et la broderie ajoutoient à son estime une sorte de considération. Le costume, disoit-il le plus sérieusement du monde, appartient à l'homme, il fait partie du caractère, comme le style fait partie de la pensée.

A propos de cet oracle, l'abbé Galliani n'eût pas manqué de vous conter l'histoire de son tailleur. Il y avoit un homme de la Cour qui devoit depuis long-temps à ce pauvre malheureux une somme considérable. — Un jour, dit le tailleur, que j'avois à porter à son Excellence

un habit du dernier goût, je pris la résolution bien décidée de me faire payer : malheureusement, je commençai d'abord par lui faire essayer le nouvel habit, comptant que ses dispositions à mon égard en seroient plus favorables. Mais S. E. n'en fut pas plutôt revêtue, qu'il me parut à moi-même d'une dignité tellement imposante, que, tout ébloui de sa grandeur, lui présentant mon mémoire en tremblant, il ne me fut jamais possible d'ajouter un seul mot d'instance. — Sans avoir fait l'épreuve dont le pauvre tailleur fut la victime, ne voit-on pas tous les jours des méprises dont il est aisé de tirer la même conséquence?

L'homme a rarement assez de modestie, ou si vous voulez, assez de courage et de fierté pour se voir tel qu'il est; livré sans aucune espèce d'illusion à sa propre foiblesse, il se fait peur ou rougit de lui-même. Il rougit comme Adam, lorsqu'il eut mangé du fruit défendu; se cacher dans ces momens est son premier instinct. Il lui faut à tout prix quelque chose qui le couvre à ses propres yeux, ne fût-ce encore que des feuilles de figuier. A force de réflexion, d'étude et de raffinement, on a remplacé, je le sais, ces feuilles par l'éclat de somptueux dehors, de titres magnifiques, par des décorations vrai-

ment utiles et vraiment respectables; mais la première origine de leur usage et de celui des feuilles de figuier en est-elle moins la même?

Comme à la foiblesse de nos bras, nous ajoutons la puissance de nos armes; à l'étendue bornée de notre vue naturelle, l'admirable magie de nos téleseopes et de nos mieroseopes; à l'impression légère et fugitive de nos paroles, l'étonnante durée de nos hiéroglyphes, de nos semiotiques de tout genre, la prestesse peut-être eneore plus étonnante de nos tachigraphies, de nos pasigraphies, de nos télégraphies, &e. notre esprit, à la marche lente de nos méthodes analytiques, est toujours pressé de joindre les résultats plus rapides de la synthèse. Un petit nombre d'observations et d'analogies lui suffit pour former un système, au moyen duquel il ne tarde pas à déeouvrir bientôt une longue série de faits, d'expériences et de rapports du même genre, si ce n'est en réalité, du moins dans l'horizon idéal de son intelligenee ou de son imagination.

L'homme tout à la fois aetif et paresseux, voudroit toujours voir, eombiner, juger, agir, mais avec la moindre dépense possible d'attention et de soins, de peines et d'efforts. De là son goût pour toute espèce de machine propre

à faciliter son travail, à l'abréger, à en augmenter et en hâter les produits. Nos théories, nos méthodes positives, nos maximes générales, et jusqu'à nos proverbes, sont pour le vulgaire des esprits de véritables machines, comme le sont pour le vulgaire des artisans ces machines proprement dites que l'industrie et la cupidité de nos spéculateurs a si fort multipliées dans la pratique de tous les arts et de tous les métiers.

Nous éprouvons quelquefois un besoin si pressant de savoir l'avenir, et, grace à l'impérieuse nécessité de notre destinée présente, il importe si fort à notre bonheur habituel de l'ignorer, que la nature et la Providence ont dû couvrir pour nous cet avenir du voile le plus impénétrable. Placés entre cette loi générale de notre nature, et le besoin particulier de quelques situations de la vie, faut-il s'étonner que les hommes se soient avisés en tout temps des moyens les plus ingénieux et les plus ridicules, les plus saints et les plus profanes, de consulter le sort, de pénétrer dans les secrets qu'il cache encore à notre vue, de recueillir et de fixer leurs pressentimens, de croire enfin que certains êtres privilégiés du ciel étoient parvenus à développer, à porter

au plus haut degré l'exercice de cette faculté de prescience, dont il est peu d'hommes en effet qui ne se flattent d'avoir reconnu le germe en eux-mêmes, à quelques lueurs plus ou moins vives ?

Qui peut se rappeler, sans en être frappé, les avertissemens miraculeux que reçurent, avant le terme fatal de leur destinée, un César, un Brutus, un Henri IV, tant d'autres personnages célèbres, ainsi qu'une foule d'individus d'une condition plus commune et plus obscure ?

Il faut lutter sans doute contre les préjugés, contre toutes les préventions qui peuvent altérer notre repos, troubler notre bonheur, ou nous détourner de quelque devoir ; mais il n'en est pas moins vrai que l'homme a beaucoup de penchant pour certaines superstitions, et que, vu sa manière d'être, vu ses foiblesses, ses besoins, ses habitudes, il n'est que trop simple de le voir sujet à toutes ces superstitions.

Il est des travers qu'on détruit en n'y croyant pas. Il en est d'autres peut-être que l'on ne peut combattre avec succès qu'après avoir tâché de remonter à leur première et véritable origine.

L'homme ne doit une partie de ses perfec-

tions, de ses avantages, de ses découvertes, qu'à la mesure très bornée des forces et des ressources qui lui furent accordées par la nature; et ses vices, ses défauts, ses habitudes funestes résultent souvent aussi de la surabondance de certaines forces, de la marche trop précipitée de certains moyens.

Durant tout le cours de ses destinées, l'homme est dans un état de croissance dont les développemens successifs pour atteindre le terme le plus heureux, devroient toujours être soutenus et gradués avec autant d'activité que de constance, avec autant de calme que de chaleur.

II.

DE NOTRE ATTACHE POUR TOUT CE QUI NOUS APPARTIENT.

Quoique le goût pour le bien d'autrui soit de jour en jour plus à la mode, notre attache pour tout ce que nous regardons comme notre propriété semble être pourtant une affection beaucoup plus naturelle et beaucoup plus commune. Notre pauvre *nous* est un point tellement imperceptible, que nous risquons à tout moment de le perdre de vue, et que, pour en jouir, nous nous efforçons sans cesse de l'étendre et de l'entourer le plus commodément, le plus sûrement et le plus précieusement qu'il nous est possible.

Peut-être n'est-ce pas une chose fort aisée à définir que ce que nous pouvons regarder comme à nous. Peut-être n'est-il pas moins difficile de bien distinguer ce qui est nous de ce qui n'est qu'à nous. Et de l'extrême facilité de confondre ces deux objets résulte aussi, selon toute apparence, cette attache passionnée pour tout ce que nous croyons posséder dans un sens plus ou moins exclusif.

Sont-ce les attributs inséparables de son être qui composent la *séité* de l'homme ? En ce cas, hélas ! elle se réduit à l'existence d'un atome, à l'idée la plus subtile et la plus fugitive. Quelles sont les qualités de l'esprit, de l'ame ou du caractère dont un accident funeste, un dérangement subit de quelque fibre ou de quelque fluide de notre cerveau ne puisse nous priver ? Sommes-nous beaucoup plus sûrs de garder toute notre vie les connoissances, les lumières, les vertus même que nous avons acquises, que nous ne le sommes de garder notre santé, notre demeure, nos champs, nos rentes, ou toute autre faveur de la fortune, dont nos prédicateurs et nos moralistes nous parlent sans cesse avec le dernier mépris, comme de biens également passagers et frivoles.

Je suis loin de nier que les lumières, les talens, les vertus ne soient un bien plus solide et plus desirable que tout le reste ; je ne prétends pas même que ce bien si précieux ne nous appartienne dans un sens plus propre et plus intime. J'ose observer seulement que ce ne sont point des attributs qui naissent avec nous, mais de simples dons accordés par la nature et par la fortune, que nous pouvons négliger, et qui peuvent nous être enlevés

comme mille autres. Sous ce rapport du moins, l'homme trop vain de ses titres ou de ses richesses, n'est guère plus ridicule que celui qui ne l'est que de son esprit ou de ses talens. L'amour-propre de l'un et de l'autre s'identifie également avec ce qui n'est pas lui, qui d'un moment à l'autre peut n'être plus à lui.

S'il est en nous une faculté qui nous soit propre, qui serve à développer toutes les autres, à les acquérir comme à les conserver, c'est celle dont on se montre le moins glorieux et le moins jaloux, le desir ou la volonté. On ne parviendra jamais à perfectionner la morale et la science de l'homme en général, qu'en approfondissant l'analyse de cette faculté première, des principes de son action, de l'énergie et de l'étendue de ses effets. Il n'est point de prodige qui confonde plus notre pensée que la puissance exercée par notre volonté dirigée vers un but unique, toutes les fois du moins que cet objet se trouvera susceptible d'être mis en rapport avec elle, mais en rapport réel et non pas seulement d'opinion ou de fantaisie.

Comme il est des propriétés auxquelles nous nous attachons de la façon la plus singulière, parce que nous les identifions en quelque sorte avec nous-mêmes, il en est d'autres que nous

aimons tout aussi passionnément, parce que nous les voyons, pour ainsi dire, à côté de nous, et que nous en jouissons ou croyons en jouir, avec plus de calme et de liberté que de celles qui sont plus proprement à nous ou en nous. Une coquette ainsi jouit quelquefois davantage des illusions de son miroir que de la réalité de ses charmes, un écrivain de la beauté de son style, que de la justesse de ses pensées. Ce ne fut pas de lui, ce fut de son image que Narcisse devint si follement épris.

En se plaçant à une certaine distance de soi-même, l'homme se voit souvent dans un jour plus favorable; il se contemple, il s'examine, il se juge avec plus de complaisance; et peut-être est-ce par cette raison qu'il s'aime quelquefois mieux dans les propriétés qui l'entourent, que dans les qualités qui lui sont personnelles. Quelque disposé que soit notre amour-propre à nous flatter sur tous les points, combien de gens, parmi ceux même qui passent pour avoir de l'esprit, combien de gens j'ai connus qui reposoient leurs regards avec bien plus de sécurité sur l'éclat de leur fortune que sur la réputation de leur esprit, et qui par conséquent se miroient bien plus volontiers dans une de ces glaces que dans l'autre.

Feu madame la duchesse de Mazarin étoit désolée de mourir : la seule consolation à laquelle son ame parut encore sensible dans les derniers momens de sa vie, ce fut la bienheureuse certitude — eh bien ! devinez — de laisser encore après elle un des plus beaux mobiliers qu'il y eût en France. Elle jouissoit en idée de la surprise et de l'admiration de tout Paris à l'inventaire et à la vente de tant d'objets riches et précieux qui formèrent long-temps une partie essentielle de sa ridicule et fastueuse existence.

Parcourez tous les testamens remarquables, y verrez-vous autre chose que les résultats de cette habitude si naturelle à l'homme de s'identifier avec ses propriétés, d'y chercher en quelque sorte le supplément de son être, les moyens de l'agrandir à ses propres yeux, comme dans l'opinion d'autrui, la ressource la plus sûre et la plus facile pour en fixer et pour en prolonger la durée. Il y a si peu de proportion entre l'immensité de nos vœux et les limites étroites d'une existence aussi frêle, aussi fugitive que la nôtre ; nous existons si peu, si passagèrement, par-tout où nous sommes en réalité, qu'il ne faut pas s'étonner de tous les efforts qu'on nous voit tenter, de tous les tourmens que nous ne ces-

sons de nous donner pour tâcher d'exister encore où nous ne sommes pas, où nous ne sommes plus, où nous ne serons probablement jamais.

En trouvant l'idée de déshériter ses propres enfans pour assurer une fortune énorme à un arrière-petit-fils qui n'est pas encore né, en trouvant cette idée du fameux testament de M. Thelusson de Londres, la plus singulière et la plus bizarre du monde, j'en conçois la folie sans beaucoup de peine. Comment se consoler mieux de ne pouvoir emporter sa fortune avec soi dans le tombeau, qu'en trouvant le moyen, non-seulement de la maintenir intacte après soi, jusqu'à la troisième génération de son nom, mais encore celui d'en garantir l'accroissement dans la progression la plus simple et la plus brillante? Quelle félicité que celle de mourir ou le bienfaiteur de l'état, ou l'aïeul du plus riche duc et pair des trois royaumes! Car comment refuser la pairie à l'héritier d'une semblable fortune? Je n'ai jamais douté que la validité de ce testament, tout extraordinaire qu'il pouvoit paroître, ne dût être maintenue par les tribunaux. Dans un pays où l'on respecte le droit de propriété, l'on doit laisser à chacun la liberté la plus absolue de disposer de son bien, après soi

comme de son vivant. Et sous l'empire d'un gouvernement calculé d'après une connoissance approfondie de l'homme, de ses affections ainsi que de ses intérêts, comment ignorer à quel point la jouissance de cette liberté peut encourager le travail et l'industrie, étendre et fortifier tous les liens domestiques, animer et répandre l'esprit public, favoriser la conservation et l'augmentation de toutes les propriétés, par-là même, le progrès de la richesse et de la prospérité nationale ?

L'habitude de la jouissance diminue trop facilement, aux yeux de la plupart des hommes, le prix des objets dont ils jouissent.

L'habitude de la possession rehausse, au contraire, presque toujours à leurs yeux le prix des objets qu'ils possèdent. Est-ce en conséquence de cette double observation qu'un riche particulier de G.... achète tout ce qu'il peut se procurer de plus rare, de plus précieux en livres, en estampes, en bijoux, en fantaisies de toutes espèces, mais ne l'a pas plutôt acheté qu'il le fait emballer avec soin dans des caisses exactement numérotées, et dont il ne manque pas de garder des factures très circonstanciées et très proprement écrites? Tous les appartemens d'une grande et superbe maison qu'il

occupe à lui seul, sont remplis de ces caisses rangées dans le plus bel ordre possible. Sa manière de jouir de tant de belles choses, est de se promener, ses factures à la main, dans les petites allées de l'espèce de labyrinthe que forme l'entassement plus ou moins symétrique de toutes ces caisses, en s'arrêtant avec le recueillement d'une satisfaction intime, tantôt devant l'une, tantôt devant l'autre.

Je suis moins disposé que personne à comprendre ce genre de folie, parce que de douces jouissances, loin de me blaser, m'ont toujours attaché davantage aux objets dont je me trouvois heureux d'avoir su jouir. Est-ce à la modération, à la sensibilité naturelle de mon ame que je dois cet avantage? Est-ce à je ne sais quel penchant d'habitude, de paresse ou de reconnoissance; est-ce à toutes ces dispositions ensemble? Peut-être le sentiment de la jouissance et celui de la possession se confondent-ils dans ma manière d'être. Peut-être me semble-t-il que je possède tous les objets dont je jouis, ou peut-être aussi mon ame et mon imagination en sont-elles plus profondément possédées.

Une des plus belles illusions attachées au charme de la possession que je connoisse, est celle qu'éprouva le fameux chevalier de D.....

Avant d'épouser sa femme, dont l'extérieur en effet n'avoit rien de fort agréable ni de fort distingué, non-seulement il la jugeoit comme tout le monde, mais plus sévèrement encore, disant à ses amis qu'il ne connoissoit guère de physionomie plus maussade et plus insipide. Quelques mois après l'avoir épousée par complaisance pour sa mère, ne voilà-t-il pas qu'il se persuade que sa première impression l'a trompé, et le plus sérieusement du monde il soutient que c'est une des plus belles femmes d'Angleterre, une beauté grecque, une figure vraiment angélique. Si le germe de cette folie n'étoit pas beaucoup moins rare qu'on ne le suppose communément, que de femmes et de maris dont la constance seroit trop à plaindre, ou le courage trop merveilleux !

Les hommes d'un tempérament très ardent, d'un caractère très emporté, d'une imagination très mobile ou très passionnée, sont trop avides de jouir, pour être fort sensibles au charme d'une possession tranquille; et c'est sans doute en raison de la terrible influence qu'obtiennent les hommes de ce caractère dans les temps de trouble et de révolution, qu'alors le sentiment et l'intérêt qui nous attachent au droit de propriété perdent une grande partie de leur force

et de leur charme. Lorsque toutes les bases de l'ordre social sont ébranlées, lorsqu'on ne voit autour de soi que ruine et bouleversemens, lorsqu'une sombre incertitude plane sur toutes les destinées, décourage tous les projets, et fait languir toutes les espérances, où trouve à se reposer le vœu de celui qui n'a d'autre ambition que celle d'assurer ce qu'il possède? Cet effet trop funeste des grandes crises politiques favorise singulièrement le succès des entreprises révolutionnaires. C'est le prestige avec lequel ceux qui les conduisent ne parviennent que trop aisément à disperser, éloigner, étourdir, paralyser les forces et les ressources de la classe la plus intéressée à les combattre, et à s'opposer aux ravages de leur mauvais génie.

On promet des possessions à ceux qui n'en eurent jamais, et pour qui, par conséquent, le plaisir de posséder a tout l'attrait d'une jouissance nouvelle. On promet à ceux qui possèdent, la liberté la plus illimitée de jouir de tout ce qu'ils possèdent et de tout ce qu'ils pourront acquérir encore dans le nouvel ordre de choses : et c'est à la faveur de ces promesses mensongères et perfides que l'on détruit tous les principes de raison et de justice, sans la garantie desquels il n'est point de jouis-

sance réelle, point de possession sûre et paisible.

L'inconcevable légèreté, l'extrême folie de l'espèce humaine, loin de rendre certaines jouissances incompatibles avec le trouble, l'inquiétude et les alarmes, disposent les ames d'une certaine trempe à s'y livrer dans ces momens avec plus de délices, d'ivresse et de fureur. Mais le bonheur de la propriété ne peut être véritablement senti que dans un état d'ordre et de calme, au sein de la confiance et d'une heureuse sécurité.

Philosophes, qui prétendez faire des loix et des constitutions pour tout l'univers, n'espérez donc jamais donner à l'établissement de vos pompeuses théories, aucun principe de repos et de stabilité, tant que vous vous obstinerez à le chercher ailleurs que dans l'intérêt, les habitudes et la loyauté de la classe propriétaire, la plus essentiellement paisible, la plus essentiellement indépendante, la plus essentiellement attachée au maintien de l'ordre, des loix et de la prospérité publique.

III.

DE LA PARESSE.

Otium divos rogat in patenti
Prensus AEgæo, simul atra nubes
Condidit lunam, neque certa fulgent
Sidera nautis;
Otium bello furiosa Thrace,
Otium Medi pharetra decori.

C'est comme passion que la paresse ne nous paroît pas occuper assez l'attention de nos philosophes et de nos moralistes; et cependant je n'en connois point qui soit plus commune, plus dominante, peut-être même plus naturelle; car elle tient immédiatement au sentiment qui se mêle à nos affections les plus vives, qu'il en faut regarder, pour ainsi dire, comme un premier germe, la jouissance intime du *moi*, du *nous*, de ce plaisir pur et simple d'être, de se sentir exister sans effort et sans difficulté.

Où ne retrouve-t-on pas l'influence de la paresse? Elle est le but principal, le dédommagement le plus réel, le prix le plus doux de nos plus grandes fatigues, de nos efforts les plus pénibles, de la chasse chez les Sauvages,

de la guerre chez les peuples civilisés, des jeux de la richesse oisive des grandes villes, de la mendicité dans les classes les plus indigentes et par-là même les plus propres au travail.

On s'occupe pour acheter du repos. On s'occupe de petites choses, pour se dispenser d'en faire de plus grandes et de plus utiles, mais de moins aisées. On excède ses forces, on consume sa vie pour conquérir quelques années, quelques jours, quelques heures du moins où l'on puisse s'abandonner tout-à-fait au puissant charme du *sacrosanto far niente*.

Les uns s'amusent à voir, à regarder pour échapper à la peine de réfléchir; les autres surchargent leur mémoire pour tâcher de suppléer aux efforts de leur esprit; d'autres encore, nés avec une intelligence plus vive, se flattent que, grace à l'avantage de ce don naturel, ils peuvent fort bien s'épargner la peine de l'étude, et négligent avec une indolence dédaigneuse toutes les ressources de la science. Ceux qui, dès leur plus tendre jeunesse, furent forcés de s'appliquer à quelque art, à quelque science, s'appuient nonchalamment sur le levier des méthodes dont ils ont acquis un usage plus ou moins facile, et ne veulent rien voir au-delà. Ils suivent servilement leur routine, et s'atta-

chent à des imitations longues et fastidieuses, plutôt que de s'efforcer à trouver des moyens de réussir et plus simples et plus prompts. D'autres esprits plus ardens n'inventent, ou ne prétendent toujours inventer, que parce qu'ils n'eurent jamais assez de patience et d'application pour apprendre ce qu'on avoit inventé, ce qu'on avoit éprouvé long-temps avant eux. Il n'y a pas jusqu'à nos systêmes scientifiques qui ne soient des produits de la paresse de notre esprit. On se presse de généraliser ses observations pour en abréger le cours, de concevoir d'une manière quelconque ce qu'on n'a pas pris la peine ou le temps de comprendre; on se hâte ainsi de rapporter tout ce qu'on a pu recueillir de faits particuliers à quelque règle générale aisée à retenir, sans penser au nombre prodigieux d'exceptions et de modifications dont elle peut encore être susceptible. On ne veut voir, par la même raison, que des genres où l'œil de l'observateur exact apperçoit une foule d'espèces différentes, une foule bien plus grande encore d'individus distingués par des nuances fort remarquables. Ce n'est aussi que par paresse sans doute que l'on se permet, que l'on s'applaudit même d'exprimer avec précision ce qui n'existe dans la nature, du moins

à nos foibles yeux, que d'une manière très vague et très incertaine.

Combien de gens dans le monde, et même dans les classes en apparence les plus occupées, pourroient répondre aux reproches qu'ils méritent, ce qu'un mendiant très dispos et très robuste répondit un jour si naïvement à M. de Saint-Lambert, qui lui disoit : — Comment, fort, jeune et bien portant comme vous êtes, ne rougissez-vous pas de ne pas gagner votre vie plus honnêtement ! — Ah ! monsieur, si vous saviez combien je suis paresseux !

La plupart des religions n'ont-elles pas arrangé leur paradis de la manière la plus propre à flatter notre penchant pour la paresse. Pourquoi donc se moquer de ce pauvre mourant qui se consoloit de sa fin prochaine, par la douce idée que bientôt il n'auroit plus rien à faire ?

Notre morale civile et politique n'est parvenue à vaincre une passion aussi dominante, aussi dangereuse que la paresse, qu'en nous présentant sans cesse les plus vives jouissances même de cette passion, comme une des premières récompenses de tous les travaux qu'on exige de nous. L'espèce d'inquiétude que les différentes relations de la société font naître et fomentent nécessairement dans toutes les classes

qui la composent, cette inquiétude envieuse et jalouse, est sans doute un poison assez funeste, mais c'est le seul peut-être qui fut assez subtil, assez agissant pour diminuer l'influence d'un poison plus mortel encore, celui de la paresse.

C'est à l'époque sur-tout où l'on vieillit, et l'on vieillit, hélas ! de si bonne heure, qu'on ne sauroit trop se défendre de toutes les habitudes propres à favoriser notre penchant naturel à l'indolence. Lorsque nos passions commencent à s'amortir, lorsque nos projets de fortune et d'ambition sont accomplis, ou lorsqu'ils ont échoué, c'est alors, justement alors, qu'il faut redoubler de soins pour entretenir l'activité que ces passions et ces projets avoient allumée. Mais on ne l'entretient qu'en l'occupant toujours d'objets qui demandent au moins une sorte de suite et d'application. Il est des talens comme des plaisirs qui ne conviennent, ce semble, qu'à la vigueur, à la grace, à la vivacité naturelle du jeune âge. Mais ne voit-on pas chez certains artistes, comme chez certaines gens du monde, une heureuse habitude conserver beaucoup plus long-temps que chez d'autres la première jeunesse, et, pour ainsi dire, toute la fraîcheur de leur talent, de leurs sensations, de leur amabilité ? Ninon de Len-

clos n'inspira-t-elle pas de violentes passions dans un âge fort avancé ? Le maréchal de Richelieu, plus chargé d'années encore que de lauriers, n'eut-il pas l'insolence de passer en plaisirs de très jeunes colonels ? Sophocle étoit presque centenaire lorsqu'il fit une de ses plus belles tragédies ? Voltaire ne faisoit-il pas encore à quatre-vingt-quatre ans des vers dignes de son printemps ? Tout ce que l'on a fait, avec un très grand succès, de goût, de passion ou de génie, on le fait quelquefois encore longtemps après, de souvenir et d'habitude.

Le genre d'activité qu'on pourroit se ménager le plus sûrement, et avec l'avantage le plus réel jusque dans la vieillesse, c'est celui qui tient à l'intérêt de curiosité, peut-être même au desir d'apprendre. La plupart des hommes cessent beaucoup trop tôt leurs études. Je pense qu'on peut étudier, observer, apprendre toute la vie, et non-seulement la suite des choses que l'on sait déjà, mais encore des choses tout-à-fait nouvelles, pourvu qu'on ne discontinue jamais entièrement d'exercer son esprit à ce genre d'application le plus facile de tous, le plus indépendant du moins de la disposition particulière de nos organes ou de notre humeur.

Je vénère de toute mon ame le mot de madame Geoffrin cité par madame Necker: — Il faut se corriger toujours, et même la veille de sa mort. — Mais apprendre ou se corriger n'est-ce pas la même chose?

IV.

DU SOMMEIL DE LA PENSÉE.

Il est beaucoup d'hommes sans doute dont la pensée ne s'est jamais entièrement réveillée, et qui même ne s'en trouvent pas plus malheureux dans ce monde; mais il en est un assez grand nombre aussi, qui, pour l'avoir souvent exercée avec une extrême activité, n'en sont que plus disposés à la laisser sommeiller plus ou moins long-temps, à qui cette espèce de sommeil fait même éprouver un charme si séduisant, que ce n'est pas sans effort qu'ils parviennent à s'en défendre, lorsqu'ils en ont une fois contracté la dangereuse habitude. Ce sommeil est toute autre chose que la paresse; c'est un certain abandon de nous mêmes, dans lequel plusieurs facultés de notre ame conservent encore une assez grande partie de leur ressort, mais ne sont plus animées ni contenues par le principe dominateur de la pensée. C'est dans ces momens dont nos goûts et notre foiblesse ont rempli quelquefois le cours entier de la vie, c'est dans ces momens que nous aimons à nous livrer à toutes les erreurs d'une douce

rêverie, que les plus singuliers écarts de l'imagination nous amusent ou nous intéressent, que de grandes bétises nous font rire, que les spectacles les plus frivoles nous divertissent, que des jeux passablement monotones nous font oublier combien le cours du temps est lent ou rapide, qu'enfin la société des complaisans les plus insipides est justement celle qui nous arrange et nous convient le mieux.

V.

DU PENCHANT A LA DISTRACTION.

Il est peu de penchans, je crois, qui puissent influer d'une manière plus nuisible, si ce n'est sur notre bonheur, au moins sur le progrès de toutes les facultés de notre entendement. L'imperfection naturelle de ces facultés, est à la vérité la première cause de ce triste penchant; mais la négligence de nos instituteurs dans notre enfance, et les mauvaises habitudes de notre manière d'être dans un âge plus avancé, lui laissent prendre un ascendant qu'il seroit très utile de combattre, et plus heureux encore de prévenir.

Qui pourroit énumérer tous les genres de distractions auxquelles notre esprit est sujet? Il en est qui le détournent brusquement de l'ensemble pour l'égarer dans les détails, d'autres qui ne lui permettent de voir que l'ensemble, et lui font oublier jusqu'aux détails les plus remarquables. Il en est qui tiennent à la vivacité de nos sensations et de nos sentimens, d'autres à la mobilité de notre mémoire, de

notre imagination, d'autres à la langueur de notre pensée, à l'inertie de notre intelligence, d'autres encore à quelque intérêt trop dominant, ou, tout au contraire, à je ne sais quelle indifférence qui livre notre ame au premier objet qui vient la frapper. Tantôt c'est l'engourdissement de l'habitude, l'espèce de rêverie dans laquelle il nous plonge, qui nous rend distraits, tantôt c'est le tumulte d'une suite trop rapide d'impressions, que nous ne croyons toujours nouvelles que parce qu'aucune ne nous laissa jamais de trace assez profonde.

La première cause peut-être de nos distractions, celle qui nous en fait prendre l'habitude dès l'âge le plus tendre, est le relâchement naturel où tombe notre attention, toutes les fois qu'on lui présente un travail qui ne l'occupe point assez, ou dont l'étude exige une contention trop forte. Dans le premier cas, elle cherche machinalement un ou plusieurs objets qui la captivent davantage ; dans l'autre, un ou plusieurs objets qui la fatiguent moins ; elle se laisse entraîner tantôt par l'attrait d'une route nouvelle, et tantôt par la facilité d'une route battue, ou d'une ornière plus commode à sa paresse. Ce ne sont pas les écoliers seule-

ment qui s'amusent à barbouiller leur tablette, à compter les carreaux de la fenêtre, les panneaux du lambris ou du plafond, lorsque leur thême les fatigue ou les ennuie. Ce que nous faisons dans un âge plus avancé, lorsque notre tâche nous déplaît, ou qu'elle surpasse le degré d'application dont nous sommes capables dans le moment, ne vaut du moins guère mieux.

Personne n'eut jamais moins d'aptitude que moi, je pense, à suivre l'explication du problême de mathématique le plus simple. Je me suis commandé pourtant plus d'une fois de repasser du moins ce que j'en avois appris dans ma première jeunesse. Avec quelle confusion ne me suis-je pas surpris ne comprenant pas ce que je lisois, uniquement parce que mon attention s'étoit glissée imperceptiblement sur d'autres objets ou vers d'autres pensées! Graces à l'habitude contractée dans mon enfance de travailler toujours seul, et ce n'est peut-être pas un des moindres inconvéniens de l'éducation domestique, il me seroit difficile d'écrire une lettre raisonnable, ne fût-ce que sous les yeux d'un seul témoin. Puisque j'en suis à la confession d'une si ridicule foiblesse, il faut bien avouer encore que ma disposition à me laisser distraire par tout ce qui m'entoure est

telle, que les premiers jours que j'habite un nouveau logement, j'y fais le travail même dont j'ai la plus grande habitude, avec infiniment plus de lenteur et de peine. Il semble que la moitié de mes idées, de mes souvenirs, s'attache aux lieux qui me sont familiers, où j'ai rêvé, réfléchi plus ou moins long-temps, et que là, promenant mes regards autour de moi, je les retrouve plus vîte et plus aisément qu'au fond de ma tête.

Oh de combien de chapitres ne pourroit-on pas abréger toutes nos savantes logiques, en nous enseignant de meilleures méthodes, d'abord pour exciter l'attention, ensuite pour la diriger, la fixer, la soutenir enfin le plus long-temps possible.

Le choix d'idées analogues au caractère, aux habitudes de notre esprit, est sans doute un excellent moyen de fixer notre attention; mais on obtiendra quelquefois de plus grands effets encore de celles qui contrastent vivement avec les idées les plus analogues à notre manière de voir et de sentir. Il est telle circonstance, telle sensation qui se trouvera plus propre à rappeler notre esprit vers telle ou telle suite d'idées abstraites, que la pensée la plus profonde ou la plus ingénieuse. Ce qui peut nous ramener aux

notions les plus saines, du moins à l'amour le plus exalté de la liberté, c'est l'excès du despotisme; comme ce sont les excès de la liberté qui peuvent nous faire sentir le plus fortement le besoin d'une autorité dominante, d'une grande concentration du pouvoir. Une pomme tombant de l'arbre dans le jardin où Newton promenoit ses sublimes rêveries, le conduisit plutôt à la découverte d'une des premières loix du système de l'univers, que ne l'eût fait peut-être le meilleur ouvrage de physique existant alors (1).

Je ne pense point du tout qu'il faille toujours consulter la fantaisie des enfans sur ce qui doit les occuper le plus sérieusement. Le sort ne les traitera pas toujours comme la tendresse de leurs parens ou l'indulgence de leurs instituteurs. Il s'agit d'abord de les accoutumer à l'usage sûr et facile de l'instrument dont ils auront besoin dans toutes les circonstances de leur vie, que ces circonstances leur plaisent ou non. Toute contention d'esprit que l'on peut

---

(1) M. Hérault-de-Séchelles a fort bien dit, ce me semble: Les idées abordent les premières celui qui se promène le long d'elles sans les chercher; mais elles fuient celui qui les poursuit avec trop d'âpreté.

obtenir de leurs efforts, est bonne. Ce qui est important, c'est de ne pas se tromper sur l'étendue de la durée ou de l'intensité dont cette contention est susceptible, en raison de leurs forces intellectuelles et physiques, pour n'en exiger ni trop, ni trop peu. Si l'on gradue toujours leur tâche suivant le progrès plus lent ou plus rapide de leur capacité, jamais suivant les caprices de leur paresse ou de leur goût pour l'amusement, on sera sûr de la porter aussi loin que possible sans aucun danger. Pour les empêcher de contracter ces habitudes de distraction, si nuisibles dans le cours des affaires comme dans celui des études, on fera très bien encore d'interrompre parfois tout-à-coup leur travail sous un prétexte quelconque, et de les engager immédiatement après à le reprendre avec la même application. Leur attention une fois bien exercée à s'attacher aux objets qui lui sont présentés par une raison de devoir ou d'intérêt plus ou moins pressante, saura bien choisir un jour elle-même ceux qui conviennent le mieux à leur talent naturel, supposé que ce talent existe; et, dans ce cas, elle les saisira même avec plus d'ardeur, plus de charme et plus de constance.

Il est trois manières d'être qui nous mettent

le plus sûrement à l'abri de toute distraction, c'est le calme d'un caractère ferme et courageux, le pouvoir d'une méditation profonde, l'empire peut-être encore plus absolu d'un grand sentiment. Un bel exemple de la première disposition, est le mot connu de Charles XII à son secrétaire. Au bruit d'une bombe et du fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappe des mains du secrétaire : — Qu'y a-t-il donc ? lui dit le roi d'un air tranquille. Celui-ci ne put répondre que ces mots : Eh ! sire, la bombe ! — Eh bien ! reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez. — Un trait tout aussi remarquable de la puissance extraordinaire d'une méditation fortement suivie, est celui d'Archimède, qui, dans Syracuse assiégée, occupé de la solution de ses problêmes, est tellement absorbé dans ses recherches, que tout le bruit de la ville prise d'assaut et livrée au pillage ne peut l'en distraire, et qu'un soldat romain ayant déjà pénétré dans l'asyle où sa main venoit de tracer sur le sable quelques figures nouvelles, il lui dit simplement : *Ne turbes circulos meos :* — Ne dérangez point mes cercles. — Mais ce qui peut être encore au dessus de ces deux exemples, c'est le trait d'un pieux Oratorien,

que m'a raconté plus d'une fois un témoin fort impartial dans cette circonstance, le célèbre philosophe Diderot. Le bon religieux devoit être taillé de la pierre. Comme on prévoyoit que l'opération seroit longue, difficile et douloureuse, on le pria de permettre qu'on s'assurât de son immobilité parfaite, en le faisant tenir, suivant l'usage, par les jambes et par les bras. Il ne voulut jamais y consentir. — Je connois trop, dit-il au frère Côme, mon extrême sensibilité. Mais donnez-moi mon crucifix, et je vous réponds de moi; comptez qu'avec ce secours je ne ferai pas le moindre mouvement. —Il fallut céder. Pressant contre sa poitrine la sainte image de son Sauveur, il tomba véritablement dans une extase si tranquille et si douce, qu'il ne parut sentir aucune douleur, et que lorsqu'on l'avertit enfin que l'opération étoit heureusement terminée, on ne vit sur son visage que l'expression la plus céleste de confiance et d'adoration, de reconnoissance et d'amour.

Je ne connois point de preuve plus forte de l'énergie avec laquelle une seule idée, un seul sentiment peut contenir tous les ressorts de notre être; mais une pareille disposition n'est guère à l'usage commun de la vie. Revenons donc à des moyens plus simples de résister au

malheureux penchant que nous avons tous à la distraction. Ce penchant tient beaucoup, je crois, à l'habitude d'une existence, pour ainsi dire, purement machinale. La paresse de notre attention est telle, qu'elle s'épargne sans cesse tous les efforts qu'elle croit pouvoir s'épargner, et livre continuellement nos sens à toutes les impressions dont ils sont susceptibles, notre corps à tous les mouvemens auxquels il est accoutumé sans la moindre surveillance. Nous marchons, nous courons, nous nous agitons dans tous les lieux dont nous avons une longue habitude, sans regarder autour de nous, sans rien voir de ce qui nous environne ; et c'est ainsi que, sans sortir de notre chambre, nous courons souvent d'aussi grands risques qu'aux endroits qui nous sont les moins familiers, dans les situations les plus inconnues ou les plus périlleuses. Un conseil important à répéter souvent aux personnes d'ailleurs les plus éclairées et les plus spirituelles, c'est de ne jamais perdre l'utile habitude d'être présentes à tout ce qu'elles font, même à tout ce qu'elles pensent ; car notre pensée s'égare aussi quelquefois toute seule comme notre vue, comme notre ouïe, comme nos mains et nos pieds : elle se laisse détourner de sa route, tantôt par la

séduction d'une idée accessoire, tantôt par la rencontre fortuite d'une impression du dehors, tantôt encore par l'association imprévue de quelque souvenir qui la flatte ou l'afflige. On peut renoncer à la prétention de dicter à cinq ou six secrétaires à la fois, comme César, même à celle de jouer deux parties d'échecs et de les gagner toutes deux, sans avoir vu ni l'une ni l'autre, comme Philidor; mais il faudroit au moins s'habituer de bonne heure à s'occuper de plusieurs choses à la fois ou successivement, pour les quitter, les reprendre tour à tour, et n'en jamais perdre aucune de vue au point de ne pouvoir s'y rattacher qu'avec peine. Quand les hommes s'occuperont-ils assez sérieusement du soin de donner à leur esprit la même force, la même grace, la même souplesse, la même élasticité qu'à leur corps? N'existeroit-il pas une véritable gymnastique pour nos facultés intellectuelles et morales, comme pour nos facultés physiques?

Les moralistes ont observé que dans la vie, ce que nous faisons le mieux, au moins le plus promptement et avec moins de peine, c'est ce que nous avons appris à faire à-peu-près machinalement. Mais ce n'est que lorsque cette action, devenue pour ainsi dire machinale, a

d'abord été exécutée avec beaucoup d'ordre et d'attention, que les procédés en ont été parfaitement bien raisonnés et rigoureusement calculés sur la nature même des choses. Ce qu'il y a de plus sûr et de plus admirable dans les tours de force et d'adresse, dans les manœuvres militaires, dans les mouvemens de la danse et de tous les exercices d'un art quelconque, en est une preuve sensible et frappante.

Quoique d'un ordre supérieur, quoique moins faciles à saisir, à développer, il est sans doute des règles analogues auxquelles on peut soumettre également l'habitude d'observer et de juger, de calculer et de raisonner. Les méthodes propres à faciliter le travail de la mémoire sont déjà mieux connues, et d'un usage plus général.

En disant qu'il faut s'accoutumer à voir et à faire une chose après l'autre, à faire chacune dans son temps, la première et la plus facile d'abord, la seconde et la plus difficile ensuite, mais en commençant toujours lorsqu'elle est indispensable, par celle qui nous ennuie le plus ou nous plaît le moins, afin de ne pas la négliger pour celle qui nous est plus agréable, et peut-être encore pour nous occuper après de

l'autre avec plus de liberté d'esprit, et par-là même avec plus de chaleur et d'intérêt ; en disant tout cela, sans contredit on ne répéteroit que des vérités assez triviales ; mais quel service ne se rendroit-on pas à soi-même en se les répétant tous les jours, jusqu'à ce qu'on eût pris l'heureuse et utile habitude de les pratiquer constamment. Et de combien de distractions fâcheuses ne se guériroit-on pas, grace à ces leçons si simples et si communes ?

Si beaucoup de gens ne sont distraits que parce qu'ils ne sont pas assez présens à tout ce qu'ils font, il en est aussi qui le sont par une raison diamétralement opposée à celle-là, pour avoir la prudence ou le ridicule, la constance ou la petitesse de s'observer trop scrupuleusement eux-mêmes, dans quelque circonstance qu'ils se trouvent, et pour ainsi dire à chaque minute de leur journée, ou bien pour s'être imposé l'impertinente tâche d'épier, et souvent même sans intérêt, tout ce qui les entoure, tout ce qui se passe autour d'eux. Cette continuité d'attention portée indistinctement sur toute sorte d'objets, qu'ils méritent ou non de la fixer, est une véritable distraction, la plus opiniâtre, la plus importune et la plus insupportable de toutes. Elle ôte aux impressions

dont nous serions encore susceptibles, toute leur intensité, toute leur énergie; elle nous prive du charme de toute espèce d'illusions. Rien ne réussit aux hommes de cette trempe. Leurs plus heureuses conceptions, s'ils en étoient capables, auroient le sort de celles du père de Tristram-Shandy, que les sons de sa vieille pendule rappelèrent si malheureusement à ses réflexions, dans l'instant même où son premier devoir, comme son plus vif desir, eût été de pouvoir s'oublier entièrement.

VI.

DES PRÉTENTIONS SECRÈTES.

Parmi les puissances invisibles qui nous agitent et nous dirigent, et le plus souvent sans que nous en ayons le moindre soupçon, il ne faut pas oublier sans doute celle des prétentions secrètes. Sous cette dénomination générale, je comprends non-seulement les prétentions que nous cherchons à cacher aux autres, que nous n'osons pas toujours nous avouer à nous-mêmes, mais encore cette foule de petites prétentions accessoires qui dérobent plus ou moins de part à l'intérêt principal, quoique cet intérêt soit trop important pour ne pas devoir fixer uniquement tous nos soins et tous nos efforts. Ce sont comme des plantes parasites que d'abord on ne daigne pas appercevoir, et qui finissent par consumer la meilleure partie des sucs nourriciers nécessaires à l'entretien d'une culture vraiment utile.

Nous ne voulons guère une seule chose à la fois, du moins avec quelque suite. Nous ne voulons guère uniquement la chose que nous

aurions raison de vouloir, qui nous convient le mieux, sur laquelle nous avons le droit le plus clair et le plus légitime ; nous en voulons encore d'autres. Notre volonté, comme tant de grands souverains, a des préférences de pure fantaisie, et néglige parfois ses meilleurs, ses plus anciens amis, pour d'obscurs parvenus, pour de simples favoris, qui, sans lui rendre aucun service réel, n'en sont ni moins exigeans, ni moins présomptueux.

Le mérite, le talent que l'on ne sauroit nous refuser, n'est presque jamais celui dont nous sommes le plus jaloux. Ce sont de vieilles liaisons auxquelles nous attachons souvent d'autant moins de prix, que nous croyons en être plus assurés. Nous courons après de nouvelles conquêtes, et ce que nous osons le moins nous flatter d'obtenir, est justement ce que nous recherchons quelquefois avec le plus d'empressement. La crainte d'échouer accroît l'impatience et l'inquiétude de nos desirs. Et nous sommes souvent plus sérieusement occupés de la poursuite d'une vaine chimère, que de l'avantage le plus réel, le plus certain de notre existence.

N'a-t-on pas vu d'illustres guerriers, de grands politiques, plus tourmentés de la manie de

faire de mauvais vers, qu'ils ne l'avoient été sans doute pour concevoir le plan de campagne le plus brillant, ou le projet de négociation le plus difficile et le plus heureux? Cet étonnant cardinal de Richelieu, qui sut se rendre maître de la France et de son souverain, s'en rendre maître absolu, même en dépit de toute leur haine pour lui, vu sa prétention secrète au titre de bel-esprit, ne put jamais maîtriser son odieuse et ridicule jalousie contre le grand Corneille. Demandez à l'ombre du dernier roi de l'Europe, du grand Frédéric, ce qui lui coûta le plus d'efforts et de veilles, ses brillantes victoires, les merveilleux succès de sa profonde politique, ou ces odes, ces épîtres, tous ces chefs-d'œuvre *de main de maître* que Voltaire et Darget eurent tant de peine à blanchir. Osez lui demander encore de quel prix fut payé le triste éloge qu'il fit de Voltaire durant sa dernière campagne de Bohême, et vous verrez l'ombre immortelle sourire avec autant de pitié que d'amertume au souvenir de tant de ridicules foiblesses.

Qui ne sait que M. de Voltaire, le front chargé de tous les lauriers du Parnasse, au plus brillant nom de son siècle, ajoutoit encore avec un extrême plaisir le misérable titre de gentil-

homme ordinaire de S. M. T. C., ou celui de seigneur de Ferney et autres lieux? Ses amis n'ont pas ignoré que l'espérance de se voir cordon-bleu, espérance dont on l'avoit flatté pendant la faveur de M. Turgot, enivra son amour-propre d'une joie plus folle que ne l'avoit fait peut-être le succès d'aucune de ses tragédies.

On ne peut oublier encore la foiblesse qu'avoit aussi Racine, de vouloir passer pour courtisan, quelque étrangère que lui fût cette petite science. Louis XIV l'avoit remarqué lui-même, et s'en étoit diverti dans plus d'une occasion. Le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoye : — Voilà, dit-il, deux hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine la raison. Cavoye avec Racine se croit bel-esprit; Racine avec Cavoye se croit courtisan.

Le docteur Tronchin, doué d'un si rare génie en médecine, attachoit bien plus de prix à ses spéculations politiques, dans lesquelles il se trompoit presque toujours, qu'à ses guérisons les plus miraculeuses. Le peintre La Tour négligeoit souvent ses pinceaux pour ne s'occuper que de ses rêveries philanthropiques. Un jour il déclamoit avec beaucoup de chaleur, chez madame de Pompadour, sur la décadence de la marine française. Louis XV entra dans ce

moment. — Eh ! de quoi parlez-vous donc avec tant de chaleur ? — Il n'osa s'expliquer d'abord. Mais le roi ayant insisté plus vivement. — Eh bien ! puisque S. M. l'ordonne, il faut bien lui avouer que je disois à madame qu'il n'y a plus de marine en France. — Plus de marine ! et les Vernet, mon cher La Tour ? lui répondit en souriant le roi, qui, grace à cet heureux jeu de mots, remettoit le peintre doucement à sa place.

Ayant pris mon parti de descendre toujours plus bas dans l'échelle des exemples qui s'offrent à ma mémoire, je me permettrai de rappeler encore ce qu'on disoit avec tant de vérité de M. de Pezay. — Malgré ses niaiseries, ses extravagances et sa fatuité, c'est au fond un homme d'esprit, et même d'un assez grand sens ; mais ce qui le perd, ce qui gâte tout ce qu'il entreprend, c'est l'étrange manie qu'il a de montrer sans cesse à tout propos et hors de tout propos, les différens genres d'esprit qu'il peut avoir, même encore malheureusement ceux dont il n'a que la prétention ou le ridicule. Il voudroit pouvoir paroître, pour ainsi dire, au même instant, homme de cour, homme de guerre, homme à bonnes fortunes, administrateur, savant, &c. sans perdre la gloire,

tout aussi touchante pour lui, d'avoir fait encore la plus jolie chanson du jour ou de la veille.

Nos prétentions secrètes portent communément sur des objets qui sont, ou fort au-dessous de l'importance que nous leur prêtons, ou fort au-dessus de la portée de nos facultés. De quelque genre qu'elles soient, elles nous détournent donc également du but que nous aurions dû nous proposer, et croisent de la manière la plus fâcheuse la route par laquelle nous aurions pu l'atteindre. On perd d'abord beaucoup de temps à tâcher d'obtenir ce qui ne méritoit pas même d'être desiré, ce qu'avec beaucoup de peine et de patience on n'obtiendra jamais, ou qu'on n'obtiendra du moins qu'à demi, le plus imparfaitement du monde. Les soins que l'on est obligé de se donner pour cacher tant d'indignes ou tant d'inutiles efforts, consument encore une plus grande partie de temps et de forces. Il ne nous en reste plus alors pour la seule chose qui devoit fixer tout l'intérêt, toute l'attention dont nous sommes susceptibles. Soyez sûr que les neuf dixièmes des affections hypocondriaques et mélancoliques, de celles du moins qui dépendent d'une cause morale, n'ont pris leur source que dans

les mécomptes, les regrets ou l'inquiétude de quelques prétentions secrètes.

Je ne connois rien de plus estimable ni de plus heureux que cette espèce de caractère qu'aucune langue n'exprime mieux, ce me semble, que la langue anglaise, ce qu'on entend par *a plain man;* c'est justement l'homme simple, uni, qui ne veut qu'une chose, la veut toute entière, et telle qu'il l'annonce, sans aucune autre condition ni réserve, sans aucune arrière-pensée. Si l'expression du contentement, de la sécurité, du doux repos de la sagesse et de la vertu se trouve quelque part sur la terre, c'est dans les traits et dans la physionomie de l'homme de cette trempe.

Il est malheureusement trop aisé de voir qu'au milieu des rapports compliqués de nos institutions sociales, rien ne doit être plus rare que ce caractère dans toute sa pureté. Ce qui nous entoure dans le monde, est fait pour exciter mille et mille petites prétentions; et trop souvent, pour réussir dans la chose la plus raisonnable, c'est à l'aide même de ces prétentions que l'empire de l'usage et la folie du moment nous forcent de recourir. Il y a telle et telle place pour laquelle vous auriez le talent le plus distingué, les qualités les plus rares,

que vous n'y parviendrez jamais, selon toute apparence, si vous n'avez pas en même temps le frivole mérite de ce qu'on est convenu d'appeler un homme du monde, un homme de société. Il fut un temps du moins où quelque joli madrigal, un billet d'une tournure agréable, un mot heureux, une coiffure élégante, vous eût mené plus loin dans le chemin de la fortune, que le plus beau poëme, le projet le plus utile, l'action la plus généreuse. N'en fut-il pas également un autre où le costume le plus sale, la mine la plus féroce, le ton le plus trivial et le plus grossier étoient devenus des titres de patriotisme plus sûrs et plus profitables que les vertus les plus civiques, les lumières les mieux éprouvées, les services les plus importans ?

Comme il y a des prétentions secrètes qui tiennent à l'inconstante folie, à l'inquiète avidité de notre amour-propre, il en est d'autres, et peut-être plus cachées encore, dont on ne retrouve l'origine que dans l'ascendant de quelque ancienne habitude ou de quelque prévention superstitieuse et puérile. On voudroit bien telle ou telle chose, mais on la voudroit encore de manière à ne pas déranger telle ou telle accoutumance, à ne pas heurter tel ou

tel préjugé. Les tourmens que l'on se donne alors pour accorder le mieux possible ce premier desir avec toutes les petites considérations qui pourroient en être blessées, nous engagent dans un dédale de calculs et d'efforts souvent aussi ridicules que pitoyables et pénibles.

Pour traiter avec des hommes d'un certain caractère, il est quelquefois beaucoup plus essentiel de connoître et de flatter leurs prétentions secrètes, que de chercher à gagner d'abord celle qu'ils ne craignent pas d'avouer. Nous en avons indiqué déjà les raisons plus haut. Ainsi l'on arrive souvent bien plus vîte au maître que l'on est obligé de solliciter, en s'adressant à ses valets-de-chambre, qu'à son meilleur ami. Quelque résistance que les hommes soient capables d'opposer à l'attaque qu'ils ont prévue, ils se défendent communément assez mal contre toute surprise adroite et subite.

VII.

DE LA DIFFICULTÉ D'EXISTER SUBSTANTIVEMENT, OU DE N'ÊTRE QUE SOI.

Cette manière d'exister est fort difficile, en ce qu'elle n'est nullement naturelle. Nous n'existons en effet que comme adjectifs de la famille dans laquelle nous sommes nés, du peuple auquel nous appartenons, de l'humanité toute entière, de la grande substance dite le monde, l'univers, d'une substance supérieure encore, la nature ou l'Être des êtres. Ce n'est que par abstraction, ce n'est que moralement que nous pouvons prétendre à une sorte d'existence isolée, subsistante par elle-même. Mais dans ce sens, c'est peut-être le plus sublime effort de la pensée, le dernier résultat d'un grand caractère, la plus pure jouissance d'une vertu soutenue. Car la plupart des hommes ne savent se soutenir eux-mêmes qu'autant qu'ils se sentent ou se croient appuyés plus ou moins par tout ce qui les environne. Ils ne savent ni voir, ni juger, ni penser, ni même se nourrir seuls. C'est toujours avec d'autres, comme d'autres, par d'autres et pour d'autres,

qu'ils existent. Encore n'est-ce pas ordinairement du moins par un mouvement sympathique ou généreux, c'est par pure foiblesse, par pure nécessité.

Rien de plus rare que les hommes doués d'une faculté centrale, d'une force capable de résister au tourbillon dans lequel ils ont été jetés, de conserver un mouvement qui leur soit propre, et d'imprimer, par l'influence même de cette force, une direction nouvelle ou particulière au tourbillon par lequel se laisse entraîner la foule de leurs semblables. Et c'est sans doute une attention bienfaisante de la nature et de la providence. Si les hommes-centres étoient plus communs, les sociétés humaines se formeroient bien plus difficilement, et se trouveroient livrées à des crises beaucoup trop fréquentes et beaucoup trop dangereuses. La faculté centrale dont je parle, n'est donc à desirer, à rechercher que sous le rapport du perfectionnement métaphysique et moral de notre être : des philosophes solitaires peuvent y prétendre sous ce rapport, sans aucun danger, et l'exercer même avec succès, pour étendre le cercle de nos connoissances et de nos lumières ; mais, par la même raison, ce n'est qu'avec beaucoup de prudence que ces philosophes

doivent être appelés à se mêler des affaires de ce monde.

Des chevaux sauvages qu'on voudroit atteler au joug d'un char de triomphe ou d'une charrue, avant de les avoir façonnés à cet emploi, quelque simple et quelque aisé qu'il puisse paroître, risquent de s'emporter en raison même de leur vigueur, quelquefois encore de leur maladresse naturelle, et de briser ainsi tout, de leur premier élan, au lieu d'atteindre plus vîte au but.

Il me semble que les hommes les plus parfaits sont ceux dont l'existence morale a, comme le cours de la plupart des corps célestes, deux mouvemens différens, mais correspondans régulièrement l'un avec l'autre, le premier autour de leur propre centre, l'autre autour de celui du système dont ils font partie. Ils existent tout à la fois pour eux-mêmes et pour leurs semblables, c'est-à-dire pour le perfectionnement de leurs facultés individuelles et pour le bien général, pour l'utilité du moins de tout ce qui les environne.

On their own axis as the planets run,
Yet make at once their circle round the sun;
So two consistent motions act the soul,
And one regards itself, and one the whole. POPE.

Nos rapports avec la grande société humaine ne peuvent être réguliers et durables, qu'autant qu'ils sont cimentés par des loix d'une évidence et d'une utilité générale. Mais au risque de n'être entendu que d'un petit nombre de lecteurs, ou d'être mal jugé des autres, j'avoue que nos rapports particuliers, indépendans de cet intérêt universel, commun à tous, me paroissent susceptibles d'exceptions, et, pour parler plus précisément, me paroissent soumis à des loix différentes, ou d'un ordre supérieur, ou d'un ordre plus spécial. Ce qui m'est interdit en ma qualité de citoyen, peut m'être permis en ma qualité d'homme, pourroit m'être plus que permis en ma qualité d'être intelligent et sensible, pourvu que la première de ces actions ne trouble point l'ordre de la société, ni la seconde le repos ou l'intérêt de l'humanité. Au contraire, ce qui répugne en quelque sorte à ma qualité d'être intelligent et sensible, peut m'être ordonné, positivement ordonné, soit par les rapports qui me lient avec la grande société humaine, soit par ceux qui m'attachent à tel ou tel ordre politique. Je n'essaierai point d'expliquer cette idée par des exemples d'une application dangereuse, mais j'en conclurai seulement que certaines déviations de l'ordre

commun d'un système quelconque, ne doivent pas être jugées avec une sévérité trop précipitée, et que notre voisin n'en est pas moins un honnête homme pour ne pas l'être tout-à-fait à notre manière. L'éclat ou la publicité d'un fait, d'un sentiment, d'une opinion, est quelquefois en effet la seule circonstance qui lui donne un caractère d'immoralité, parce qu'il n'y a précisément que cet éclat, cette publicité qui risque de troubler l'ordre et le repos, qu'il étoit de l'intérêt commun de respecter.

Louis XV, en signant le contrat de mariage de deux personnes dont l'intime liaison étoit connue depuis long-temps, dit : — Voilà bien, je l'avoue, la manière la plus décente de se quitter. — Le mot est plaisant sans doute, mais de quelle immoralité, dans la bouche encore du magistrat suprême d'une grande nation, dans la bouche de sa majesté très chrétienne !

VIII.

DE LA LIBERTÉ POLITIQUE, ET DE SES LIMITES NATURELLES.

Freedom, restrain'd by reason's force,
Is as the sun's unvarying course,
Benignly active, sweetly bright,
Affording warmth, affording light;
But torn from virtue's sacred rules
Becomes a comet, gaz'd by fools,
Foreboding cares, and storms, and strife,
And fraught with all the plagues of life.

MOORE.

SOCRATE ET CRITON.

S. Vous êtes donc bien fier, mon cher Criton, d'être un homme libre?

C. Si j'en étois moins fier, mériterois-je ce bonheur?

S. Vous avez raison, et le divin Homère pensoit comme vous, lorsqu'il a dit: — Le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu. Plus cette liberté cependant nous est précieuse, plus n'importe-t-il pas de connoître au juste quelle est la nature de ses droits, quel en est le caractère distinctif.

C. Est-il un être généreux et sensible qui puisse l'ignorer !

S. Je ne vois personne en effet qui ne croie en avoir l'idée la plus claire. Et pourtant il me reste encore à moi-même quelques doutes à cet égard. Seroit-il bien vrai que l'homme libre fût toujours le maître d'agir comme il lui plaît?

C. Oui, car il ne peut vouloir que des choses justes et honnêtes.

S. J'aime à le croire comme vous. Mais l'homme qui ne veut que des choses justes et honnêtes, auroit-il encore, grace à cette heureuse disposition, le privilége exclusif de ne pas être soumis aux loix particulières de sa patrie ?

C. Il rougiroit au contraire d'oser réclamer un pareil privilége.

S. Fort bien. D'après les principes dont nous sommes convenus, la liberté d'agir de l'homme vraiment libre, est nécessairement soumise aux loix éternelles du juste et de l'injuste; elle l'est encore aux loix positives de l'état et de la condition particulière où le sort l'a placé. Je crains que beaucoup de gens ne trouvent une pareille liberté fort gênée, fort peu libre.

C. Ils auroient tort, ce me semble. Ne nous reste-t-il pas d'ailleurs le libre exercice de

toutes nos facultés, de la faculté de parler, d'écrire, de penser ?

S. Mais parler, écrire, n'est-ce pas une action comme une autre, une action qui peut avoir des suites fort importantes, et pour l'intérêt des particuliers, et même pour l'intérêt commun ? L'ordre public, le repos de tous n'exige-t-il donc pas que la liberté de parler et d'écrire soit aussi circonscrite dans certaines limites que la raison générale et des circonstances extraordinaires peuvent déterminer d'une manière plus ou moins rigoureuse ?

C. Socrate, vous commencez à m'inquiéter. Il est pourtant, j'espère, une liberté dont vous ne croirez pas devoir me disputer la jouissance la plus entière ?

S. La liberté de penser. Oui, je crois que quant à celle-ci vous trouverez nos législateurs, et même la plupart des maîtres de ce monde, assez accommmodans. Mais votre ami le sera peut-être d'autant moins.

C. Comment ?

S. Et ce pauvre esprit humain a-t-il la liberté de penser comme il veut ? N'est-il pas sous l'influence impérieuse de nos sens, de nos habitudes, de tous les préjugés de notre enfance ?

C. Vous m'avez appris que c'étoit justement

la chaîne de tant d'erreurs, de tant de faux prestiges, que l'homme libre se plaisoit à briser.

S. Ce n'est qu'à ce prix sans doute que notre esprit devient vraiment libre. Mais comment y parvient-il, comment peut-il se maintenir avec quelque confiance dans cet état de liberté? n'est-ce pas toujours en se soumettant aux méthodes les plus sévères du raisonnement, aux loix plus infaillibles encore du sentiment et de la morale.

C. A la manière dont nous définissons ici la liberté, notre jeunesse d'Athènes pourroit bien trouver qu'en effet il n'est guère d'esclavage plus dur qu'une pareille liberté.

S. Ce ne seroit pas notre faute. L'ordre de la nature le veut ainsi; le seul moyen d'échapper à toutes les tyrannies qui nous menacent au-dedans et au-dehors, le seul, c'est d'être volontairement l'esclave le plus soumis de la justice et de la raison.

C. Et quand les loix positives sous lesquelles la destinée nous force de vivre sont évidemment contraires à celles de la justice et de la raison, quel parti reste-t-il à prendre?

S. S'y soustraire d'abord par la pensée, et, s'il le faut, mourir plutôt que de leur obéir,

ou de violer en elles le caractère auguste de loix, tant qu'elles en portent encore la respectable empreinte.

C. Eh ! des loix injustes, des loix insensées, sont-elles jamais de véritables loix ?

S. Elles ne peuvent l'être toujours, elles ne devroient jamais l'être long-temps ; et le plus sublime triomphe du génie de la liberté, c'est de les faire abroger sans crime et sans violence. Mais il n'en est pas moins vrai, que des loix quelconques, une fois établies, présentent du moins une ombre de l'ordre éternel, et que l'ombre seule de cet ordre divin, conserve encore quelques droits aux égards, aux respects de l'homme juste.

C. Je vois que, dans les principes de Socrate, la liberté la plus raisonnable pourroit bien n'être qu'un avantage négatif.

S. Comme la plupart des avantages de la foiblesse humaine. Notre bonheur le plus sûr n'est guère, hélas ! qu'une absence de peines, et la plus constante de nos vertus n'est peut-être aussi qu'une absence de vices.

C. D'après cette idée, la liberté de penser, par exemple, tiendroit à l'éloignement des entraves qui pourroient arrêter ou gêner d'une manière plus ou moins funeste, les développe-

mens utiles ou non nuisibles de notre faculté pensante. Au nombre de ces entraves, Socrate me permettra sans doute de compter tous ces préjugés politiques ou religieux, qui ne favorisent que le despotisme ou la superstition.

S. Sans contredit, les magistrats et les prêtres ont eu grand tort lorsqu'ils ont voulu étendre trop loin le pouvoir de leur influence, et confondre sans discernement les intérêts du ciel et ceux de la terre, les sciences divines et humaines, la théologie et la physique, la politique et la morale. Mais si l'on s'étoit contenté de poser quelques bornes indiquées par la raison publique ou par l'intérêt général; au lieu de nuire aux développemens utiles de l'intelligence humaine, on les eût plutôt secondés, car on eût ainsi prévenu beaucoup d'écarts, beaucoup de tentatives frivoles ou dangereuses; et les efforts perdus de cette manière eussent été mieux employés aux progrès de sciences plus réelles et d'arts plus utiles.

C. Toujours des bornes, toujours des limites !...

S. Hélas ! oui, je le comprends; cette vue importune l'orgueilleuse espérance de la jeunesse et ses douces illusions. Mais n'est-il pas de l'essence d'un être fini, de se voir entouré de tout côté de bornes et de barrières !... Toutes

les fois qu'une créature aussi foible que l'homme cesse de considérer ces limites trop sensibles de son pouvoir et de son intelligence, elle risque de se voir jetée dans une mer d'incertitudes, sans phare et sans rivages. Au-delà de certaines limites, la plus heureuse activité ne trouve que le néant, la pensée la plus hardie du vague et des chimères.

C. Et ces limites qu'il vous paroît indispensable de reconnoître et de respecter, qui donc osera les fixer ?

S. La nature réelle, non la nature idéale; et elle les fixera sous le rapport politique et moral, l'intérêt commun, le plus grand bonheur de tous.... Les êtres intelligens ont, ce semble, comme les globes qui roulent dans la vaste étendue des cieux, deux mouvemens qui leur sont propres et qui peuvent se combiner de la manière la plus heureuse, l'un autour de leur propre centre, l'autre autour d'un centre commun au système dont ils font partie. Le premier de ces centres est leur bien-être individuel, l'autre le bien-être général.... En suivant fidèlement la ligne de leur orbite, ils ne s'écarteront beaucoup ni de l'un ni de l'autre.

C. Je me flatte que le premier de ces mouvemens du moins doit être entièrement libre.

S. Entièrement, pourvu qu'il ne cesse jamais de se trouver d'accord avec le second.

C. Si les hommes avoient toujours vu la Liberté sous les traits austères sous lesquels vous venez de la représenter....

S. Ils ne l'eussent jamais confondue avec cette bacchante toujours ivre, son indigne sœur, la Licence.

C. Mais l'auroient-ils aimée aussi passionnément ?

S. Mieux, du moins ; non comme une maîtresse séduisante et perfide, mais comme la compagne la plus douce et la plus constante du sage, dans le malheur ainsi que dans la prospérité.

C. Quel est donc, suivant vos idées, l'État dont les citoyens jouiront de la plus grande liberté politique et civile ?

S. Quel qu'en soit le nom, celui dans lequel règneront les meilleures loix, et dans lequel ces loix obtiendront l'obéissance la plus parfaite, et des gouvernans et des gouvernés. Car, en politique comme en morale, c'est où l'on trouve le plus d'ordre et de justice qu'il existe aussi le plus de véritable liberté.

C. Un État despotique pourroit donc bien être celui dans lequel l'homme vraiment libre,

selon vous, jouiroit de sa liberté comme de son bonheur avec le plus de sûreté ?

S. Oui, si la force seule pouvoit jamais obtenir une soumission aussi vraie, aussi complète que l'amour et la confiance.

IX.

DE L'IMPATIENCE.

C'est un sentiment malheureusement trop naturel à l'homme dont les desirs portent si loin, dont les espérances s'élèvent si haut, et qui ne fait que passer sur la terre. Le peu de rapport qu'il y a presque toujours entre l'étendue de nos vœux et le court espace de la vie, entre l'audacieuse variété de nos projets et l'humiliante foiblesse de nos moyens, feroit de la vie un vrai supplice, si des considérations religieuses ne nous apprenoient pas à ne voir dans notre existence actuelle qu'un des premiers anneaux de la chaîne par laquelle nous tenons à l'ordre éternel des siècles et des mondes qui composent l'immensité de l'univers.

Mais, quoique la morale ait souvent besoin de s'appuyer sur ces grandes idées de l'avenir et de l'ensemble des desseins de l'ordonnateur suprême, il faut bien la faire redescendre ensuite de ces sublimes hauteurs à des notions plus simples, à des règles plus particulièrement adaptées à notre état présent.

Je commence par observer que l'impatience portée à un certain degré doit être regardée comme le symptôme d'un véritable désordre physique, et qui peut influer d'une manière très fâcheuse sur notre esprit, sur notre caractère et sur nos actions. Aussi voit-on que les enfans, les vieillards, les hypocondres, tous les hommes affectés de quelque maladie chronique y sont infiniment plus sujets que d'autres.

Moins nous sentons la vie, ou moins nous avons l'espoir d'en jouir encore long-temps, plus nous sommes pressés de vivre, d'obtenir tout ce que nous desirons, moins nous jouissons, par-là même, du peu que nous possédons encore, et du peu qui nous reste à desirer. L'espérance embellit le présent et l'avenir. L'impatience est accablée du moment présent et consume d'avance l'avenir. En prolongeant de la manière la plus inconcevable et la plus effrayante, chaque jour et chaque instant du jour, elle abrège d'une manière plus désolante encore la trame entière de la vie. Comme toutes les habitudes contraires à la raison, elle s'éloigne donc sans cesse du but vers lequel se dirigent toute son inquiétude et tous ses efforts.

Les hommes d'esprit, de talent, de génie

appartenant plus ou moins à la classe des malades ou des enfans, des enfans d'un autre monde, car ce n'est que dans cet autre monde que leurs facultés supérieures atteindront au développement d'un âge plus mûr, tous ces hommes distingués ici bas par quelques qualités extraordinaires, sont communément fort tourmentés du mal de l'impatience. La plupart des sottises qu'on leur reproche (s'ils en disent moins, ils en font souvent, comme on sait, beaucoup plus que des hommes d'une trempe assez vulgaire), tiennent précisément à cette espèce de mal. Les plus grandes fautes du règne de Joseph, ne les a-t-on pas attribuées avec raison à l'extrême impatience de son esprit et de son caractère? Les fautes bien plus funestes encore de la première Assemblée constituante, ne dérivèrent-elles pas, en grande partie, de l'impatience ridicule de nos jeunes Solons, pressés de refaire bien vîte, selon leurs rêveries philanthropiques, et la France, et l'Europe, et le monde entier, avant l'expiration des pouvoirs qui leur avoient été confiés, et dont ils usoient au moins avec autant d'imprudence que de bonne-foi.

La toute-puissance de Dieu même a besoin du temps pour conduire à la perfection dont

elle est susceptible, la nature de tout ce que sa sagesse et son amour ne cessent de produire. Comment la foiblesse humaine se flatteroit-elle de pouvoir réussir sans le secours d'une aide aussi fidèle, aussi sûre, lorsqu'on l'implore avec confiance, lorsqu'on sait attendre ses faveurs et les saisir à propos !

Que de grandes pensées, que de belles actions, que de résolutions généreuses ont péri dans leur germe, parce que l'ame qui les avoit conçues, n'a pas eu la patience d'en attendre le développement insensible et graduel ! Que de douces jouissances négligées ou perdues par l'inquiète ardeur avec laquelle on aspire à celles que l'on espère toujours, que l'on n'obtiendra jamais, et que l'on seroit peut-être encore plus à plaindre d'avoir obtenues ! Que de plaisirs fanés, que de bonheur détruit par l'avide empressement avec lequel notre imagination et nos desirs les ont dévorés d'avance !

C'est pour prévenir de si tristes mécomptes, que le *laetus in praesens animus* d'Horace est sans doute une des dispositions les plus desirables du vrai sage.

Pour ne pas être impatient du temps de l'attente, pour le supporter sans fatigue et sans humeur, il n'est qu'un moyen très simple, c'est

de l'occuper ainsi que tout autre temps de la vie ; c'est de ne jamais cesser de tenir son ame ouverte à toutes les impressions douces qui lui sont encore offertes, et de ne pas négliger même celles auxquelles l'habitude rend la plupart des hommes trop indifférens. Des caractères excessivement susceptibles doivent à cette heureuse maxime tout le calme dont elles jouissent au milieu des orages qu'excitent autour d'elles et les contrariétés tumultueuses de la vie, et l'excès même de leur sensibilité.

Combien de fois j'ai surpris mon impatience naturelle à se trouver toute désorientée de ne pouvoir plus attendre ce qu'elle venoit d'obtenir, et ce qu'elle avoit desiré si long-temps avec l'agitation la plus folle et la plus vive ! Étrange labyrinthe que celui dans lequel viennent se croiser continuellement nos forces et nos foiblesses, notre raison et nos folies !

X.

DE L'ATTRAIT DU DANGER.

S'IL est dans notre être une disposition difficile à concevoir, c'est l'étrange intérêt que nous inspire le danger ; il nous séduit dans les premiers jeux de notre enfance, il est une foule de plaisirs dont il rend le charme plus piquant; et de grandes fatigues, de violentes douleurs, c'est encore lui qui nous les fait supporter. Le mot d'un officier français qui, regardant un ravin presqu'à pic qu'il s'agissoit d'escalader, dit si gaîment : — Comment diable monteroit-on jamais là-haut, s'il n'y avoit pas des coups de fusil à gagner ? — avec l'air d'une simple gasconnade, n'en est pas moins l'expression d'un sentiment très héroïque d'abord, si vous voulez, mais encore très juste, très naturel, et confirmé par mille et mille expériences.

La vue du danger réveille, anime, exalte la conscience de nos forces, et les porte fort au-delà de leurs limites ordinaires, pourvu qu'elle nous laisse quelque espoir d'échapper aux menaces de ce danger, ou la certitude au moins de

n'y succomber qu'après une lutte brillante et glorieuse. Les hommes qui risquent le plus hardiment leur vie, leur fortune, toute leur existence, sont aussi ceux qui en jouissent avec le plus de vivacité, d'ardeur et d'ivresse. La destinée des premiers polissons du collége, le prouve aussi clairement que celle des joueurs les plus célèbres, des amans les plus passionnés, des guerriers les plus illustres, des ambitieux de tous les genres et de tous les rangs.

La périlleuse folie avec laquelle on voit de jeunes pâtres des Alpes se défier entre eux dans leurs jours de fête, à qui s'avancera davantage sur la pointe la plus élevée des rochers, restera là le plus long-temps en équilibre sur une jambe, l'autre étendue au-dessus de précipices dont l'œil n'ose mesurer la profondeur; cette périlleuse folie est-elle plus inconcevable que celle avec laquelle on brigue les premières dignités d'un gouvernement révolutionnaire, malgré toute l'horreur des ruines, des dangers et des abîmes qui les environnent? L'une et l'autre ne tiennent-elles pas à cette jouissance enivrante de nos forces, dont l'attrait même du danger porte le délire au plus haut degré?

Ce qu'on regagne, après avoir hasardé de

le perdre, devient une véritable conquête. Il semble qu'on se l'approprie davantage, qu'on le croie plus à soi, qu'on en dispose plus librement, avec plus d'orgueil et plus d'abandon. Le malheureux Suleau, que la furie Theroigne fit immoler si cruellement dans la matinée du 10 août, écrivoit de Coblentz : « Il me semble que je m'ennuie de la vie, depuis que je me couche tous les soirs sans la crainte de me voir assassiné le lendemain ». Ce n'est qu'aux ames douces et sensibles qu'il appartient de trouver de l'intérêt et du bonheur dans la confiance et dans le calme. —

La vie se passe dans une alternative continuelle d'inquiétude et d'ennui, de desirs et de dégoûts, de tension plus ou moins violente, d'atonie plus ou moins pénible. Le danger peut se trouver en rapport avec toutes ces manières d'être, et dans le rapport le plus heureux. Il fixe l'inquiétude et repousse l'ennui ; il donne aux desirs une activité plus vive, et fait oublier ou surmonter les dégoûts. Il soulage un état de tension trop forte, en lui présentant l'objet le plus capable d'exercer toute son énergie, et ravit forcément notre ame à l'inaction dont elle se sentoit accablée.

Où le marin échappé du naufrage retrouve-

t-il plus de bonheur, plus de véritable jouissance, qu'au milieu des dangers d'une entre prise encore plus hardie que celle dont il sut affronter les hasards avec succès?

On n'a pas assez réfléchi sur la singularité des effets de la perspective, relativement à nos craintes, à nos espérances. Comme il est une foule d'objets qu'à la portée de certains yeux, telle ou telle distance diminue prodigieusement, il en est que la même distance augmente tout aussi prodigieusement à la portée d'autres yeux conformés d'une manière absolument différente. Tel fantôme que la crainte ou l'espoir voyoit de loin sous des proportions tout-à-fait gigantesques, se trouve réduit pour ainsi dire à rien, dès qu'on l'approche de plus près. Celui qu'au contraire on distinguoit à peine dans l'éloignement, s'offrant tout-à-coup plus près de nous, frappe nos yeux et notre imagination de tant de surprise et d'épouvante, que nous le jugeons d'une grandeur démesurée. L'illusion de la crainte agit encore quelquefois en raison inverse de celle de l'espérance; l'une grandit ce que l'autre rapetisse. — Mais, en général, l'homme qui s'est exposé souvent au danger, ne l'envisage sans doute avec plus de fermeté, que parce que, l'ayant vu de plus près, il le

voit sûrement avec moins de prestige et moins d'exagération, peut-être même dans ses rapports naturels. Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'avec le même degré de courage, celui qui se précipite au devant du danger, doit le voir sous un aspect moins terrible, moins imposant que celui qui se résigne à l'attendre. Et c'est ce qui donne à l'avantage de l'attaque une si grande supériorité, du moins toutes les fois que celui qui s'en saisit, ne s'aveugle pas sur les moyens de défense qui restent à son adversaire.

Pour les ames fortes, il entre dans le mépris de la vie, un sentiment très vif de toute la force dont ce mépris même nous fait jouir. Éprouve-t-on jamais plus vivement le plaisir de posséder ce que l'on possède, sent-on jamais mieux qu'on en est le maître absolu, qu'au moment même où on le donne, où on le prodigue, tandis que l'instant d'après, je ne sais combien de hasards pourroient nous le ravir à notre insu, malgré nous, en dépit de toutes nos espérances et de tous nos efforts pour le conserver.

Le danger particulier auquel, en calculant de sang-froid, on s'expose volontairement, ajoute-t-il beaucoup aux périls de toute espèce dont notre frêle et fugitive existence se trouve habituellement menacée? Le danger que je vois, je

ne l'éviterai peut-être que pour me précipiter dans un autre plus funeste. En bravant le premier, j'aurois échappé peut-être à tous deux, j'aurois surmonté l'un et l'autre. L'instant de vie que l'on sacrifie est peut-être le dernier dont on avoit à jouir, et dont on ne pouvoit jouir plus complètement, ni d'une manière plus intime, qu'en s'immolant soi-même avec le plus entier abandon.

Cette manière d'envisager le danger ne nous déterminera point à le chercher sans motif ou sans intérêt, du moins si nous sommes raisonnables; mais l'habitude de l'envisager ainsi ne laissera pas d'avoir plus d'un avantage, d'abord celui de ne jamais permettre, même au plus grand danger, d'affoiblir l'intérêt ou le motif d'après lequel nous devons agir, ensuite de nous conserver toute la présence d'esprit nécessaire pour l'éviter ou pour le combattre. Ceci me rappelle un des mots les plus remarquables que j'aie entendu de ma vie, c'est le mot d'un Hollandais dont je suis bien fâché d'avoir oublié le nom : — Il y a deux choses dans le monde, disoit-il, avec lesquelles je ne sais de quoi l'on ne vienne à bout, de la présence de l'esprit et de l'argent comptant; pourvu qu'on y joigne l'oser et le vouloir. —

Qu'aimez-vous le mieux dans la vie ? demandoit-on au célèbre Fox. — Gagner au jeu. — Après ? — Perdre au jeu. — C'est cette même soif d'intérêt, d'activité, qui prête aux plus terribles dangers un charme si séduisant, si merveilleux, quelquefois même tout-à-fait incompréhensible. Il est des êtres dont une agitation violente est le véritable, l'unique élément. Si l'on est aujourd'hui convaincu que la salamandre ne sauroit vivre dans le feu, l'on doit l'être bien davantage, qu'il est au moins beaucoup d'hommes qui ne trouvent d'existence et de bonheur que dans l'incendie de toutes les passions, dans l'explosion volcanique de tous les feux de la guerre et des révolutions. Le repos est pour eux le terme du pouvoir, la mort des plus brillantes espérances.

XI.

DE L'AVANTAGE DES MAUVAISES ÉDUCATIONS.

Pourquoi tant de mauvaises éducations réussissent-elles souvent mieux que celles qui passent pour les meilleures ? C'est que beaucoup d'éducations qu'on doit regarder avec raison comme fort négligées, fort pédantesques, fort rudes ou fort bizarres, conduisent pourtant tout naturellement vers un but auquel on ne songe point assez dans les éducations les plus soignées, c'est d'habituer les enfans aux conditions les plus communes de la vie, la peine et la douleur, les contrariétés et l'ennui. L'homme n'apprend rien, ne sait rien comme il faut, sans se donner beaucoup de peine. Si l'on n'accoutume pas de très bonne heure l'esprit et le caractère à ce genre d'épreuve, avec les meilleures méthodes possibles d'enseignement, il ne s'élèvera jamais au-dessus de la médiocrité, peut-être même restera-t-il toute la vie dans une inertie complète. Si l'homme ne se familiarise pas dès son enfance avec la douleur, il n'acquerra jamais

la force et l'élasticité nécessaire pour braver le danger, le combattre ou le prévenir; il périra par les efforts, par les précautions même qui devoient assurer le repos et le bonheur de son existence. Si, dès le premier âge, il n'apprend pas à supporter les contrariétés sans nombre dont la carrière de la plupart des hommes se trouve embarrassée, il ne saura jamais vivre avec ses semblables; par-là même, inutile à la société, comment ne finiroit-il pas par être à charge à lui-même ainsi qu'aux autres? Il n'est pas jusqu'à l'ennui des leçons qui n'ait son très bon côté. Car je ne vois aucun âge, aucun état dans le monde où l'on ne soit souvent forcé d'acheter ses plaisirs, ses succès, ses jouissances au prix de beaucoup d'ennui. J'ai connu plus d'un homme d'esprit qui n'a manqué la fortune et la considération qu'il auroit pu mériter, que parce qu'il eut trop d'esprit ou n'en eut pas assez pour savoir s'ennuyer à propos du travail et de la suite de soins indispensables pour réussir.

On ne prétend pas soutenir cependant que les vices des éducations les plus communes n'aient souvent des suites très funestes, ni que certains esprits ou certains caractères n'aient besoin d'une culture absolument différente. Il est des naturels très précieux qui ne peuvent se dévelop-

per que sous la douce influence de soins très délicats. La main d'un instituteur trop rude les auroit bientôt flétris. Comme il y a des esprits qu'il faut aiguillonner sans cesse, et c'est bien, je crois, le grand nombre, il en est d'autres qu'il suffit de flatter pour en obtenir les efforts les plus heureux; on les rend stupides dès qu'on cesse de les encourager; mais j'en ai connu beaucoup aussi qu'il falloit même humilier pour les rendre à leur élan naturel. Il est des génies si lents, qu'on ne dompte leur paresse que par des moyens analogues à celui par lequel on excite la sensibilité de ces tempéramens aisés ou bizarres à qui la faveur qui manqua toujours aux plus douces jouissances amoureuses du célèbre Jean-Jacques, est devenue absolument indispensable. Voyez ce que je n'ose vous dire plus clairement dans le premier volume de ses Mémoires.

J'estime et j'honore beaucoup l'expérience très utile et très ingénieuse par laquelle M. Pestalozzi de Zurich a su réduire en pratique méthodique l'idée de Locke, de Condillac, de Rousseau, sur la nécessité de commencer d'abord l'éducation par le perfectionnement des sens. Le développement des exercices qu'il fait faire à des élèves pour les conduire à ce

but, est infiniment remarquable, et les résultats obtenus déjà, grace à sa méthode, paroissent vraiment étonnans. Cependant je n'entrevois pas encore, je l'avoue, la transition naturelle de ces premiers développemens de notre faculté intuitive, à celui de nos facultés intellectuelles, de l'imagination, du sentiment et de la pensée. Je ne suis pas même fort rassuré sur l'extrême difficulté de la trouver. Il existe, ce me semble, il existera toujours un abîme immense entre l'exercice le plus parfait de nos sens et les conceptions supérieures de notre entendement. Le jeune homme qui, sans compas, tracera facilement le cercle le plus régulier, n'en sera pas plus sûrement un grand peintre, un grand sculpteur, un profond mathématicien. Les talens des Raphaël, des Michel-Ange, des Newton descendent de plus haut, et leur première origine nous est encore assez peu connue. Une suite d'exercices très exacts, très bien calculés, mais dont la précision tient toujours plus ou moins d'une habitude machinale, d'un développement purement mécanique, ne pourroit-il pas même nuire, à la longue, aux mouvemens plus libres, plus naturels, plus inspirés du sentiment et de l'imagination ?

On pourroit réduire à trois ou quatre cha-

pitres toute la théorie de l'éducation ; le premier, des moyens d'éveiller l'attention ; le second, des moyens de la fixer et de la soutenir ; le troisième, des moyens de l'intéresser et de la passionner. Le premier pourroit suffire au développement de l'intelligence naturelle au commun des hommes ; le second disposeroit aux différens travaux nécessaires pour former l'entendement et la raison ; le troisième serviroit enfin à faire ressortir le talent et le génie par-tout où il en existeroit quelque germe.

Ne voilà-t-il pas un paragraphe dont il seroit aisé de faire un livre en plusieurs volumes.

XII.

DES IDÉES FIXES.

Ce que j'entends et ce qu'on entend, je crois, assez communément, par idées fixes, ce sont des idées isolées et dominantes plus fortes que l'ame dont elles s'emparent, ou subitement ou par l'entraînement imperceptible d'une habitude ou d'une passion quelconque. Notre esprit ne conduit et ne modifie nos idées, que lorsqu'il est encore capable d'en suivre et d'en saisir la liaison, de les soumettre à l'ordre qui leur convient, et d'assigner, pour ainsi dire, à chacune le rang qu'elle doit occuper dans le système général de notre entendement. Le cours de nos idées fixes est tout-à-fait excentrique; il traverse, il croise, il embarrasse, il suspend, et quelquefois même il arrête entièrement le cours des autres. Quoique ces idées fixes reviennent assez volontiers frapper notre esprit ou notre imagination dans certaines circonstances déterminées, c'est toujours d'un mouvement plus ou moins brusque, plus ou moins irrégulier.

On ne voit que trop clairement qu'une idée fixe qui, par la nature de son objet ou par la fréquence et l'intensité de ses impressions, risque d'obtenir une influence dominante sur le cours habituel de nos idées, touche de bien près à la folie. Et toutes les folies qui ne dérivent point de quelque vice organique, n'ont guère d'autre origine en effet qu'une idée fixe de ce genre.

Telle fut, par exemple, la première cause de la folie du roi de Danemark, qui, dans son enfance, ayant vu les tours de force d'une troupe de mimes et de bateleurs italiens, fut tellement saisi de surprise et d'admiration, que, prenant ces farceurs pour des êtres surnaturels, il n'eut dès ce moment plus d'autre idée que celle de leur ressembler ; de devenir ferme et leste comme eux, ferme pour être insensible à tous les coups de son pédant d'instituteur, leste pour échapper à toutes les tyrannies d'étiquette et de dévotion, dont ce triste Mentor ne cessoit de l'obséder.... Cette chimère s'étant combinée dans sa tête avec les idées mythologiques et religieuses dont on l'avoit déjà remplie, le malheureux enfant se persuada qu'à force de patience et de vertus, il parviendroit à la réaliser quelque jour, après avoir traversé je ne sais

quelle série de métamorphoses. Ce ne fut qu'à un de ses pages favoris qu'il avoit confié son secret. — Croyez-vous que j'avance ? lui demandoit-il souvent à la dérobée. Préoccupé de cette étrange idée, il avoit encore contracté l'habitude machinale de se serrer à tout moment les côtés, pour essayer si la métamorphose commençoit à faire quelque progrès sensible. Ce premier germe de folie s'accrut et se modifia suivant les idées qu'il acquéroit chaque jour. L'inquiet desir d'une perfection si romanesque et si merveilleuse, lui donnoit des disparates dont ceux qui n'étoient pas dans la confidence ne pouvoient pénétrer la cause. Cela me rendra-t-il plus leste ? étoit encore une de ses questions favorites qu'il répétoit à tout propos, et fort souvent, comme on peut croire, par-là même, hors de tout propos. Ainsi je tiens d'une personne très digne de foi, M. R., qu'elle ne put déterminer le jeune monarque à coucher avec la reine, qu'en l'assurant que s'il continuoit à s'y refuser, il passeroit dans toute l'Europe pour impuissant, ce qui n'étoit rien moins que leste, etc.

L'égarement de la malheureuse Nina, qui, tous les soirs, alloit au devant de l'ami qui n'étoit plus, l'attendoit à la même place, et

s'en retournoit tristement après quelque temps d'une impatience inutile, en répétant, mais je reviendrai demain, n'étoit-il pas évidemment la suite d'une idée fixe? Ne tenoit-il pas encore d'une pareille idée, le sombre délire de l'amant de la Sœur grise, qui voyoit toujours à côté de lui le fantôme de celle qu'il ne pouvoit se consoler d'avoir perdue? Il seroit aisé sans doute de citer un plus grand nombre d'exemples, mais qui ne seroient ni plus connus ni plus remarquables.

Pressons-nous plutôt d'observer que, si la plupart des folies ont leur source première dans quelque idée fixe, toutes les idées fixes qui peuvent s'emparer d'une tête passablement bien organisée, n'ont pas toujours une influence aussi grave, aussi funeste; qu'il en est dont les conséquences ne sont que légères, tantôt comiques et tantôt sérieuses, quelquefois aussi d'une très grande utilité.

Toute idée qui nous a fortement frappés, ou dont nous avons été profondément affectés, laisse après elle un long retentissement, et le laisse tout à la fois, si j'ose m'exprimer ainsi, sur plusieurs cordes différentes du clavier de notre mémoire et de notre sensibilité. L'impression première reste vive long-temps, et les occasions de la renouveler sont et très fré-

quentes et très variées. Si nous-mêmes ne pouvons manquer souvent d'être étonnés de la liaison fort éloignée et fort imprévue qui nous y rappelle, comment les autres ne le seroient-ils pas encore plus que nous ?

Il y avoit déjà plusieurs années qu'un brave et galant homme avoit perdu, d'une seule affaire, deux cent mille livres, par la friponnerie d'un de ses plus proches parens. Il étoit encore passablement riche ; mais le vieux bonhomme, d'ailleurs d'un caractère fort doux et fort gai, n'en avoit pas eu le cœur moins navré d'une perte à laquelle il étoit si loin de s'attendre. Je ne l'ai jamais rencontré, que, tout étranger que fût le sujet de nos conversations à ce triste souvenir, il n'y eût quelque circonstance qui ne l'y ramenât subitement, et le lui rappelât dans toute son amertume. — C'étoit sa galère, maudite galère, et qu'avoit-il donc à faire, le malheureux, dans cette maudite galère ?

J'ai passé plusieurs semaines à la campagne avec le poète Barthe, au moins quatre ou cinq ans après le brillant succès des Fausses infidélités. S'étant apperçu combien l'idée de ce succès étoit toujours présente à son esprit, on se donna le mot un soir, et, sans que personne se permît de nommer la jolie pièce, on parvint

indirectement à le faire retomber lui-même sur cet objet favori de ses pensées, à plus de vingt reprises différentes dans le court espace de quelques heures, avant qu'il se doutât d'aucun des piéges tendus à la susceptible mémoire de son amour-propre.

Il est fort peu d'hommes qui n'aient éprouvé dans la suite des événemens de leur vie, dans celle de leurs affections ou de leurs pensées, quelque impression assez forte, assez extraordinaire pour former seule le foyer d'un cercle immense de souvenirs et de rapports, foyer toujours prêt à se ranimer au plus léger souffle, et de quelque divergence de rayons que ce souffle puisse partir. Le retour continuel et cependant inattendu de cette espèce d'idées fixes, quelquefois par leur contraste avec le caractère et la condition de l'homme, quelquefois aussi par la force même de leur analogie, doit fournir sans doute une source de comique infiniment abondante, infiniment précieuse. Je ne connois point de caractère plus théâtralement ridicule que ceux qui se montrent justement de la meilleure foi du monde, lorsqu'ils croyent le mieux se cacher, et que l'on pourroit comparer à ces vieilles horloges détraquées qui sonnent toujours une autre heure que celle qu'indique le cadran.

En réfléchissant sur l'influence singulière de nos idées fixes les plus frivoles, il est aisé d'en conclure l'utilité dont pourroit être l'art d'élever à la puissance dominante d'une idée fixe les principes les plus importans de la morale, de la politique, de la religion. Et l'on concevra sans peine combien certaines pratiques, certaines cérémonies ou solennelles ou mystérieuses, le choix et la constance de certaines habitudes, doivent être propres à nous faire atteindre au but de cet art. C'est une science dont les anciens conçurent, je crois, ou dont ils pratiquèrent du moins beaucoup mieux les règles que nous.

Pour arriver d'abord à ce qu'il y eut jamais de plus grand dans le monde, qui pourroit nier que cette opinion si bien établie chez les Romains d'une ville fondée sous les meilleurs auspices, d'un Romulus, leur roi et leur dieu, de ce Capitole éternel comme la ville, et de la ville éternelle comme son fondateur, n'eût acquis sur leur esprit tout l'ascendant d'une idée fixe, et n'ait favorisé prodigieusement le succès de leurs plus vastes entreprises, n'ait soutenu peut-être plus merveilleusement encore leur courage et leur magnanimité dans les plus terribles revers ?

J'ai souvent entendu dire au célèbre docteur Barthez qu'il avoit toujours vu réussir contre toute attente, les hommes qui, dès leur entrée dans le monde, s'étoient laissé conduire par quelque idée fixe, par quelque projet déterminé, lors même qu'ils étoient loin d'avoir les qualités nécessaires pour l'exécuter par eux-mêmes avec succès, pourvu qu'ils vécussent assez long-temps, et ne fissent jamais rien d'absolument contraire à l'objet de leur ambition. Avec l'opiniâtreté d'une résolution suivie, disoit-il, avec l'aveugle confiance qu'elle inspire, on ne manque jamais d'arriver tôt ou tard à l'académie, au ministère, à la mitre épiscopale, au bâton de maréchal de France, etc. Et comment s'expliquer autrement, ajoutoit-il, la fortune de la plupart de ceux que nous voyons occuper par-tout les premières places ? Cette suite de pas et d'efforts dirigés sans cesse vers le même point de mire, donne à la médiocrité même, une force qui l'emporte presque toujours sur la supériorité la plus décidée de l'esprit et du génie, sans compter encore que dans la plupart des places, en apparence du moins, les plus éminentes, la différence de l'homme médiocre à l'homme supérieur, n'est pas, à beaucoup près, aussi sensible qu'on pourroit le croire ;

et que, sous plus d'un rapport, il y a même à parier que l'homme médiocre n'est pas toujours celui qui risque d'avoir le plus d'inconvéniens.

On peint ordinairement la folie avec une marote à la main. Cette image ridicule représentant une tête avec un visage devant et derrière au bout d'un petit bâton garni de grelots, est l'emblême le plus juste d'une idée fixe, qui présente sans cesse à celui qui la tient, ou plutôt qu'elle tient, la même face, et fait retentir continuellement à ses oreilles le même bruit, dans quelque sens qu'il s'agite..... Mais s'il est des marotes avec lesquelles on risque d'aller droit aux Petites-Maisons, n'en est-il pas aussi d'autres avec lesquelles on voit quelquefois des hommes perdus long-temps dans la foule, s'élever tout-à-coup aux premiers rángs du génie et de la puissance !

XIII.

DU DESIR.

Je ne sais si l'on s'exprime avec beaucoup de justesse lorsqu'on dit que le desir est un acte de la volonté. Je vois, du moins, qu'il est des choses que l'on desire sans oser les vouloir. Il en est sans doute aussi que l'on se décide à vouloir, quoiqu'on soit fort loin de les desirer. La raison me paroît avoir beaucoup plus de part à nos volontés qu'à nos desirs. Mais nos desirs tiennent à des affections infiniment plus vives que nos volontés. Dès que notre ame est assez en rapport avec un objet quelconque pour se sentir entraînée vers lui, soit pour le contempler, soit pour s'en rapprocher, soit pour s'unir plus intimement avec lui, n'est-il pas très clair que nous le desirons, quoique nous n'ayons encore aucun moyen de l'atteindre, ni même aucune volonté déterminée relative à ce desir?

S'il est une de nos facultés dont nous puissions disposer psycologiquement et moralement, dont, par conséquent nous nous devions à nous-mêmes le compte le plus sévère, c'est la

faculté de desirer. Il dépend de nous, ce me semble, de nous mettre en rapport avec les objets qui méritent le plus d'exciter nos desirs. Ce rapport une fois établi, par hasard ou de dessein prémédité, je crois qu'il dépend encore de nous d'en étendre ou d'en prolonger la durée, de modérer par-là même l'ardeur de nos desirs ou d'en augmenter la force et l'énergie, d'attirer sur eux en quelque sorte une influence céleste, et, grace à cette sublime influence, de nous élever au-dessus de nous-mêmes, de donner à nos volontés, à nos pensées, à nos actions une puissance prodigieuse, vraiment prodigieuse, en la comparant du moins à la mesure commune de notre foiblesse habituelle.

C'est dans la vérité de cette expérience morale que beaucoup d'enthousiastes de bonne-foi, tels que Lavater et d'autres, alliant à leurs sentimens religieux les rêveries d'une imagination très exaltée, ont puisé très probablement les premiers élémens de leur doctrine sur le pouvoir de la prière et sur la perpétuité du don des miracles.

Nos desirs déterminent si souvent notre volonté, nos volontés notre desir, qu'il est sans doute aisé de confondre ces deux actes de notre

ame, quoique pour l'observateur attentif, ils soient d'une nature assez distincte.

Nos volontés ont toujours un objet positif, déterminé, que nous présumons ou qui se trouve réellement à la portée de notre pouvoir. Elles sont donc circonscrites dans un cercle fort borné. Nos desirs portent bien plus loin, s'élèvent bien plus haut. Mais leur objet est plus vague, plus incertain; non-seulement il peut n'être pas à la disposition de nos forces physiques, il n'est pas même toujours à la portée de notre entendement. Il n'y a souvent que nos sentimens ou notre imagination qui puissent l'atteindre en quelque sorte. Cependant plus le levier est à grande distance de nous, plus la force avec laquelle il soulève tout notre être devient prodigieuse. Et nos desirs ont en effet une plus grande influence sur le développement de nos facultés intellectuelles et morales, que nos volontés les plus précises. C'est de l'étendue et de l'énergie de nos desirs que notre volonté même tient sa plus grande puissance. Le desir est donc véritablement le vrai principe vital de notre existence morale, le seul principe d'après lequel on puisse s'expliquer avec quelque vraisemblance, le merveilleux mystère de toute la force d'action que peuvent

exercer des êtres naturellement aussi foibles que l'homme.

Une observation très sensible et très frappante, c'est que les hommes qui ne s'occupent en général que des objets réels qui les entourent, qui n'ont que des volontés positives analogues à ces objets, et n'éprouvent, en conséquence, presqu'aucun desir capable de les transporter hors du cercle habituel de leur attention ou de leurs regards, ne jouissent, pour ainsi dire, que d'une existence purement passive. Ils végètent plutôt qu'ils ne vivent. L'énergie de la vie n'est jamais qu'en raison de celle du desir. Le plus léger desir qui s'élève par hasard dans l'ame des hommes de cette trempe, leur donne le sentiment d'une vie toute nouvelle, et les entraîne quelquefois assez loin. Je vois encore l'air naïf dont un riche fort avare, qui ne vivoit que dans son or et pour son or, me dit un jour au bal de l'Opéra, où je fus très étonné de le rencontrer : J'ignore moi-même quelle tentation a pu me conduire ici, mais je me suis pressé, de peur qu'elle ne fût passée avant que j'arrivasse. — Il étoit tout aise de se trouver encore susceptible d'une fantaisie, quelque légère et quelque fugitive qu'elle fût.

Si la jeunesse est plus en vie que la vieillesse,

c'est parce qu'elle a plus de desirs. La vieillesse ne peut conserver l'activité de son être, qu'en tâchant de se créer un avenir au-delà de celui qui suffit à l'inexpérience comme aux vœux du jeune âge.

XIV.

DU POINT D'HONNEUR.

Honour, that praise which real merit gains,
Or e'en imaginary worth obtains,
Here passes current; paid from hand to hand,
It shifts, in splendid traffic, round the land:
From courts to camps, to cottages it strays,
And all are taught an avarice of praise;
They please, are pleas'd, they give to get esteem;
Till, seeming blest, they grow to what they seem.

GOLDSMITH.

On parle sans doute assez du point d'honneur; mais a-t-on jamais bien défini cette espèce de sentiment qui semble appartenir d'une manière tout-à-fait exclusive au caractère de la nation française, et dont les effets s'étendent beaucoup plus loin peut-être qu'on ne l'imagine communément. D'après l'étymologie même du mot, c'est le point le plus sensible de l'honneur, le point d'où partent et auquel aboutissent, pour ainsi dire, toutes les fibres de l'orgueil et de l'amour-propre, par conséquent le point le plus constamment susceptible, le plus constamment irritable.

La sensibilité du point d'honneur porte toujours sur quelque circonstance particulière,

sur quelque condition plus ou moins distinguée, sur quelque qualité plus ou moins individuelle. On est fier d'être homme. On attache l'idée de la gloire à de grandes vertus, à de grands talens. Mais on se pique, on se fait un point d'honneur d'être français, d'être gentilhomme, d'être militaire, homme du monde, bel esprit, etc. Et quand on n'est d'aucune classe élevée au-dessus des autres dans l'opinion, on s'en dédommage encore, en se piquant, en se faisant un point d'honneur d'être le plus habile, le plus remarqué de son état, quelque obscure qu'en soit même l'importance ou la considération. On dit comme Sganarelle : il y a fagot et fagot. — Dénué de toute autre ressource, on se fait encore un point d'honneur de primer ; et si la chose est tout-à-fait impossible, d'égaler au moins celui que le sort a placé le plus près de soi.

Je n'examinerai point si ce genre de sentiment est naturel ou purement factice. Je ne discuterai pas non plus s'il est utile ou non à la moralité des actions humaines. Mais il me paroît évident que l'état de société, tel que nous l'avons observé jusqu'à présent, doit en recueillir des avantages infinis ; et je ne me lasse point d'admirer les prodiges qu'il opère en

France, dans ce pays qui semble avoir été de tout temps son sol natal, le sol le plus propre à développer un pareil germe, à le faire fructifier avec autant d'éclat que d'abondance. Le point d'honneur est peut-être le seul ressort de l'activité sociale qui soit toujours près de son objet, qui soit toujours dans le rapport le plus juste et le plus simple avec les efforts qu'il exige, qu'il excite, qu'il encourage et qu'il récompense. Ce sentiment place, pour ainsi dire, chaque individu sous la surveillance continuelle de l'opinion publique, et se trouve précisément à la portée des ressources et des vœux de son ambition particulière.

On se tromperoit fort de croire que le point d'honneur n'existoit en France que dans l'état militaire ou dans les classes privilégiées. Il influoit d'une manière très remarquable sur la conduite et sur le bonheur des conditions les plus obscures. Je n'oublierai jamais l'air grave et sensible du premier garçon glacier de l'ancien café du Caveau, qui avoit pris un billet dans une loterie du gouvernement, où l'on pouvoit gagner jusqu'à trente à quarante mille livres de rente. — Ah ! ça, lui disois-je, je desire fort que vous gagniez un très bon lot, mais non pas pourtant celui de quarante mille livres, car vous

ne nous feriez plus de si bonnes glaces. O monsieur, me répondit-il avec l'accent le plus touchant et le plus digne, je suis trop sensible aux bontés du public pour lui manquer ; jamais je ne cesserai de lui consacrer mon talent. — C'étoit alors en effet, dans ce genre, le premier talent de Paris.

Comment ne pas se rappeler encore l'originale fierté de ce mot du fameux Noverre, à je ne sais plus quel gentilhomme de la chambre, qui, se trouvant blessé du ton brusque de ses réponses, lui dit : Voilà des tons qui ne conviennent guère à un maître à danser. — Maître à danser, répliqua Noverre, maître à danser; oui, comme Voltaire est maître à écrire.

Il est permis sans doute de trouver le célèbre Vestris parfaitement ridicule lorsqu'il disoit avec un grand sérieux : Il n'y a plus que trois hommes en Europe, le roi de Prusse, Voltaire et Vestris. Mais en attachant à la perfection de son art une importance plus sage, un orgueil moins fou, croyez-vous qu'il l'eût portée aussi loin, croyez-vous qu'il auroit eu la constance de passer une année toute entière à se raccourcir les bras, à suivre, comme il l'a fait, l'éducation du prodigieux talent de son fils ?

La bouquetière de la rue S. Honoré, qui gagnoit peut-être mille pour cent sur les fleurs qu'elle arrangeoit avec plus de goût qu'aucune autre, auroit-elle changé son tonneau contre celui de Diogène, et n'avoit-elle pas souvent raison d'être beaucoup plus contente de son heureux génie que M. Dorat ou M. de Pezay l'étoient du leur, y compris même toutes leurs bonnes fortunes ?

Tout le monde sait le respectable droit de censure que l'ordre des avocats exerçoit autrefois à Paris sur tous ses membres. Mais ce que les étrangers du moins pourroient ignorer, c'est que la même institution existoit ou de droit ou de fait, sous l'ancien régime, dans plusieurs autres corporations plus ou moins obscures; que dans quelques-unes, comme celle des pompiers, elle étoit maintenue avec la sévérité la plus scrupuleuse. Il n'y avoit pas jusqu'aux chambrées des commissionnaires Savoyards qui ne l'eussent établie chez eux avec une règle très stricte. Ainsi tout entretenoit la nuance d'estime et le point d'honneur propre à chaque condition.

Je serois bien fâché d'oublier ici le trait plein de sens d'un pauvre chiffonnier, avec qui mon fiacre avoit pris querelle assez mal à propos. —

Quand on fait un aussi sot métier que toi, lui dit celui-ci, l'on devroit bien se taire. — Sache, mon ami, lui répliqua le chiffonnier en levant la tête, sache qu'il y a beaucoup de sottes gens dans le monde, mais qu'il n'y a pas de sot métier. — Non, sans doute. Il n'y en avoit pas même où l'amour-propre, en France, ne pût se flatter de trouver quelque moyen de se distinguer, de s'enorgueillir, de se consoler au moins de l'espèce d'avilissement que l'objet ou les fonctions de ce métier sembloient rendre presque inévitable.

N'ai-je pas vu des hommes à qui les portes, ouvertes à tout le monde, étoient fermées, pour avoir manqué trop publiquement aux loix du point d'honneur? Madame de *** ne disoit-elle pas au prince Ch. de H. : Mesdames telles et telles t'ont déjà fait fermer leur porte. Si tu continues à te conduire si mal, je serai forcée d'en faire autant. Où iras-tu?...

Ce code si respecté du point d'honneur portoit sans doute quelquefois sur des bases assez bizarres, admettoit des exceptions et des interprétations fort singulières, dans les rangs les plus élevés comme dans ceux qui l'étoient ou méritoient le moins de l'être. C'est en raison de ces merveilleuses distinctions, qu'une vieille

duchesse apprenant que madame de S..... avoit admis à ses soupers un acteur de la comédie italienne, le célèbre Clairval, qui jouissoit alors assez publiquement de ses bonnes graces les plus intimes, ne put s'empêcher de s'écrier avec la plus vive indignation : Fi ! quelle horreur ! un histrion ! de notre temps, on recevoit cela dans son antichambre, dans son lit, mais jamais chez soi !

Une délicatesse fort différente en apparence de celle de madame la duchesse, mais qui tenoit pourtant à peu près au même principe, est l'aveu naïf par lequel mademoiselle d'H., l'une de nos plus fameuses Aspasies modernes, terminoit le roman de sa passion pour l'acteur Michu, successeur de Clairval. — Ma passion pour lui ne connoissoit plus de bornes. Je sentois parfaitement qu'il ne pouvoit me convenir d'afficher un homme de cette espèce pour mon amant ; mais, je l'avoue, j'étois fort tentée de le prendre pour mon mari (1).

(1) Madame C.s.s étoit sérieusement occupée à se défendre d'une conduite trop intéressée à l'égard de M. de Per. fermier-général dont elle avoit consommé la ruine, lorsqu'elle répondoit à quelques amis qui se permettoient de lui en faire des reproches plus ou moins graves : — Que voulez-vous ? il vouloit être adoré. C'est cher.

On trouvera sans doute une mesure plus juste, plus naturellement digne et plus modeste tout à la fois, dans la réponse de Le Kain à un officier devant lequel il s'étoit plaint que sa part de l'année ne s'étoit pas élevée à huit mille francs : — Un vil histrion oser se plaindre d'être réduit à huit mille francs, et moi qui servis mon pays pendant vingt-cinq ans au prix de ma vie, je n'ai pas douze cents livres de rentes. — Eh ! comptez-vous pour rien, monsieur, lui répliqua notre Roscius, comptez-vous pour rien le droit que vous croyez avoir de me traiter ainsi ?

La morale naturelle et religieuse doit employer des considérations générales, des motifs qui puissent toucher également tous les hommes, quel que soit leur caractère ou leur condition. Mais la morale civile et politique se proposant un objet plus prochain, plus déterminé, semble exiger des considérations analogues, calculées ainsi sur un horizon beaucoup moins étendu, sur des motifs infiniment plus rapprochés des besoins de chaque classe, de chaque état, et pour ainsi dire de chaque individu. Sous ce rapport, le point d'honneur est peut-être un sentiment d'un effet plus prompt, d'une application plus variée et plus facile que

le desir de l'estime ou la passion de la gloire. Ce qu'on entend communément par amour de son pays ou de sa patrie, le patriotisme même le plus ardent, inspire une ambition trop vague, trop générale, et qui fait naître le plus souvent, hélas! plus d'inquiétude, plus de trouble que de véritable activité. Ce ressort d'action, tout sublime qu'il est lorsqu'il s'empare d'une ame grande et pure, ne peut guère suffire qu'à de certaines époques, à celles où l'on voit une nation toute entière entraînée vers un objet unique, comme la guerre, le commerce ou la liberté. Telles furent Sparte, Carthage et Rome, avant d'avoir été corrompues par l'éclat même de leurs succès. Mais un peuple agricole et riche, réunissant à la jouissance du sol le plus fertile et le plus heureux, tous les goûts et tous les genres d'industrie, d'arts et de commerce, a besoin d'un principe qui trace à toutes les ambitions dont il est par-là même extrêmement susceptible, des routes plus étroites, plus positives, plus marquées. Il faut en quelque sorte que la gloire, chez un pareil peuple, ait autant de grandes et de petites ramifications, que le système artériel et le système nerveux en ont dans le corps humain. C'est le seul moyen de faire circuler jusques dans les plus petits vaisseaux,

jusques dans les plus minces artérioles la juste portion de vie et de feu nécessaire pour entretenir la force et l'activité d'un si vaste et si merveilleux ensemble.

Rien de plus simple et de plus auguste en même temps, que les institutions et les usages par lesquels Rome, dans les beaux jours de la république, étoit parvenue à fomenter ce seul amour de gloire dont la grandeur de ses projets et de ses destinées croyoit avoir besoin. Mais voyez en revanche tout l'esprit et tout le génie prodigué chez les Athéniens pour encourager ce desir si frivole et si sérieux d'honneurs et de distinctions, cette φιλοτιμια (1) si nécessaire et si propre à faire naître, à faire fleurir tous les genres d'art, de talens et de richesses, dont ce peuple unique avoit composé l'éclat de son bonheur et de sa renommée.... je dirois volontiers, la fleur de la civilisation la plus accomplie.

On se piquoit d'être athénien comme on se piquoit d'être français, comme on s'en piquoit encore du moins il y a quelques années. On se faisoit un point d'honneur de parler l'attique le plus pur, comme on s'en faisoit un de parler

(1) Aristote, Ethic. l. 4, c. 4.

le langage de la bonne compagnie de Paris, d'en avoir la prononciation, l'accent et les usages. On sait combien Théophraste, un des meilleurs écrivains de son temps, fut affligé d'être traité d'étranger par une simple femme de qui, suivant l'usage, il achetoit des herbes au marché, et qui s'apperçut à son parler qu'il n'étoit pas d'Athènes.

Malheur à l'État dont les citoyens seroient flattés de se donner l'air étranger. Le dernier symptôme de la dégradation du caractère national, sous l'ancien régime, fut peut-être la fureur qu'on avoit d'affecter le costume et l'air anglais.

Il est un autre point d'honneur, l'inverse pour ainsi dire de celui dont nous venons de parler, qui n'étoit aussi malheureusement que trop commun en France, et sur-tout dans la capitale; on craignoit de passer dans certaines sociétés trop uniment pour un homme de robe; dans d'autres, pour un militaire ou pour un négociant; dans toutes, pour un simple bourgeois. On attachoit ses plus grandes prétentions à paroître, si ce n'est homme de qualité, du moins un homme de condition; si ce n'est un homme de condition, du moins un homme comme il faut. Il n'est point de rang avec lequel

on ne cherchât ridiculement tous les moyens imaginables de se placer de niveau. On eût dit que l'on craignoit toujours d'entendre le mot avec lequel un lieutenant de police fâcha si fort M. de Corbinelli : Un homme comme vous ! et l'amour-propre étoit aussi tout près de répondre comme ce bel esprit : Sachez, monsieur, que je ne suis point un homme comme moi.

XV.

DE LA CRAINTE ET DE L'ESPÉRANCE.

Il est deux compagnes de notre vie qui ne nous quittent presque jamais, la crainte et l'espérance. Mais, l'une est une amie un peu sévère, un peu capricieuse. Elle nous avertit des dangers qui nous environnent, tantôt avec trop de violence et de trouble, tantôt avec trop de ménagement et de douceur. Elle nous alarme quelquefois mal-à-propos, et quelquefois fort inutilement, d'un mal que nous ne pouvons éviter, et trop souvent elle nous annonce trop tard ou trop légèrement celui qu'il auroit été dans notre pouvoir de prévenir, si nous l'avions redouté plutôt et plus sérieusement. L'autre est toujours là pour nous soutenir et pour nous consoler; elle nous inspire le courage de supporter les peines les plus sensibles, la force même de les surmonter; et lorsqu'elle nous trompe par de douces illusions, nous serions encore ingrats de ne pas bénir l'erreur dont elle entretient le charme, comme un bienfait inappréciable.

C'est sans doute une des plus grandes merveilles de l'ordre éternel de la sagesse divine, d'avoir su donner à l'homme une compagne comme l'espérance au milieu de tous les maux qui devoient l'assiéger dans cette vie, au milieu de toutes les certitudes effrayantes qui l'entourent de tout côté. Elle seule pouvoit compenser tant de chances funestes d'une existence aussi pénible, aussi périlleuse qu'inconstante et fugitive. L'espérance étend un nuage magique sur tous les abîmes entre lesquels serpente l'étroit sentier de la vie; elle nous empêche pour ainsi dire jusqu'au dernier moment de croire en effet à ce qu'il y a de plus certain dans notre destinée, la douleur et la mort. Elle adoucit encore, par une influence céleste, les maux qu'elle ne peut nous dissimuler; elle se place sur les bords de notre tombe, et nous promet un avenir éternel en échange du temps présent qui nous échappe.

Pour bien vivre avec ces deux compagnes de l'homme, il ne faut jamais s'abandonner aux inspirations de la première, avant de les avoir soumises au calcul de la raison. Sans négliger ses conseils, on doit toujours se défier de ses mouvemens, se garder sur-tout d'être entraîné par leur caprice ou par leur impétuosité. Quoi-

que l'on puisse abuser aussi de l'indulgence de l'autre, en lui demandant l'accomplissement de tous ses vœux, de toutes ses fantaisies, il n'y a du moins aucun danger à lui confier ses peines, à tourner ses regards vers elle, dans toutes les circonstances où la sagesse et la vertu même n'ont plus d'autres ressources à nous offrir.

L'espérance est naturellement un sentiment vague, et peut-être en est-il de nos sentimens comme de nos idées. Il y a de l'inconvénient à vouloir soumettre à une certaine précision ce que la nature a jugé convenable de laisser dans le vague. Il y a maladresse, ingratitude, défiance, indiscrétion du moins à vouloir obstinément lever le voile qu'elle a jeté sur certains objets qui sont assurément mieux, d'un effet plus doux, plus favorable à notre vue, lorsqu'ils sont couverts d'une vapeur plus ou moins favorable, plus ou moins transparente.

Madame de Sévigné, dans plusieurs de ses lettres, observe avec beaucoup de vérité que les choses n'arrivent presque jamais comme on se l'étoit figuré d'avance. C'est apparemment tantôt pour nous ménager une surprise plus vive et plus agréable, tantôt pour nous habituer à ne pas craindre inutilement les accidens

fâcheux que nous ne pouvons éviter, mais qui nous troublent souvent beaucoup moins, lorsqu'ils viennent de nous atteindre, que lorsque nous ne les voyons encore qu'en perspective.

Il résulte, ce me semble, de cette double observation, qu'il est de la sagesse de généraliser nos espérances et de modifier nos craintes, de ne rien espérer trop positivement, et de ne craindre que ce qu'il est indispensable de prévoir; de disputer avec ses craintes, et de laisser à nos espérances le champ le plus vaste, pourvu qu'elles ne se fixent pas sur quelque objet particulier d'une façon trop exclusive ou trop opiniâtre, à moins que cet espoir exclusif ne soit nécessaire à la confiance, à l'activité qu'exige l'accomplissement d'un projet difficile, ou le succès assuré d'une bonne action.

Ainsi ce n'étoit pas une espérance trop positive que celle qu'embrassa ce grenadier avec la même confiance avec laquelle son général venoit de la lui donner, je ne sais plus à quel siége. —Vous monterez d'abord, lui dit-il, ce ravin. La sentinelle que vous trouverez là tirera sur vous, et vous manquera. Vous la tuerez, et vous marcherez en avant, après avoir fait signe à vos camarades de vous suivre. —La hardiesse de l'exécution justifia complètement celle de l'ordre.

Lyttleton a dit :

None without hope e'en lov'd the brightest fair;
But love can hope where reason would despair.

Ne seroit-il pas autant permis à la valeur qu'à l'amour de conserver de l'espoir dans les circonstances même qui n'en laissent plus à la raison ? Et ne voyons-nous pas les plus folles espérances réussir également aux héros comme aux amans, lorsque c'est un véritable enthousiasme qui les soutient et les anime ?

XVI.

INQUIÉTUDE.

Tout ce que l'on ne fait pas dans la vie par paresse, on le fait presque toujours par inquiétude. Ces deux puissances de notre ame sont comme celles des Jacobins et celles des Royalistes. En partant d'un but diamétralement opposé, souvent elles se rencontrent dans leur route, et sont quelquefois assez étonnées d'arriver ensemble au même but. La paresse nous rend inquiets et l'inquiétude nous rend paresseux. Tout ce qui menace de troubler notre indolence accoutumée, nous agite; et rien ne contrarie plus une activité raisonnable qu'un état d'agitation et de trouble.

Au physique comme au moral, nous sommes trop communément, ou dans un état d'atonie ou dans un état de tension trop vive et trop forte, dans un état d'inertie et de langueur, ou dans un état d'impatience et de tourment. D'instinct et de réflexion nous devons être portés à chercher entre ces deux manières d'être un juste niveau. Mais il est difficile et peut-être

dangereux de vouloir l'obtenir avec trop de précision en morale, en médecine aussi bien qu'en politique. La continuité du mouvement est plus essentielle encore à la vie que le calme le plus doux, que le bonheur même. L'excès de la fatigue nous ramène tout naturellement au repos; et le repos, lorsqu'il est tranquille et prolongé, finit aussi par rétablir dans notre système nerveux un degré d'irritation très remarquable. Delà, sans doute, les rêves souvent beaucoup trop vifs du matin, dont parle Horace avec une naïveté qu'on ne pardonneroit guère à la poésie de la langue française, encore moins à sa prose.

M. de Rhulière pourroit risquer cependant de vous faire ici l'histoire d'un de ses amis, qui, ne se croyant plus assez jeune pour continuer l'agréable et pénible métier d'homme à bonnes fortunes, prit, un matin, la résolution de renoncer au célibat. — Après plusieurs mois de retraite et d'abstinence rigoureuse, il épouse enfin, et, la première nuit de ses noces, il paroît à ses propres yeux se surpasser lui-même. Comment diable! se dit-il tout bas à son lever, si j'avois prévu cela, je ne me serois pas encore marié. —

L'inquiétude naît d'un état de mal-aise habi-

tuel, d'une difficulté vague d'exister de la manière dont on existe. C'est un besoin plus ou moins vif de changer de situation, d'essayer quelque nouveau moyen de varier et d'intéresser sa vie. Et cet état qui peut devenir assurément très désagréable, très fâcheux, très digne de pitié, n'en est pas moins, comme on voit, une des conditions indispensables de notre destinée pour activer nos forces, pour développer utilement le germe de toutes les facultés dont la nature nous a doués. On ne fait, on ne peut rien faire dans la société de tout homme qui jouit d'une santé trop parfaite, qui se trouve insolemment assez heureux, et borne ses desirs aux avantages qu'il possède.

Un officier suisse reprochoit à un Corse, qui paroissoit fort pauvre, de passer toute sa journée dans l'oisiveté la plus complète. — Et pourquoi voulez-vous que je travaille ? lui répondit-il ; vous ne savez donc pas que j'ai six châtaigniers qui me nourrissent. — C'est encore mieux que M. G., procureur, à qui, dans les premiers temps de la révolution, l'on vouloit faire donner la place de garde des sceaux, et qui disoit naïvement à ses amis : Ils ne savent donc pas que j'ai sixmille livres de rente ! —

La vie paroît quelquefois si longue, peut-être

encore plus longue à l'ennui qu'à la douleur. Ce singulier état de mal-aise est causé le plus souvent par l'espèce d'incertitude dans laquelle nous laissons errer nos desirs et notre volonté. Le plus sûr moyen de s'en délivrer, d'échapper également aux tourmens de l'inquiétude comme à ceux de l'ennui, c'est de se proposer non-seulement un but général dans le plan de toute sa conduite; un but digne de sa destination, de ses forces, de ses talens, des rapports où l'on se trouve placé par la nature ou par la fortune, mais de plus encore, s'il est possible, un but particulier dans l'emploi de chaque journée, et, pour ainsi dire, de chaque heure, sans aucune attache cependant ni trop stricte, ni trop minutieuse. Quand notre imagination sait où s'arrêter, elle chemine d'un pas plus sûr et plus égal, elle est moins disposée à divaguer, à se perdre, tantôt pour vouloir aller trop vîte et trop loin, tantôt aussi pour aller trop lentement et se distraire mal-à-propos sur sa route.

Quelle douce attention de la nature encore pour l'économie de notre bonheur, que le rapport, le singulier rapport établi par elle entre la manière dont notre imagination mesure le temps aux différentes époques de la vie, et le besoin que nous avons du temps, en

raison même de ces différences! Dans la première jeunesse, où le développement de nos moyens et de nos facultés exige de longs efforts, la marche du temps nous paroît lente. Dans un âge plus mûr où ces longs efforts sont moins nécessaires ou plus inutiles, où communément déjà nous devrions sentir davantage le fardeau de la vie, le cours des années semble cependant devenir plus rapide ; de lustre en lustre, le char du temps nous entraîne avec un accroissement de vîtesse très sensible.... et cette vîtesse même sert l'illusion qui cache à nos yeux l'approche du dernier terme. Lorsque nous vivons plus vîte, la vie nous paroît plus longue; lorsque nous vivons plus lentement, la vie nous paroît plus courte. Et la nature modère ainsi, dans la première époque, l'excès de notre impatience ; dans l'autre, celui de nos fatigues et de notre ennui.

La vie humaine roule ordinairement dans le cercle éternel de trois grandes inquiétudes, celle de vivre et de se bien porter, celle d'assurer sa subsistance et de devenir riche, celle d'avoir de la considération et du crédit. Pour la petite classe, que nous voulons bien regarder comme la plus privilégiée, il en est une quatrième, qui n'est pourtant guère que le maximum

de la troisième, c'est d'avoir de la puissance et de la gloire. Il n'y a que la première de toutes, qui, bien décidée, guérisse complètement des autres ; et les hommes qui demeurent toute leur vie sujets à cette inquiétude, jouissent encore, au fait, de l'existence la plus paisible, et, quoique la moins enviée, la plus digne d'envie peut-être. Le reste des humains tombe souvent tour-à-tour d'une de ces inquiétudes dans l'autre : et pour ceux qui sont plus ou moins satisfaits quant à la troisième et à la dernière, les accès de la première risquent de devenir excessivement douloureux et pénibles!

XVII.

DE LA SENSUALITÉ.

Madame Necker, dans les premiers temps de son séjour à Paris, entourée de philosophes et de beaux-esprits, ne pouvoit comprendre que des hommes d'une trempe aussi sublime pussent attacher tant de prix aux recherches de la bonne chère. Comment, avec des idées aussi profondes, aussi élevées, aussi ingénieuses, disoit-elle dans toute la naïveté de sa candeur, comment peut-on tenir si fort à des sensations un peu plus, un peu moins agréables, mais qui n'ont aucun rapport avec les plaisirs du sentiment ou de l'esprit? Sa philosophie toute sentimentale étoit loin d'avoir pénétré les profondeurs mystérieuses du matérialisme; elle n'avoit point appris ce que la fille de Diderot avoit si bien deviné dès l'âge de treize ans, et qu'elle a sans doute oublié depuis. Son père, à cet âge, lui ayant demandé : Ma fille, comment fait-on de l'esprit? elle lui répondit sans hésiter : — C'est tout simple, en mangeant. Je vous laisse à juger si le père fut ravi de la

justesse et de la sagacité d'une réponse si bien faite dans son sens.

Mais, sans descendre si bas ou remonter si haut, l'expérience de tous les temps ne prouve-t-elle pas assez que le progrès de nos lumières suit ou précède toujours le raffinement ou la sensibilité plus vive et plus exercée de nos organes; qu'ainsi l'époque de la plus grande civilisation a toujours été celle de la sensualité la plus perfectionnée et la plus irritable?

Il est des impressions qui, dès leur principe, deviennent dominantes, qui, fortement éprouvées une seule fois, acquièrent toute la force d'une véritable passion. Je ne crois pas que les impressions de la sensualité la plus décidée soient de ce nombre. La sensualité ne naît point passion, ce me semble, comme la vengeance, l'amour ou l'ambition; elle ne le devient guère que par le pouvoir d'une longue habitude, et surtout dans l'absence d'impressions plus vives, de sentimens plus entraînans. C'est par cette raison que vous voyez plus d'hommes excessivement sensuels dans la vieillesse, et même dans l'âge mûr, que dans la première jeunesse. Si les enfans le sont beaucoup, ils le sont par la même raison que les vieillards. Mais à moins qu'ils ne soient d'une complexion foible ou fleguatique,

ils ne le sont que par intervalle. De l'amusement, des jeux dans lesquels ils peuvent éprouver ou leur force ou leur adresse, l'emportent bientôt sur la gourmandise. Dans la vieillesse, on devient sensuel avec plus de suite, parce qu'on l'est avec moins de distraction. Votre vieux ami, le duc de ***, disoit-on à Favier, n'aime plus rien; il ne se soucie plus ni de la musique, ni des tableaux; il y a long-temps qu'il a pris son parti sur les femmes. La seule chose qui l'attache encore, c'est la bonne chère. Hé! dit Favier, à son âge, c'est une assez belle retraite.

Lorsque les plaisirs des sens se mêlent et se confondent avec les jouissances du cœur ou de l'esprit, lorsqu'ils n'en sont, pour ainsi dire, que l'ombre ou le reflet, leur influence est sans doute un des plus doux charmes de la vie; loin d'éteindre l'activité de l'ame, ils l'entretiennent et l'augmentent. Mais si quelque goût voluptueux nous captive d'une manière isolée, s'il résulte d'un besoin dominant, ou si, par l'ascendant de l'habitude, on lui laisse prendre l'empire d'un véritable besoin, alors il étouffe tout autre sentiment, et nous rabaisse au rang des animaux, que rien ne distingue plus essentiellement de l'homme moral, que cette dépendance

aveugle, absolue, d'un instinct dominateur. Aussi, tous les hommes soumis au pouvoir de leur sensualité, quel que en soit l'objet, tiennent toujours plus ou moins dans leur physionomie du caractère de l'animal auquel leur penchant les assimile.

J'ai connu des hommes doués d'ailleurs des dispositions les plus heureuses, de talens très distingués, de vertus même fort estimables, qui, pour s'être abandonnés trop imprudemment à la fougue de leurs penchans sensuels, se sont entièrement abrutis; d'autres qui, par cette seule raison, n'atteignirent jamais le degré de perfection intellectuelle ou morale auquel ils sembloient appelés par la supériorité marquée des dons qu'ils avoient reçus de la nature. Pour ne pas nous arrêter à des exemples vulgaires, voyez Antoine, songez à l'éminence de son génie comme guerrier, comme orateur, comme politique, et rappelez-vous la honte et le malheur de sa destinée. Antoine auroit peut-être été l'égal de César, il auroit été plus sûrement encore le vainqueur d'Octave, s'il eût été moins maîtrisé par la mollesse de ses mœurs ou par la violence de son tempérament.

Sans être aussi remarquée que l'ascendant d'un penchant décidé quelconque, soit pour le

vin, soit pour la bonne chère, soit pour les femmes, il est une suite d'habitudes efféminées et voluptueuses dont l'influence est sans doute encore infiniment funeste au progrès de notre perfection morale. L'action de cette influence est moins sensible, elle est plus douce et plus lente, mais elle porte également sur tous les points et sur tous les instans de notre existence ; elle embarrasse, elle arrête, elle suspend, elle ralentit tous nos efforts. Elle nous détourne de tous les sacrifices qu'exige le devoir. Car en est-il qui ne blessent, ne contrarient plus ou moins un égoïsme que les habitudes dont nous parlons ne peuvent manquer de rendre excessivement susceptible. Cette manière d'être, si commune dans certaines classes au période de civilisation, au degré de culture auquel nous sommes arrivés, n'est sûrement pas une des moindres causes de la dépravation générale du caractère et des mœurs de notre siècle. Si l'on trouve généralement plus d'audace et plus d'énergie dans les dernières classes du peuple que dans les classes les plus élevées, c'est que, grace à l'indigence de leurs moyens, elles sont plus à l'abri de cette espèce de luxe, de mollesse et de sensualité. C'est parce que les guerriers, même les plus riches

et les plus corrompus, pour faire leur métier, se voyent souvent forcés de renoncer à toutes les aisances de la vie, qu'ils sont plus disposés peut-être qu'on ne l'est dans aucun autre état, aux sentimens les plus généreux comme aux actions les plus courageuses.

Le fameux astronome Lambert étoit si persuadé que l'épicuréisme le plus modeste, même le plus naturel, suffisoit pour nuire au développement de nos facultés supérieures, que, dès qu'il croyoit éprouver dans le lieu qu'il habitoit un sentiment de bien-être trop doux, trop habituel, il se pressoit de s'en éloigner, de peur d'être interrompu par cette seule circonstance dans le cours de ses hautes méditations. Tout ce qui l'attachoit le moins du monde à la terre, lui sembloit un obstacle à l'élévation de ses pensées, au calme de ses abstractions. Il est vrai que les nerfs de notre philosophe étoient tellement irritables, que la seule haleine d'un homme qui l'auroit approché de trop près, l'eût fait se précipiter dans un abîme. Des rencontres inopinées de ce genre, sur le pallier d'un escalier, mirent plus d'une fois sa vie en péril....

XVIII.

SINGULARITÉS PHYSIQUES ET MORALES.

Il est une sorte de rapports dans le monde qui ne nous frappent comme singuliers, que parce que nous ne les observons guère, trop distraits ou trop occupés sans doute pour les remarquer, lorsque nous serions le plus à portée de les appercevoir. Ainsi nous ne sommes fort étonnés, par exemple, de certaines liaisons, de certains goûts, de certaines préférences, que pour n'avoir jamais bien examiné les causes secrètes de nos propres sympathies. A n'en juger que par les peintures de nos poètes et de nos romanciers, on diroit que le sixième sens ne communique qu'avec celui de la vue, et qu'il n'y a que les impressions qu'il reçoit de ce dernier, qui le saisissent et l'affectent vivement. Sans être profond physiologiste, il est aisé pourtant de comprendre que ce sens doit être également en rapport avec tous les autres, et que de beaux yeux ne sont peut-être pas même ses guides les plus sûrs; la Fable eut plus d'une raison de placer un bandeau sur ceux de l'Amour.

Nous devons au sens de la vue un si grand nombre de sensations, et de sensations si douces, si variées, si étendues, que l'on craint, pour ainsi dire, de manquer à la reconnoissance, en osant parler de ses torts ou de ses défauts. Il est trop vrai cependant qu'il en a de très réels. S'il atteint le plus d'objets, il est aussi celui qui se trompe le plus souvent sur leurs qualités les plus importantes; il est, en quelque sorte, aux autres sens, ce qu'est le bel esprit aux facultés plus solides de notre entendement; à force de saisir rapidement beaucoup de choses, il se croit en état de tout saisir, de tout juger, et, par-là même, nous expose à d'étranges erreurs.

Un sens beaucoup plus sûr dans ses perceptions que celui de la vue, c'est le sens du toucher. Celui de l'odorat est peut-être d'une sagacité plus subtile, plus délicate; et quand il n'en existeroit pas d'autre raison, celle-là seule me suffiroit pour le croire dans le rapport le plus intime avec les affections du sixième sens. M. de Saint-Foix en cite un exemple trop frappant pour ne pas en rappeler ici toutes les circonstances. Le mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois et celui du prince de Condé avec Marie de Clèves, furent célé-

brés le 18 août 1572. Le festin se fit au Louvre. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez long-temps, et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe où une des femmes de la reine-mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre une autre. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit sortie de cette garde-robe, quand le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui avoit aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva; c'étoit la chemise qu'elle venoit de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur elle, et la regarda, dit-on, avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue. Son émotion, son trouble, ses transports et tous les empressemens qu'il commença de lui marquer étoient d'autant plus étonnans, que, depuis six jours qu'elle étoit à la cour, il avoit paru assez indifférent pour ces mêmes charmes, qui, dans ce moment, faisoient sur son ame une impression si vive et qui dura si long-temps.... Il y avoit plus de quatre mois, ajoute notre historien, que la princesse de Condé étoit morte et enterrée à l'abbaye de S. Germain-des-Prés, lorsqu'Henri III, en entrant dans cette abbaye où

le cardinal de Bourbon l'avoit convié à un grand souper, se sentit des saisissemens de cœur si violens, qu'il voulut s'en retourner; ils ne cessèrent qu'après qu'on eut ôté de son tombeau, et transporté ailleurs pour ce jour là le corps de cette princesse....

Comme il existe une correspondance bien marquée entre les fibres labiales, le mouvement du diaphragme et les affections de l'organe du plaisir, il paroît en exister encore une autre plus secrète, mais tout aussi sensible, entre la susceptibilité bizarre de cet organe et le nerf olfactif. Puisqu'il est des odeurs capables d'éteindre les sensations les plus vives, pourquoi s'étonner qu'il y en ait d'autres qui soient tout aussi propres à les exciter, à les ranimer au plus haut degré?... Vénus paroît-elle jamais dans la fable ou chez les poètes, sans exhaler autour d'elle les parfums les plus voluptueux?

Si le sixième sens, comme l'imagination, semble se plaire de préférence dans la nouveauté, dans les surprises, dans une lutte plus ou moins difficile, dans le trouble ou l'ivresse des conquêtes, il n'est pas moins vrai qu'il est également soumis au charme plus sûr et plus facile d'une douce habitude. Il est plus souvent heureux sous le pouvoir de cet empire, l'est

plus long-temps que sous aucun autre, et sans doute avec plus de sécurité. Ses desirs ont moins de violence, moins d'ardeur, mais ses jouissances sont plus intimes, plus durables et se renouvellent encore plus fréquemment. Les feux qui se nourrissent de reconnoissance et de souvenir sont les moins sujets à s'éteindre. L'impulsion de la dernière faveur obtenue devient le germe d'une nouvelle, et les sentimens de cette nature ressemblent aux arbres du jardin d'Alcinoüs, où les fruits étoient à côté des fleurs, et formoient une chaîne éternelle des plus doux bienfaits de l'année. Il semble donc que l'épicuréisme ne présida pas moins que la morale la plus pure à l'institution première du lien conjugal, aux principes de toute liaison consacrée par un sentiment d'estime, de confiance et de vertu.

Sans admettre toutes les folies du magnétisme, comment en rejeter toutes les expériences ? N'est-il pas très probable que les êtres sensibles, comme les autres, sont soumis au principe de l'attraction, qu'il existe une manière plus ou moins sûre d'établir entre eux des rapports très extraordinaires, que fait disparoître un rapprochement trop direct, trop rapide, trop peu gradué, comme un trop grand éloigne-

ment peut les détruire tout à fait ? La loi par laquelle l'attraction diminue en raison inverse du carré de la distance, n'est pas sans doute la seule modification de ce grand principe de la nature....

Parmi les singularités sans nombre de ce sens, dont l'influence est si puissante sur notre sagesse et sur nos travers, sur notre bonheur et sur nos peines, il en est qui semblent diamétralement opposées, et qui n'en dérivent pas moins de la même source; tel est, par exemple, le goût de certains vieillards pour de fort jeunes filles, et celui d'autres voluptueux pour des beautés surannées (1). L'expérience est peut-être un besoin pour les uns, comme l'inexpérience en est un pour les autres; et par des raisons dont il n'est pas difficile de pénétrer l'analogie. L'un et l'autre de ces goûts peuvent tenir d'un sentiment de timidité qui cherche à se rassurer, peut-être encore de je ne sais quel sentiment de curiosité, l'un des

(1) Qui n'a pas entendu parler de la passion du divin Platon pour cette Arquéanasse, dans les rides de laquelle l'imagination du philosophe-poète voyoit folâtrer encore des essaims de Graces et d'Amours; de celle de Néron pour Agrippine sa mère, de celle de Louis XIV pour la vieille veuve de Scarron ? &c. &c.

attraits les plus vifs de toute fantaisie de ce genre. Le sentiment le plus foible et le moins délicat voudroit inspirer ce qu'il éprouve, et se flatte de retrouver encore pour lui-même les douces émotions qu'il s'efforce d'exciter avec plus ou moins d'adresse dans l'objet qui l'attire. Ce qu'il ne peut plus obtenir, il aspire encore à le donner ; ce qu'il ne peut plus avoir le bonheur d'apprendre, il voudroit au moins avoir le plaisir de l'enseigner.

Mais pourquoi laisser traîner plus long-temps sa pensée sur ces ridicules détails de la folie et des foiblesses humaines ? Une observation que je ne puis m'empêcher de rappeler ici, c'est l'admirable pouvoir qu'exerce et sur nos sens et sur notre imagination l'effet du contraste. Deux corps capables de recevoir la matière électrique, lorsqu'ils en sont chargés précisément au même degré, ne produisent plus d'étincelles électriques ; pour la faire jaillir dans toute sa force, il faut que l'un des deux s'électrise en plus et l'autre en moins. Il en est de même dans les liaisons de sentiment les plus vives, les plus vraies ; il n'y a jamais autant d'amour, autant de desir d'un côté que de l'autre. Et quiconque eut l'idée ou la liberté de s'observer soi-même, aura sûrement remarqué que ce ne fut jamais

dans les momens où l'objet aimé sembloit partager avec lui le plus également le même desir, qu'il s'est trouvé le plus passionné, le plus heureux (1). La plus sublime coquetterie des femmes consiste donc sans doute à discerner d'abord avec sagacité le juste degré des desirs qu'elles inspirent, pour ne laisser échapper habilement que la nuance de disposition plus ou moins tendre, plus ou moins indifférente, dont le contraste y peut répondre le plus favorablement. Quelque profondeur de jugement et quelque finesse de tact que suppose une pareille conduite, il est peu de femmes aimables à qui la nature, ou je ne sais quelle inspiration divine, n'en ait appris mille fois plus que tous les philosophes du monde ne pourroient leur en dire.

Mais que sont, même pour l'intérêt de la volupté, tous les prestiges de l'imagination la plus exaltée ou la plus corrompue, auprès du charme naturel d'une véritable sympathie, qui, confondant tous les goûts, toutes les pensées, toutes les affections de deux êtres, ne leur laisse plus qu'une seule existence, ou plutôt la double et la multiplie sous tous les rapports

(1) Voyez les Lettres sur l'Imagination.

dont la diversité de leurs manières d'être les rend susceptibles ! Puis-je jamais oublier même les moindres circonstances de l'illusion profonde à laquelle peut être porté l'effet d'une telle sympathie ? Plus d'une fois, venant de quitter mon amie malade, je me suis surpris avec l'idée de repousser des mets dont j'avois d'abord envie, dans la crainte de lui faire du mal. Et combien, revenu de ma rêverie ou de ma bétise, j'en étois encore heureux !

Pourquoi, me direz-vous, oublier toujours que pour oser parler de soi-même, il faut être Montaigne. — J'ai tort. Cependant plus je vis, plus je m'obstine à croire que la meilleure manière d'apprendre à connoître l'homme, c'est de s'étudier soi-même dans les autres, et les autres, plus souvent encore, dans le secret le plus intime de son intérieur.

XIX.

DE LA PASSION DU CRIME.

Cette passion qui vient de déployer un si grand pouvoir, qui couvrit la terre de tant de sombres prodiges et de tant d'affreux ravages, qui fait verser encore aujourd'hui tant de sang et de larmes, cette passion dont ceux qu'elle domine le plus s'épouvantent quelquefois eux-mêmes, n'en appartient pas moins, hélas ! aux bizarres destinées de la nature humaine. Peut-être même est-il peu de cœurs, où, toute hideuse qu'elle nous paroît, elle n'ait déjà jeté des semences plus ou moins actives. Le prestige par lequel cette affection monstrueuse séduit un bien plus grand nombre d'hommes qu'on ne le suppose communément, c'est l'illusion de force et de puissance dont elle enivre notre imagination. Elle lui dit, comme le serpent à nos premiers parens dans le paradis : — Si vous m'en croyez, vous serez semblables aux dieux. Vous ne sentirez plus aucun frein, nulle espèce de dépendance. Vous ne serez plus arrêtés par rien, ni dans vos vœux, ni dans

vos projets ; car je vous laisse libres de choisir toutes les ressources, tous les moyens imaginables de réussir. — Cette latitude de pouvoir, ce champ sans bornes où nos desirs ne voyent plus d'obstacles, où ils n'en voyent plus du moins qu'on ne puisse franchir avec une heureuse audace, nous promettent la jouissance d'un empire qui flatte excessivement notre orgueil ; et l'on ne peut nier que ce sentiment ne soit capable de donner à nos forces réelles un élan merveilleux, une énergie dont les succès nous charment et nous étonnent jusqu'au moment qui nous en découvrira le terme fatal, le résultat funeste et déplorable.

C'est ce dangereux penchant pour l'indépendance, auquel l'homme ne peut résister qu'en s'habituant de bonne heure à plier sous le joug d'une loi positive, d'une loi qui serve à lui rappeler continuellement et d'une manière sensible, qu'il est un ordre suprême auquel il ne sauroit se soustraire un moment sans danger, dont la toute-puissance l'atteindra tôt ou tard, et qu'il ne peut se rendre favorable qu'en s'y soumettant avec toute la liberté de sa volonté, par un sentiment de reconnoissance et de respect, avec toute la résignation d'une douce et sainte confiance.

Vouloir obéir aux décrets de la nature et de la Providence, dès qu'ils nous sont clairement révélés, le vouloir avec sincérité, c'est en quoi consiste bien réellement le plus pur usage de notre liberté morale, la seule vertu qui nous soit imposée ici-bas. Mais tout effort pour échapper à cet empire divin, est un acte qui nous livre aux amorces perfides de la passion du crime, quelque effroi que nous inspirent encore ses derniers excès.

Le Sage a trop bien peint dans les premiers chapitres de son Guzman d'Alfarache, les délices et la félicité de la gueuserie. Il y a malheureusement beaucoup de rapport entre cette espèce d'ivresse et celle qu'inspire à certaines ames la passion du crime. Absence de tout devoir, par conséquent de toute gêne, de toute contrainte; charme trop séducteur de l'indépendance la plus parfaite, la plus sensible au moins pour des sens vulgaires et grossiers, doux abandon de l'imprévoyance la plus aveugle, force d'action sans mesure, jouissance de toute l'étendue de ses pouvoirs dans chaque instant de la vie, sans aucune limite positive, sans regrets pour le passé, sans terreurs pour l'avenir.

Graces au ciel! sans les révélations inouies de la plus terrible des révolutions, on n'auroit

pas eu, je crois, l'affreuse idée de ce genre de sentiment, de la seule possibilité de cette manière de sentir et d'exister.

L'éloquence que peut inspirer la passion du crime, se retrouve dans plus d'un ouvrage de nos jours ; mais elle n'offre peut-être nulle part des traits plus énergiques, plus sublimes, que dans les délibérations politiques du Pandémonium de Milton, et de la Convention nationale de Robespierre.

XX.

DU BESOIN DES PETITES RAISONS POUR SE DÉTERMINER.

L'APATHIE ou l'indécision forment l'état le plus habituel des trois quarts et demi de l'espèce humaine ; c'est par l'influence de l'une ou de l'autre de ces dispositions que les hommes souffrent ce qu'on ne peut comprendre qu'ils aient le courage de souffrir ; c'est aussi par l'influence de l'une ou de l'autre de ces dispositions qu'on parvient si facilement à les gouverner dans la grande société politique comme dans celle du ménage. Pour les esprits lents et paresseux, à quelques petites habitudes près qui les dominent, tout est assez indifférent. Pour les esprits vifs et cultivés, à quelques principes, à quelques sentimens près, dont ils peuvent être plus ou moins préoccupés, tout est assez incertain. Ayez donc l'art de tourner ces habitudes, ces principes, ces sentimens, d'éviter ainsi la résistance qu'ils pourroient vous opposer ; ou ayez des forces suffisantes pour la vaincre, et vous serez sûr de mener les hommes

où vous voudrez, par la seule raison qu'eux-mêmes ont presque toujours ou trop ou trop peu d'esprit pour jamais bien savoir ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas. Vous donnez à ceux-ci la vie, l'activité qui leur manque, à ceux-là le repos dont ils croient avoir le plus pressant besoin.

C'est dans la vérité de cette observation qu'il faut chercher sans doute la première origine de l'espèce de culte que les gouvernés rendent si volontiers aux gouvernans, lorsque ceux-ci montrent du moins toute l'énergie d'une volonté bien déterminée. Mais il ne faut pourtant pas oublier que cette énergie ne peut se soutenir long-temps que dans un système raisonnable, d'accord avec la nature des choses et des circonstances, lié sur-tout à l'intérêt général le plus évident et le plus invariable.

Il est des sentimens et des actions où l'on se trouve entraîné par la force irrésistible d'une puissance physique ou d'une force morale. Mais ce n'est pas dans ces occasions que l'on délibère, et ce n'est que de ce dernier cas qu'il s'agit ici. Lorsqu'on a le loisir ou la liberté de réfléchir avant de se décider, on se voit enveloppé le plus souvent de tant de pensées vagues et de tant d'incertitudes,

que l'esprit ne sait où se reposer. Plus on voit les avantages d'un parti, plus on en voit aussi les inconvéniens. Dans cette égalité, du moins apparente, de raisons et de motifs pour ou contre, on recueille avidement, et quelquefois sans s'en rendre compte à soi-même, le grain de poussière qui peut faire pencher la balance. Ce grain de poussière, c'est tantôt l'ascendant d'une vieille habitude, et tantôt celui d'une surprise inattendue, si ce n'est l'autorité, du moins l'appui d'un conseil étranger, quelque association d'idées très fugitive, très arbitraire, mais relative à notre passion dominante, aux systêmes dont nous sommes engoués, aux scrupules, aux craintes, aux espérances de notre superstition favorite, ou tout simplement à l'impression subite des circonstances, d'un accident imprévu, d'un souvenir involontaire et frappant.

Le crédit des fétiches, des oracles, des augures, des directeurs et des confesseurs des différens cultes, fut fondé de tout temps, en grande partie, sur ce besoin d'être déterminé par quelque impression du dehors dont l'homme ne puisse ou n'ose calculer lui-même l'importance, et qui fixe le balancement pénible de ses irrésolutions.

Si l'on a dit avec raison qu'on feroit un long chapitre des grands événemens produits par de petites causes, c'est sur-tout parce que les hommes ont l'air d'avoir plus ou moins de part à ces grands événemens, et que c'est trop souvent par les plus légers motifs que leur volonté se trouve déterminée. Il semble, dans beaucoup de circonstances, que la nature se plaise à rendre la liaison des causes et des effets infiniment subtile, pour ainsi dire imperceptible, même lorsqu'elle n'en dérobe pas entièrement le secret à nos yeux.

On sait assez l'histoire de la fenêtre de M. de Louvois, celle des gants de la favorite de la reine Anne, &c. &c.

XXI.

DIALOGUE

SUR LA GUERRE, SES SUITES NATURELLES, ET LEUR EFFET POLITIQUE ET MORAL.

A. Tant que les humains se feront la guerre, leurs progrès de l'état de sauvage à l'état de civilisation, ne pourront jamais me paroître bien merveilleux.

B. A les analyser de près, et particulièrement sous le rapport moral, je ne suis guère plus frappé que vous de ces merveilleux progrès. Quoique, grace à la pesante chaîne de mes vieilles habitudes, j'eusse sans doute quelque répugnance à retourner vers nos cidevant égaux, je ne m'estime assurément ni beaucoup meilleur, ni beaucoup plus habile, ni sur-tout beaucoup plus heureux que les sauvages les plus sauvages.

A. Mais dites-moi comment le premier, le principal objet de tous nos législateurs, n'a-t-il pas été de réprimer et de prévenir par tous les moyens possibles, la plus funeste et la plus

détestée de nos calamités sociales, le terrible fléau de la guerre.

B. Mais c'étoit bien l'idée de notre première assemblée constituante. N'avoit-elle pas décrété qu'on ne feroit plus la guerre ? Et dans les trois quarts et demi de l'Europe n'avoit-on pas eu la bonhomie de le croire ?

A. La bonhomie ?

B. Hélas ! oui ; demandez à la plupart des gouvernemens de l'Europe, s'ils ne sont pas obligés aujourd'hui d'en convenir eux-mêmes, et puis demandez-leur encore s'ils s'en trouvent bien mieux.

A. En vérité vous n'avez pas l'air de croire qu'aucun législateur puisse avoir eu sérieusement l'idée d'étouffer à jamais ce monstre affreux de la guerre.

B. Non pas trop ; et ma première raison c'est que nos plus célèbres législateurs furent plus ou moins eux-mêmes d'assez illustres guerriers, depuis les plus modernes jusqu'à Charlemagne, jusqu'à Mahomet, jusqu'à César, jusqu'à l'empereur Ching, le chef de la dynastie de Cin, jusqu'à Romulus, jusqu'à Lycurgue, jusqu'à Moyse lui-même. Ce dernier ne commença-t-il pas sa carrière de législateur par assommer une troupe de bergers madianites

qui vouloient manquer de respect aux filles de Jethro.

A. Vous traitez bien légèrement les choses les plus graves.

B. Quelquefois ; pour les juger avec un peu moins de prévention.

A. Eh bien ! sans prévention, n'eût-il pas été plus heureux que nos législateurs eussent été des philosophes plutôt que des guerriers ?

B. Peut-être ! mais comme cela n'est point arrivé, je tâche de me persuader que cela devoit être ainsi, que cela ne pouvoit pas du moins être autrement.

A. Et pourquoi donc ?

B. C'est qu'apparemment l'état de guerrier donne plus de chances, et même encore plus de qualités et de moyens pour être législateur, que l'état de sage ou de philosophe.

A. De chances, à la bonne heure, mais de qualités ?

B. Ce qu'au moins vous ne voudrez pas me contester, c'est que les sages les plus respectés, les plus dignes de l'être dans tous les siècles, Socrate et Jésus-Christ, n'ont fondé ni république ni monarchie. Et de pareils exemples devroient prouver assez, ce me semble, à tous nos moralistes, que les vues de morale les plus

sublimes et les plus pures ne sont pas justement les dispositions les plus favorables pour être législateur, ou du moins pour vouloir le devenir.

A. Tant pis, car je ne vois de bonnes loix que celles qui sont fondées sur la meilleure morale possible?

B. Vous pourriez avoir raison sur le principe, sans en avoir moins de tort quant à la question dont il s'agit. Enseigner la meilleure morale, et faire de quelques grands résultats de cette morale des loix auxquelles on obéisse, ou de force ou de gré, sont deux actes très différens et qui ne supposent ni le même caractère ni les mêmes ressources.

A. Je vous vois venir; vous voulez me prouver que les loix, même les plus raisonnables, ne peuvent s'établir que par la force.

B. Il est rare en effet, je pense, de pouvoir les maintenir, encore plus de pouvoir les fonder solidement sans elle.

A. La raison, la justice n'ont-elles donc aucun empire sur les hommes?

B. Oui; sur les hommes sensibles, sur les hommes éclairés; et de tous les empires possibles, c'est le plus sûr, le plus puissant et le plus doux. Mais la grande masse des hommes,

ou les hommes réunis en grandes masses, ont besoin d'un empire plus positif, d'une autorité moins idéale. Et vous conviendrez qu'en général de bons et d'heureux guerriers ont toujours montré beaucoup plus de talens pour se faire obéir que nos plus habiles philosophes, nos plus éloquens moralistes.

A. C'est, vous en conviendrez aussi, la preuve d'une grande barbarie; et je m'étois flatté que les lumières de notre siècle pourroient nous en délivrer.

B. Je l'eusse desiré comme vous; mais je ne vois pas que les événemens se disposent de manière à justifier si-tôt nos belles espérances.

A. Et vous en prenez votre parti.

B. Je tâche du moins à me soumettre aux choses que je ne puis changer. Et je me persuade encore que les choses où notre aveugle sagesse ne peut rien changer, ont été réglées selon toute apparence par une sagesse supérieure qui, sans doute, connoît encore mieux que nous les moyens d'atteindre au but.

A. Et quel bien est résulté depuis tant de siècles de toutes les malheureuses guerres qui n'ont cessé de ravager notre pauvre globe, de moissonner dans leur fleur les plus belles générations de l'espèce humaine, et d'affliger

de mille et mille manières la partie la plus intéressante de l'humanité?

B. Si nous ne jouissions pas dans ce moment des faveurs de la paix, je n'aurois peut-être pas le courage de vous répondre. Mais l'imagination plus reposée aujourd'hui de l'horreur des tableaux que vous cherchez à me rappeler, j'essaierai de vous dire que les calamités de la guerre, quelque horribles qu'elles soient, n'en ont pas moins contribué dans tous les temps à hâter les progrès de la civilisation, à développer nos lumières, à favoriser l'élan des vertus les plus héroïques. C'est par la guerre que les différens peuples de l'Europe et de l'Asie sont parvenus à se civiliser mutuellement. C'est à la malheureuse guerre de Troie qu'ont succédé les jours les plus brillans de la Grèce; le siècle des conquêtes d'Alexandre fut aussi celui du plus haut période de civilisation dans cette immortelle patrie de tous les talens et de tous les arts. C'est à ses guerres éternelles que Rome dut sa grandeur morale aussi bien que sa puissance politique. Ce sont les incursions des Barbares du nord dans le midi de l'Europe et de l'Asie, qui ont répandu les lumières et l'industrie dans une grande partie de ce vaste

continent où leur favorable influence n'avoit pu pénétrer jusqu'alors, où peut-être, sans ce grand bouleversement, on l'eût éternellement ignorée. C'est à l'extravagante fureur des croisades que nous devons en France et en Italie la renaissance des lettres, la résurrection des chefs-d'œuvre de l'antiquité, la création de nouveaux modèles dignes de rivaliser avec ceux de Rome et d'Athènes. Le règne guerrier de Louis XIV ne fut-il pas aussi l'époque la plus remarquable de la politesse et de la gloire de la nation, de ses succès en tout genre ? N'est-ce pas encore aux cruels fléaux de nos guerres maritimes depuis deux siècles, que nous devons cette communication plus intime de tous les peuples des deux hémisphères, l'entière destruction de mille préjugés absurdes et ridicules, une foule enfin de jouissances, de commodités, d'agrémens, de lumières essentiellement utiles, et qu'il n'eût guère été possible d'acquérir à tout autre prix ?

A. A la manière dont vous venez de faire le panégyrique de la guerre, je ne serois pas surpris de vous voir entreprendre encore celui de la peste.

B. Vous me faites trop d'honneur; mais ce seroit difficilement avec une logique aussi claire,

aussi simple. Remarquez encore, s'il vous plaît, que je n'ai parlé que des résultats de fait les plus incontestables. Si vous m'en laissiez le loisir, je vous démontrerois, je crois, plus clairement encore qu'il est un grand nombre de vertus et de qualités morales que l'état de la guerre paroît plus propre à former, à développer, à porter au plus haut degré d'enthousiasme qu'aucune autre condition de la vie sociale. Dans quel état, dites-moi, je vous prie, me montrerez-vous plus d'exemples mémorables de fermeté, de courage, de générosité, de dévoûment héroïque ? Lorsque toute la France étoit plongée dans le plus affreux avilissement, sous la tyrannie de Robespierre, où respiroit encore l'honneur et la loyauté du caractère national, si ce n'est dans les camps de ses innombrables armées ? Quel est le peuple dont une paix trop prolongée n'ait dégradé plus ou moins le caractère et les mœurs, comme les ressources et la considération ?

A. Et comment s'expliquer ce mélange monstrueux de violence et de magnanimité, de crimes et de vertus.

B. Par une circonstance fort simple, et dont l'effet ne sauroit être mis en doute. C'est que la guerre est tout à la fois un état d'exalta-

tion et un état de contrainte, par conséquent un état dans lequel tous les principes d'action et de volonté, bons ou mauvais, dont notre nature est susceptible, se trouvent excités et comprimés tour à tour par les ressorts les plus prompts et les plus puissans. L'homme, qui, malgré la plus vive jouissance de toutes ses forces, peut se voir à chaque instant si près du dernier terme, juge peut-être du véritable prix de la vie avec plus de justesse et de sang-froid qu'on ne le fait dans aucune autre situation. Un caractère naturellement élevé, considérant son existence sous ce point de vue, la prodigue plus facilement aux mouvemens les plus généreux, tandis que, par la même raison, un caractère naturellement atroce doit la prodiguer aussi sans doute avec plus d'ivresse aux passions les plus viles ou les plus brutales. Il y a beaucoup de rapports entre les effets que produit, suivant la diversité du caractère et des sentimens les plus habituels, l'enthousiasme de la guerre, celui de la religion et celui de l'amour. L'un comme l'autre de ces enthousiasmes est l'antidote le plus efficace contre deux terribles poisons, la torpeur de l'ame et l'égoïsme de la vie (1).

(1) Voilà pourquoi, disoit l'abbé Galliani, vous ver-

B. Allons, je vois que pour devenir des anges ou des démons, les hommes n'ont rien de mieux à faire que de continuer encore à se déchirer entr'eux jusqu'à la fin des siècles.

A. Hélas ! j'en ai peur.... Mais il n'en tiendra pas moins à moi qu'on ne signe dès demain, si l'on peut, le traité de paix universelle de l'abbé de Saint-Pierre, ou celui de Jean-Jacques, ou bien encore celui du grand philosophe de Königsberg, quoique, en conscience, le plus ennuyeux de tous.

---

rez toujours les femmes qui s'y connoissent, s'attacher de préférence, si ce n'est à de jeunes fous qui sont tout naturellement enthousiastes, au moins à d'intrépides guerriers, à de saints religieux, qu'elles supposent l'être au moins par état et par habitude.

XXII.

AMITIÉ.

Les motifs que l'on n'oseroit le moins confier aux autres, qu'on ne s'avoue guère assez franchement à soi-même, sont ceux qui décident nos liaisons et même nos amitiés. Ce qu'on appelle un ami, n'est le plus souvent qu'un protecteur, un complaisant, un protégé. On le choisit comme un meuble de fantaisie ou de nécessité, comme un bâton sur lequel on puisse s'appuyer dans l'occasion, comme une épée qui puisse servir à nous défendre, ou simplement à nous donner une meilleure contenance, comme une parure propre à nous faire valoir, ou du moins à flatter notre amour-propre.

Les bienfaits, les services rendus, les égards et les complaisances de toute espèce forment les premiers nœuds de la plupart de nos liaisons; et c'est dans ces nœuds même que se trouve déjà le plus souvent le principe du poison qui les altère, qui les détruit. Il nous semble que ce qu'on nous a donné doit nous

appartenir sans aucune condition. Mais il nous semble aussi que ce que nous avons donné, de la manière même la plus sensible et la plus généreuse, nous appartient encore, du moins sous quelques rapports. Quelque légère, quelque fugitive que soit la nuance de ces rapports dans l'idée du bienfaiteur, elle l'est presque toujours encore un peu plus dans l'idée de l'obligé. De cette diversité de sentiment sur un objet si délicat naissent mille et mille mécomptes (*disappointments*) qui peuvent troubler et blesser le caractère le moins susceptible, quelquefois même porter une atteinte mortelle à l'amitié la plus franche, et qui se croyoit fort au-dessus des liaisons communes de la vie.

Ce n'étoit donc peut-être pas un usage aussi ridicule qu'il le paroît sans doute à beaucoup de gens d'esprit de nos jours, que celui de fixer d'une manière positive l'hommage dû par les obligés à leur bienfaiteur. Cet hommage se réduisoit très souvent à des signes purement arbitraires, à des formalités assez frivoles, puériles même, si vous voulez. Mais on savoit à quoi s'en tenir. La loyauté de ces vieux temps se trouvoit liée par de pareils souvenirs; ils lui servoient en quelque sorte de garantie et d'appui.

Combien de fois je me suis applaudi dans le cours de ma vie passée, de n'avoir pas oublié le conseil de madame de Maintenon, tout rude qu'il est en apparence, celui de ne point mêler le sentiment et l'intérêt, les procédés et les affaires, et de traiter toujours ces dernières, même avec ses meilleurs amis, de Turc à More. *Conti chiari*, disent les Italiens, *fanno amici cari*.

La vraie bienfaisance a quelque analogie avec les perfections divines, et n'est ce qu'elle doit être, qu'autant qu'elle conserve cet auguste caractère, qu'elle est juste et désintéressée, exempte de peines et d'efforts, pure et sublime.

La reconnoissance est une vertu purement humaine, mais peut-être la première et la plus aimable de toutes. C'est par elle que commencent nos sentimens les plus religieux, nos affections les plus douces, nos devoirs les plus sacrés. Quand elle ne passe pas un peu la mesure de l'exacte raison, je vois, helas! qu'elle ne l'atteint guère.

De toutes les vertus sociales l'indulgence est la plus indispensable. Oui, c'est la condition sans laquelle on ne sauroit vivre avec les hommes; c'est le premier gage des liaisons même

les plus intimes. Quelque sevères que nous puissions être envers nous-mêmes, nous n'aimons véritablement qu'en raison de l'indulgence qu'on nous promet, ou qu'on nous inspire. L'amitié la plus passionnée n'est peut-être encore que l'effet d'une indulgence portée assez loin pour s'ignorer complètement elle-même. Séduits, attachés par l'impression que nous a faite l'ensemble de certaines qualités, nous cessons de voir les défauts qui s'y trouvent mêlés, ou plutôt nous n'y voyons qu'un attrait de plus, du moins pour l'espèce de repos ou de bonheur que nous en attendons.

Obtenez l'estime de vos bienfaiteurs, méritez la reconnoissance de vos obligés. Mais ne croyez guère à d'autre amitié qu'à celle qui naquit de cette douce indulgence que s'accordent même involontairement les caractères qui se conviennent ou par leurs vertus ou par leurs foiblesses. Il n'est pas besoin d'ajouter sans doute que les convenances fondées sur des qualités réelles, ne peuvent manquer d'être aussi les plus sûres et les plus constantes.

XXIII.

LE RÊVE DE LA VIE.

Un rêve pénible a long-temps tourmenté mon imagination. Il me sembloit que j'avois été surpris par la nuit dans une de ces routes de nos montagnes, où le voyageur ne voit plus devant lui que les vestiges de quelque étroit sentier serpentant le long des bords d'un abîme entre des rochers à pic, dont la pointe recourbée sur cette trace incertaine, la couvre çà et là d'ombres et de fantômes qui en redoublent l'horreur. En posant mon bâton d'un côté, je rencontrois des éclats de rocher contre lesquels mes pieds risquoient de se blesser ou de broncher plus dangereusement encore ; de l'autre, je n'osois l'appuyer qu'en frémissant, de peur qu'il ne portât sur le bord du précipice où le moindre faux mouvement m'eût entraîné sans ressource. Tantôt je m'arrêtois, tantôt je hasardois quelques pas en avant, me serrant contre le rocher, foiblement rassuré sur la solidité du sol que j'avois sondé à plusieurs reprises à l'aide de mon frêle appui. Fatigué

d'un état d'angoisse aussi violent, j'étois tenté quelquefois de me jeter volontairement au fond de l'abîme, pour décider plus promptement les cruelles agitations d'une destinée à laquelle je ne me sentois plus la force de résister.

Ce rêve, hélas ! n'est-il pas l'image la plus vraie de l'état que nous présente trop fréquemment la carrière de la vie, où notre sensibilité se trouve comme pressée entre des réalités qui la blessent et la froissent à chaque instant, des illusions qui l'égarent et l'épouvantent bien plus souvent qu'elles ne la consolent, et cet immense, cet impénétrable abîme de craintes et d'espérances éternelles. Notre raison nous sert-elle beaucoup plus que ne sert au voyageur le foible soutien dont tout l'usage se borne à l'avertir des dangers qui l'entourent, du sol périlleux sur lequel posent ses pas ? La meilleure leçon que nous puissions encore recueillir de l'apologue de mon rêve, n'est-ce pas que le parti le plus raisonnable comme le plus sûr, est de suivre constamment le grand principe de toute la morale d'Aristote, ou bien le sage conseil de Phœbus à son malheureux fils, Phaéton : *medio tutissimus ibis ?*

C'est, d'un côté, le seul moyen de ne pas nous heurter sans cesse contre les obstacles

trop réels, qui rendent souvent tout le cours de nos destinées si difficile et si dangereux ; de l'autre, de ne pas nous perdre dans le vague trop obscur ou trop brillant des chimères de notre imagination.

Quand nos inquiétudes sont arrivées au dernier terme, heureuse et trois fois heureuse l'ame qui croit voir sur les bords de l'inévitable abîme une main tutélaire prête à la secourir, et à la transporter aux rives fortunées qu'éclaire une lumière plus pure, plus douce et plus tranquille !

XXIV.

CE QU'IL Y A DE PLUS CLAIR DANS LA DESTINÉE DE L'HOMME.

Je ne sais si nous naissons bons ou méchans; je ne sais si nous sommes perfectibles à l'infini; mais ce qui me paroît assez clair, c'est que notre être moral ne ressemble à rien d'achevé. Tout en nous annonce un être qui commence, qui se développe, qui cherche à se développer, et qui tend à ce même but dans tout le cours de son existence. C'est même ce sentiment particulier de notre manière d'être qui nous tient, et nous doit tenir dans une agitation continuelle. Avec plus ou moins d'adresse, de confiance et de témérité, nous voudrions tous essayer de l'art de Dédale, et nous élever tant bien que mal au-dessus de terre. Dans tous ces essais de notre science et de notre industrie, je ne vois, hélas! que des ailes de cire, avec lesquelles on risque fort de se casser le cou; le sentiment nous en prête quelquefois dans lesquelles, je l'avoue, je serois tenté de prendre un peu plus d'assurance.

Si beaucoup d'hommes ne font qu'errer dans d'éternelles ténèbres, c'est sans doute parce qu'ils sont aveugles, ou ne sauront jamais ouvrir les yeux pour voir leur chemin. Mais les plus clairvoyans encore ne seront-ils pas forcés de convenir que nous marchons tous dans une obscurité plus ou moins sombre, et que, pour nous conduire, nous avons grand besoin d'une lumière un peu plus constante, un peu plus rapprochée de nous que tous ces éclairs de raison, qui ne servent guère qu'à nous avertir de la triste nuit qui nous environne de tous côtés. Une lumière beaucoup plus propre à nous servir de guide, que cette sublime raison qui ne nous luit que par intervalle, et va se perdre si souvent pour nous dans un vague immense, c'est sans doute notre instinct moral. Mais cette lumière même n'est-elle pas aussi sujette à s'éteindre ? C'est une espèce de lampe magique qu'on ne sauroit garder assez soigneusement et dont il faut tâcher sans cesse de nourrir et d'augmenter la clarté. Il n'est, à mon gré, point d'attention, point d'habitude, point de loi positive, point de superstition même, qui ne devienne infiniment respectable lorsqu'elle peut servir à ce but.

Est-il un mortel assez malheureux pour

n'avoir jamais éprouvé ce charme d'un calme céleste, d'une confiance divine qui suit le sentiment de notre devoir, lorsqu'après de longues incertitudes, sa puissance irrésistible vient fixer tout-à-coup nos irrésolutions et décider notre conduite ?

XXV.

DE L'HABITUDE.

Il est très certain que la plupart des hommes sont plus constamment dominés par leurs habitudes que par leurs sentimens, ou par leur intérêt. C'est un des rapports par lesquels nous tenons encore essentiellement à la nature animale. Il semble même que notre instinct étant moins sûr, moins déterminé que celui d'autres espèces d'animaux, c'est justement par le pouvoir de l'habitude, qu'il fallut y suppléer en quelque sorte. Ce pouvoir en effet devient un véritable instinct, ou nous en tient lieu.

Un des derniers commandans de Pierre-Ancise, homme d'esprit et de plaisir, avoit deux amies à Lyon, qu'il alloit voir régulièrement tous les jours, l'une à trois heures après midi, l'autre à cinq. On assure que le rendez-vous le plus séduisant n'auroit pu l'engager à manquer à l'une ou l'autre de ces anciennes habitudes.

Un ami de Champfort alloit depuis trente ans passer toutes les soirées chez madame

de..... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouseroit l'autre, et on l'y encourageoit. Il refusa. Je ne saurois plus, dit-il, où aller passer mes soirées.

Nous avons été témoins de la fougue du peuple de Paris ; mais tous ceux qui l'ont suivi d'un œil observateur dans les époques les plus turbulentes de la révolution, doivent avoir remarqué la vérité de l'observation faite déjà par le cardinal de Retz ; c'est que ce qu'on obtient le plus difficilement de cette tourbe inquiète, est de se *désheurer*.

Ce n'est pas aux yeux du vrai philosophe que je paroîtrai faire un fort grand écart en remarquant ici de quelle importance morale et politique il peut être d'accoutumer le peuple à se rassembler à des temps et des heures fixes, pour s'occuper de quelque pratique superstitieuse ou non, mais d'un caractère solemnel, et dont l'objet lui rappelle toujours des devoirs ou des sentimens utiles à la moralité de sa conduite, à l'intérêt de son bonheur particulier, au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique.

Pour concevoir un peu de repos et de stabilité dans le système social, je suis fâché de le dire, il faut qu'il s'établisse entre les gouver-

nés et les gouvernans, à quelque condition, ou par quelque artifice que ce puisse être, le même rapport qui se trouve entre les marionnettes et Polichinelle, ou bien celui que l'on suppose entre les hommes et les dieux, ou bien celui qui doit exister entre un père et ses enfans; mais le second n'est guère dans l'esprit de notre siècle, et le dernier, sans doute le plus desirable de tous, ne peut avoir lieu que chez un peuple dont les mœurs sont très pures, et toutes les relations très simples et très paisibles.

Le plus superbe et le plus mémorable monument de la longue durée du despotisme de l'habitude, des avantages et des inconvéniens de ce grand pouvoir, de son influence prodigieuse sur le gouvernement, les sciences et les mœurs, c'est le vaste empire de la Chine. Quelque reculée que soit l'époque de leur civilisation, et quelque violentes qu'aient été les révolutions qu'éprouvèrent plusieurs dynasties de leurs souverains, les Chinois du soixante-huitième cycle ressemblent encore exactement à ceux des premiers cycles connus de leur histoire. Ils n'ont que la pratique des sciences et des arts, ils la suivent avec une application constante et minutieuse; ils n'en possèdent point

la théorie. Ce sont les plus vieux enfans de la Terre, ils ne savent que ce que le Temps et la Nécessité leur ont appris. Avec plus de science, ils eussent peut-être acquis plus d'incertitude; leurs progrès auroient été plus rapides, mais les résultats en eussent peut-être été plus inconstans, le produit moins solide et moins durable. En considérant le sort de plusieurs peuples éclairés de l'Europe, on est du moins assez tenté de le croire, et quelquefois même d'envier le tranquille bonheur de cette antique et respectable enfance.

On a dit que l'habitude étoit une seconde nature; mais à force de le répéter, on n'attache plus à cette expression toute la profondeur, toute l'étendue qu'elle renferme. L'habitude supplée, en effet, aux défauts de la plus grande partie de nos facultés; elle augmente, elle renouvelle, elle prolonge la durée de leur action de la manière la plus étonnante, la plus inconcevable. Cette observation devient plus sensible encore à mesure qu'on avance en âge. Il est des époques de notre existence où l'on peut dire bien véritablement d'un homme, que ce qui lui reste de force, d'esprit, de volonté, de desirs, de jouissance, de vie même, n'est plus que l'habitude qu'il eut long-temps d'en avoir.

Dans la vigueur même de l'âge, en consacrant certaines heures de la journée à quelque exercice du corps ou de l'esprit que ce puisse être, on s'y trouve incomparablement mieux disposé, pourvu du moins que ce soit sans une dépendance pénible ou superstitieuse, capable de comprimer l'imagination, et d'en arrêter tout-à-fait l'essor. Ce n'est que par le supplément prodigieux de force et d'énergie que de pareilles habitudes donnent à l'homme même le plus actif, qu'on peut s'expliquer l'immensité de travaux auxquels l'esprit et le talent de certains hommes ont pu suffire.

XXVI.

DE L'ÉMULATION.

But what composes man, can man destroy. Pope.

Ce sentiment n'est assurément pas du nombre de ceux dont on s'est le moins occupé ; mais, depuis quelque temps, il semble qu'on ait pris à tâche de le combattre et de le calomnier ; on le considère comme un sentiment factice ; on oublie tous les avantages qu'en ont recueillis les époques les plus brillantes de notre civilisation ; on exagère même toutes les affections dangereuses dont il peut devenir le germe, et ce sont quelques moralistes d'ailleurs infiniment estimables, tels que Marie Edgeworth, qui prétendent que le ressort de l'émulation doit être exclu de tout bon système d'éducation morale et politique.

Mais d'abord l'émulation ou le desir d'égaler et de surpasser ses semblables est si naturel, que les hommes les plus sauvages, les animaux même, n'en paroissent pas moins susceptibles que les hommes les plus corrompus ou les plus

cultivés. Quel est ensuite le mouvement de notre cœur, de nos sens ou de notre imagination qui ne puisse s'altérer ou se corrompre ? Mais en est-il un seul aussi qui ne nous ait été donné par la nature dans une intention bienfaisante, ou qu'une raison éclairée, un sentiment pur ne puisse diriger favorablement vers un but utile ?

Pour nous élever au degré de perfection où notre foiblesse ose aspirer, ce n'est pas trop sans doute de tous les moyens, de toutes les ressources qui sont à notre disposition ; et je ne pense pas qu'en général il existe un seul ressort de notre existence morale que l'on néglige impunément. Ceux dont on abuse, ceux dont l'usage même le plus raisonnable n'est pas toujours exempt de danger, ne disparoissent point au gré de notre fantaisie ou de l'orgueil de nos systêmes. Ne pouvant ni les remplacer par d'autres, ni empêcher qu'ils ne continuent d'exister et même d'agir plus ou moins sur notre existence morale, ne seroit-il pas plus sage d'étudier leur nature et leurs effets, pour parvenir à leur donner la direction la plus utile et la plus heureuse ?

Quand on prouveroit le mieux du monde que la violence ou le caprice des vents nous

expose sur mer aux plus terribles dangers, nous offriroit-on par-là d'autres moyens de traverser l'Océan, que celui de manœuvrer de la manière la plus habile et la plus propre à prendre ou recevoir le vent, dont l'impulsion favorable peut seule nous porter le plus sûrement au terme de notre course ?

A mesure que nous réussissons à surprendre quelques secrets de la nature, il semble qu'au lieu d'en jouir avec reconnoissance, notre folie et notre orgueil ne songent plus qu'à les contrefaire, à les suppléer par des méthodes factices, à contrarier ses desseins, à faire mille vains efforts pour nous affranchir de son empire.

XXVII.

DE LA FACULTÉ DE PRÉSAGER, OU DE LA PRÉSAGITION.

Μάντις γ' ἄριστος ὅστις εἰκάζει καλῶς. EURIP.

POURQUOI n'en seroit-il pas de la vue intellectuelle et morale comme de la vue physique? La portée des yeux de tel ou tel individu se trouve bornée aux objets les plus prochains, tandis que celle d'autres yeux, souvent même plus foibles et plus délicats, s'étend jusqu'aux dernières limites d'un horizon assez vaste.

Je ne vous engage point à croire au talent de cette bonne paysanne de Morgenthal, village du canton de Berne, qui, dans un verre d'eau placé sans doute vis-à-vis de l'objet qu'on la prioit de regarder, en distinguoit tous les détails et les décrivoit avec la plus parfaite exactitude, quoique l'objet en question fût à quinze ou vingt lieues d'elle, pourvu qu'il n'y eût dans l'intervalle ni de trop grandes rivières, ni de trop grandes montagnes. Mais

*

j'en ai entendu raconter à des hommes infiniment raisonnables, des traits qui, sans les avoir convaincus de cette vision magique, embarrassoient beaucoup leur incrédulité. J'avouerai même que, d'après tout ce qu'on m'a dit d'ailleurs du caractère de franchise et de simplesse de cette honnête sorcière, je serois moins disposé peut-être encore à rejeter sans aucun examen l'opinion du talent qu'elle croyoit avoir de si bonne foi, que celle d'un don merveilleux du même genre à-peu-près, qu'une secte imposante n'a pas craint d'attribuer au célèbre Swedenborgh.

Quoi qu'il en soit, personne jusqu'ici ne m'a démontré l'impossibilité qu'il y ait en effet des hommes doués de la faculté d'appercevoir sans raisonnement, sans calcul, d'une vision purement intuitive, une très longue série de causes et d'effets. En réduisant cette espèce de tact ou d'instinct à l'apperçu d'une série plus ou moins bornée, qui voudroit en contester la réalité? Mais comme le calcul d'une suite de chiffres très compliquée ne coûte pas plus à certains esprits, qu'à d'autres l'addition la plus simple, le cercle de la vue intuitive de certains esprits ne pourroit-il pas également surpasser dans une progression très étonnante,

celui de la vue intuitive du plus grand nombre ?

L'expérience n'a-t-elle pas prouvé de mille et mille manières, que toute faculté dont un individu de l'espèce humaine jouit dans un degré quelconque, étant perfectible de sa nature, peut être exercée tôt ou tard par d'autres individus de la même espèce dans un degré beaucoup plus éminent, avec infiniment plus de suite et plus d'intensité ?

La plupart de nos facultés intellectuelles et morales n'ont qu'une action très intermittente. Je n'en connois même aucune dont l'activité soit absolument continue. Il en est encore plusieurs qui semblent n'avoir qu'une existence fugitive, leur mouvement n'étant jamais qu'instantané. A cette dernière catégorie appartiennent sans doute la faculté d'inventer, même celle de découvrir tout-à-coup des rapports entièrement nouveaux, de quelque genre qu'ils puissent être, enfin toute espèce de talent vraiment poétique. La faculté de présager ne seroit-elle pas aussi de ce nombre, quoique peut-être encore plus vague, encore plus instantanée que toutes les autres ?

Parmi ces facultés de l'ame qui, dans la vie commune des hommes, ne font, pour ainsi dire, que poindre et disparoître, n'en est-il

pas déjà quelques-unes dont nos efforts sont parvenus à fixer, à prolonger l'apparition, en essayant différens moyens de la rappeler par la constance de notre attention, par la vivacité de nos souvenirs, par le charme d'une méditation plus soutenue et plus recueillie ? D'autres ne seroient-elles pas susceptibles du même perfectionnement ?

En réfléchissant davantage sur la chaîne des événemens qui nous sont le mieux connus, en calculant avec autant de calme que d'intérêt, mais avec tout l'intérêt qu'une pareille recherche doit inspirer, les suites probables de toute combinaison nouvelle qui nous étonne ou nous touche vivement, ne réveillerions-nous pas insensiblement en nous cette faculté de présagition dont il est bien peu d'hommes qui n'aient senti quelque étincelle plus ou moins remarquable ? Nos pensées les plus lumineuses naissent d'une impression dans l'origine assez obscure ; mais, après avoir atteint le dernier terme où leur trace nous peut conduire, elles nous livrent alors à d'autres impressions d'un ordre supérieur, à je ne sais quel instinct céleste qui supplée à leur impuissance, et dont la raison même est forcée d'admirer les découvertes, d'approuver les résul-

tats, sans pouvoir en déchiffrer les prémices, sans pouvoir en suivre exactement la généalogie.

Je suis souvent effrayé de l'obstacle que rencontre tout-à-coup ma pensée, la plus solitaire même et la plus recueillie; tantôt cet obstacle l'arrête avec une force irrésistible, et tantôt il la détourne fort loin de sa route par des sentiers dont elle-même bientôt après ne sauroit retrouver la trace. Mais comme dans le petit labyrinthe de nos méditations, il y a je ne sais combien d'angles obscurs où il ne reste d'autre parti que celui de retourner sur ses pas, et de chercher ailleurs quelque autre issue; il est aussi des échappées de vue dont la perspective nous découvre subitement le lointain le plus vaste et l'horizon le plus étendu. Sans doute, il est une méthode générale pour conduire à toutes les vérités, qui, sous quelques rapports, est invariable; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il est fort peu de vérités auxquelles on puisse atteindre sûrement par le moyen de cette même méthode, sans l'avoir modifiée, sans l'avoir très particulièrement adaptée à chaque genre d'esprit, comme à chaque genre de vérité.

Je suis bien sûr que nous avons été fort sou-

vent trompés par nos pressentimens ; mais je ne le suis pas moins que nous avons pris aussi fort souvent pour un pressentiment ce qui n'en étoit pas un, ce qui n'étoit que l'aveugle produit d'une folle préoccupation ou d'une suite de combinaisons mal réfléchies. J'ose croire encore qu'il est peut-être beaucoup de pressentimens réels dont nous laissons échapper la trace, parce que nous le voulons bien, tantôt par l'entraînement de la passion qui nous domine, tantôt par légèreté, par pure distraction.

Je ne puis me rappeler sans frémir un fait que m'a raconté plus d'une fois mon père, homme fort religieux, mais très éloigné de toute espèce de superstition. — Une mère rêve qu'elle voit son enfant se noyer dans une cuve. Son effroi la réveille, elle raconte ce songe à son mari, qui parvient à la rassurer. Mais elle se rendort et fait le même rêve une seconde fois. Sa terreur redouble ; elle veut se lever pour aller chercher son enfant. Le mari la retient encore. Un troisième rêve vient lui présenter pour la troisième fois la même affreuse image. Elle entend de plus une voix lamentable lui crier : — Il est trop tard. — Alors, n'écoutant plus rien, se jetant hors de

son lit, elle court à l'endroit où elle a cru voir périr son enfant; mais trop tard en effet, car elle le trouve noyé dans une cuve de blanchisseuse, auprès de laquelle l'imprudence d'un domestique l'avoit abandonné seul pendant quelques momens.... —

XXVIII.

DE LA CORRUPTIBILITÉ NATURELLE DE NOS SENS.

S'IL est une foule d'erreurs qui ne peuvent manquer de provenir de l'imperfection, de la défectuosité de nos sens, il en est un grand nombre d'autres que nous devons attribuer surtout à l'extrême corruptibilité dont les meilleurs sont peut-être justement les plus susceptibles. Il est bien rare que nos sens portent à notre ame, à notre intelligence, à notre principe intellectuel une impression pure et simple; elle est presque toujours mêlée d'une nuance de plaisir ou de peine. Les témoins d'après lesquels nous devons juger, sont donc le plus souvent trop affectés eux-mêmes, pour être absolument impartiaux. Ainsi nos jugemens, nos idées n'échappent guère à l'influence de cèrtaines modifications de notre sensibilité. Lors même que nous prétendons voir et juger, nous ne faisons peut-être encore que sentir, et suivant le mode plus ou moins précis que le caractère individuel de nos goûts et de nos

habitudes doit imprimer aux affections de nos sens.

Les rapports existans entre certaines couleurs, certaines formes, certaines saveurs, certains sons, certaines odeurs, existent aussi plus ou moins entre ces divers objets sensibles et la nature particulière de nos organes. Il n'est, par-là même, aucun de ces rapports dont la perception puisse arriver à la plus simple de nos facultés intellectuelles, sans un cortége quelconque de peine ou de plaisir, sans un sentiment qui nous flatte ou qui nous irrite. Il se mêle ainsi déjà plus ou moins de préventions personnelles aux sources premières de toutes nos idées et de toutes nos connoissances.

Un premier travail d'abstraction auquel peut-être il faudroit en conséquence accoutumer d'abord notre pensée, est précisément celui qui nous apprendroit le mieux à distinguer une perception simple et pure du sentiment plus ou moins vif qui l'accompagne. Cette heureuse habitude nous conduiroit enfin à celle de ne jamais confondre l'utile et l'honnête, l'utile et l'agréable, le vrai que nous craignons ou que nous desirons, avec le vrai tel qu'il sera, tel qu'il est, ou tel qu'il doit être.

Celui de nos sens qui par sa nature est le plus

disposé, ce semble, à l'impartialité, ou si vous voulez à l'impassibilité, c'est le sens de la vue; c'est qu'il apperçoit et discerne des objets et des rapports fort éloignés, dont il est par conséquent moins certain, mais aussi moins vivement touché. Je présume que de là vient l'usage qu'on fait, dans presque toutes les langues, du mot VOIR, comme synonyme des mots CONSIDÉRER, EXAMINER, &c.

De combien d'habitudes vicieuses n'est-on pas garanti par la seule aversion naturelle de nos sens pour certaines formes, ou pour certaines odeurs? A combien d'habitudes de mollesse et de volupté, ne se laisse-t-on pas entraîner au contraire par le seul attrait des formes et des parfums qui semblent avoir l'analogie la plus intime avec telle ou telle affection déterminée de nos sens. Il est des nations comme des individus, à qui l'on feroit faire un grand pas vers la morale et le bonheur, en leur donnant le goût et les besoins de la propreté. Doutez-vous que l'encens qui brûle dans les églises catholiques, n'attire beaucoup d'êtres sensibles au pied des autels, et ne dispose leur imagination à des rêveries plus douces et plus saintes?

XXIX.

D'UNE SOURCE TRÈS COMMUNE DE MAUVAIS SUCCÈS.

C'est la manie de vouloir employer à des travaux tout-à-fait différens les mêmes outils, des outils par conséquent qui n'y peuvent être également propres. Et ce sont les gens d'esprit qui tombent le plus volontiers dans une erreur si dangereuse, parce que l'esprit semble être en effet un instrument avec lequel, dans beaucoup d'occasions, l'on remplace presque tous les autres. Il n'en est pas moins faux qu'on puisse faire avec de l'esprit ce qu'on ne fait qu'avec du talent, de l'imagination, ou du génie.

Les artistes les plus distingués se sont aussi laissé souvent égarer par le même travers, en prétendant obtenir des ressources de leur art des effets dont le principe appartenoit exclusivement aux ressources d'un autre art. Ainsi, des musiciens et des poètes ont tâché mal à propos de donner à leurs ouvrages un genre d'illusion, dont l'art de la peinture seul pouvoit être susceptible. La musique et la poésie sont

aussi, sans doute, des arts d'imitation, *ut pictura, poesis ;* mais ce n'est pas dans le même sens, de la même manière, pour le même effet, parce que ce n'est pas avec les mêmes moyens. On ne peint pas pour l'oreille ou pour l'imagination, comme l'on peint pour les yeux (1). Ce n'est jamais l'objet même que la poésie ou la musique peuvent représenter au moins d'une façon sensible ou directe. Tout le mystère de leurs procédés consiste à réveiller, le plus vivement et le plus agréablement possible, une impression analogue à celle qu'eût excitée la présence même de l'objet, et c'est par cette

(1) Ce sujet est traité à fond, et de la manière la plus satisfaisante dans l'excellent ouvrage allemand de Lessing, intitulé, *du Laocoon, ou des limites respectives de la Poésie et de la Peinture*, tout récemment traduit par l'estimable littérateur M. Vanderbourg. Ce livre n'est point connu en France autant qu'il mériteroit de l'être, parce que, sur son titre, beaucoup se sont imaginés que ce n'étoit qu'une dissertation érudite sur le grouppe du Laocoon, tandis que ce chef-d'œuvre de sculpture n'est, pour ainsi dire, que le *texte* à l'occasion duquel l'auteur a exposé avec beaucoup de clarté, et déterminé avec justesse et précision, les rapports mutuels qui existent entre la poésie et les arts du dessin, rapports dont les justes limites ont été souvent méconnues par plus d'un peintre et d'un poète.

impression que l'objet même se trouve rappelé. La poésie et la musique, au lieu de rassembler péniblement les détails dont se compose un portrait, une image, un tableau, se bornent à faire ressortir uniquement le trait particulier que leurs moyens peuvent rendre de la manière la plus sensible, la plus frappante, la plus propre à reproduire l'effet de l'ensemble.

Mais une source d'erreurs plus graves sans doute, parce qu'elles sont plus funestes au bonheur de la vie, c'est d'imaginer que de soi-même, et par sa propre sagacité, on puisse bien faire des choses dans lesquelles l'étude et l'expérience peuvent seules faire obtenir de véritables succès : *et vice versâ*, c'est de se donner aussi trop légèrement la dispense d'une application suivie, ou de cette force, de cette facilité d'habitude qui ne peut s'acquérir qu'avec le temps, par une suite d'efforts soutenus et dirigés vers le même but ; c'est de croire encore qu'avec beaucoup d'adresse ou de présomption, l'on supplée à la constance, à la fermeté d'un caractère naturellement énergique et sûr.

Que de fausses mesures, que d'embarras et de chagrins on s'épargneroit dans le cours de la vie, si l'on vouloit bien ne jamais hasarder

d'autres entreprises que celles dont on a les moyens, auxquelles on est entièrement propre, ou dont on s'est du moins rendu le plus capable par des dispositions précédemment acquises, ou par le développement de celles qu'on avoit reçues de la nature. Que d'hommes seroient parfaits dans leur genre, s'ils s'étoient voués tout entiers au travail de perfectionner l'instrument particulier de leur esprit, de leur talent, de leur caractère, de leurs forces physiques et morales.

Non omnia possumus omnes, est un de ces vieux adages dont le frivole et l'orgueilleux délire de notre siècle a fait, pour ainsi dire, une vérité toute nouvelle.

Un autre travers qui paroît appartenir aussi d'une façon toute particulière à la philosophie de nos jours, c'est de vouloir appliquer les méthodes d'une démonstration rigoureuse à des idées qui n'en sont et qui ne peuvent pas en être susceptibles. Vouloir parvenir par ces méthodes à des vérités qu'on ne sauroit atteindre que par une échelle de probabilités plus ou moins suivies, plus ou moins étendues, est un inconvénient d'autant plus grand, qu'après avoir reconnu l'impossibilité d'arriver par cette route, on reste souvent tout-à-fait en arrière, on se

croit même quelquefois en droit de nier jusqu'à l'existence des vérités auxquelles cette route trop directe ne pouvoit nous conduire. Il est cependant bien certain que les choses les plus exactement démontrées, ne sont pas toujours celles que nous croyons le plus, ou le mieux; d'abord, parce que dans ces démonstrations si sévères, il se glisse assez souvent quelque erreur ou d'observation ou de calcul, dont nous ne nous appercevons que long-temps après en avoir été la dupe; ensuite, parce que tout résultat de quelque démonstration que ce puisse être, nous laisse toujours beaucoup de doutes et d'incertitudes, s'il ne se trouve pas d'accord avec le témoignage simple et grossier de notre sensation ou de notre sentiment; enfin, parce qu'il est une infinité de résultats purement probables, que nous saisissons beaucoup plus vîte, et que nous croyons beaucoup plus volontiers que ce que l'on nous a le plus rigoureusement démontré.... Il n'est pas trop aisé, je pense, de nous prouver mathématiquement que nous existons, et cependant je défie toutes les démonstrations de nos Euler, de nos Lagrange, de nous laisser une conviction plus claire et plus intime, que celle que nous avons de notre existence et même de la leur.

XXX.

DES DIFFÉRENTES ESPECES DE CONTAGION MORALE.

Lorsque Jean-Jacques a dit : L'haleine de l'homme est mortelle à l'homme, il avoit sûrement en vue l'influence funeste de l'esprit de société, l'influence de cette éducation des hommes, qui, loin d'être celle de la nature et des circonstances, se trouve presque toujours en contradiction avec elle, l'influence enfin de l'exemple pernicieux des mœurs publiques et particulières. Et l'on ne peut nier assurément qu'une foule de maladies morales ne soit sortie de cette source empoisonnée. Mais, n'ayant point l'éloquence de Rousseau, je me garderai de traiter ici ce lieu commun.

J'observerai seulement, qu'outre les vices et les défauts des autres, dont la contagion paroît la plus commune et la plus dangereuse, il est encore en nous-mêmes certains vices ou certains défauts que nous ne regardons pas comme fort importans, parce qu'ils ne paroissent tenir, pour ainsi dire, qu'à telle ou telle partie

isolée de notre être ou de notre conduite, et qui cependant finissent quelquefois par obtenir un ascendant très nuisible sur l'ensemble de notre existence intellectuelle et morale.

Sous quelques rapports, sans doute, nous sommes composés de pièces et de morceaux. Mais, sous d'autres, il n'est aucune faculté ni même aucune condition, aucune modification de notre être qui n'ait avec toutes les autres une correspondance plus ou moins prompte, plus ou moins intime. Il est telle bizarrerie ou telle négligence de nos habitudes journalières, de notre langage, de notre façon de vivre, de manger, de nous vêtir; telle bizarrerie ou telle négligence de nos manières extérieures même, de notre démarche, de nos gestes, qui risque de se communiquer au caractère individuel de nos sentimens et de nos idées, de le modifier, quelquefois très insensiblement, mais d'entraîner ainsi des conséquences beaucoup plus sérieuses que nous ne l'aurions imaginé d'abord.

La roideur ou la nonchalance, la sécheresse ou le patelinage, l'affectation ou la rusticité des manières, fruits d'une mauvaise éducation, sont encore très propres à nous empêcher d'en revenir. Si ces habitudes, dans le principe, tiennent ordinairement d'un défaut de notre

esprit, on les voit souvent aussi remonter, pour ainsi dire, à leur source, l'accroître ou l'entretenir. C'est parce qu'un homme a contracté tel ou tel travers dans son langage ou dans son maintien le plus habituel, que son esprit ou son cœur en seront, en demeureront plus sûrement infectés.

J'ai vu dans ma patrie beaucoup d'hommes d'un esprit assez distingué, qui s'étoient accoutumés à ne jamais finir leur phrase, à tâcher d'y suppléer par quelque geste, souvent assez gauche, ou par quelque mot vague, insignifiant. Eh bien ! j'ai remarqué que, même dans leurs discours préparés avec le plus de soin, il manquoit presque toujours quelque chose au développement de leur idée, à la pleine justesse, à l'entière maturité de leurs expressions.

Il est bien rare qu'une recherche minutieuse dans l'arrangement de la toilette, dans la façon de parler ou d'écrire, dans le choix de certains alimens ou d'autres aisances de la vie, ne donne plus ou moins l'esprit de minutie, et n'en laisse percer l'inconvénient dans les affaires les plus graves et quelquefois les plus pressées.

J'ai souvent entendu citer l'exemple de M. le prince de Kaunitz comme une preuvedu con-

traire. Mais une exception si remarquable ne prouve rien contre une suite d'expériences trop multipliées. C'est souvent un fort grand malheur de ne savoir bien faire que ce qu'on peut faire à sa fantaisie, avec tout le loisir, toute la recherche possible, ou comme on fut toujours accoutumé de le faire.

Il n'est guère de défauts absolument isolés. Il n'est guère d'habitude indifférente, parce qu'il n'en est peut-être aucune qui ne puisse acquérir une influence fâcheuse. En morale comme en politique, quoiqu'on ne puisse, et que l'on n'ose pas même détruire tous ses ennemis; quelque obscur, quelque foible qu'il paroisse d'abord, il n'en est point qu'il soit permis de dédaigner, ou de négliger entièrement. Il faut au moins veiller assez sur tous, pour être toujours en état de les contenir et de les réprimer à propos.

Les travers, les ridicules qui semblent presque inséparables de certains métiers, de certaines occupations de la vie, influent souvent d'une étrange manière, et sur nos idées générales et sur nos procédés particuliers, dans des circonstances même qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec le caractère de ce métier, ou le genre de ces occupations. Il est donc assez

dangereux de vouloir réunir des entreprises ou des fonctions trop disparates. La gloire d'auteur et celle d'homme public sembleroient, au premier coup-d'œil, devoir s'accorder assez bien. Cependant il est fort peu d'hommes publics qui n'aient hasardé plus ou moins la considération de leur place, en y voulant joindre encore l'éclat de la célébrité littéraire. La manière d'aller à son but dans les deux lices est souvent bien différente. Et dans les efforts que fait l'homme public pour produire de l'effet, il expose souvent imprudemment le secret de ses ressources ou celui de sa foiblesse ; on n'y retrouve que l'ambition de l'homme de lettres, et quelquefois c'est justement cette ambition là qui fait échouer le plus important de ses projets, la première de ses espérances.

Si la vanité de Cicéron eût attaché moins de prix à la gloire d'être le premier orateur de Rome, peut-être eût-il mérité plus sérieusement le titre le plus honorable, celui de père de la patrie.

XXXI.

MÉTAPHYSIQUE DE L'ESPÉRANCE.

Hope springs eternal in the human breast. POPE.

Il y a dans le sentiment même de l'espérance, dans sa durée constante et progressive, dans l'immensité du temps et de l'espace qu'elle se crée elle-même, ou qu'elle embrasse avec une ardeur si vive, quelque chose de plus céleste, de plus divin peut-être que dans aucune autre faculté de notre ame. Horace a répété souvent en bon épicurien :

Quid brevi fortes jaculamur aevo multa ?....
Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare longam...&c.

Mais, comme tant d'autres sages de la même secte, il n'a pas voulu voir que cette tendance singulière à s'occuper de l'avenir le plus éloigné, le plus incertain, ces longues espérances, ces vœux sans bornes, ces efforts sans terme, étoient tout aussi bien dans la nature de l'homme que nos penchans pour la volupté, pour toutes les jouissances du moment présent. Peut-être

même les ames sur lesquelles ces derniers penchans ont eu d'abord le plus de pouvoir, sont-elles aussi le plus susceptibles des autres ; car l'énergie de tous nos desirs, de ceux des sens comme de ceux de l'ame et de l'imagination, paroît tenir au même principe de vie et d'activité.

Je ne comprends pas encore, je l'avoue, comment, frappé de ce contraste si remarquable entre la courte durée de notre existence actuelle et l'immense étendue de nos projets et de nos espérances, l'esprit s'arrête imbécillement à la surprise que doit inspirer une discordance si frappante au milieu de toutes les harmonies de la nature physique et morale.

Je pense, donc je suis, disoit Descartes ; il seroit presque aussi conséquent de dire : j'espère, donc je serai toujours. Le desir, l'espoir de vivre dans l'avenir rendit plus d'un héros immortel dans l'histoire. Le vœu, l'espérance d'une immortalité plus heureuse, plus substantielle, en pourroit bien devenir aussi le garant le plus propice, le plus assuré.

Sans l'espoir d'un avenir plus fortuné comment supporter souvent les peines de la vie présente ? Mais ce même espoir porté, s'il étoit possible, au plus haut degré de certitude, ne

désenchanteroit-il pas à l'instant toutes les vertus comme toutes les voluptés de notre destinée actuelle ?

C'est avec une force irrésistible que nous nous sentons entraînés sans cesse vers l'avenir, et par nos pensées, et par nos desirs, et par nos entreprises. Ce qui n'est pas encore, est justement ce qui nous occupe, ce que nous desirons le plus vivement ; et pour l'atteindre, nous osons tout entreprendre. L'avenir même le plus éloigné, le plus incertain n'est-il pas le but des plus grands efforts, des plus grands sacrifices que l'on ait jamais obtenus de la nature humaine, cette ombre de mémoire que l'homme se flatte de laisser encore long-temps après lui? Il est donc un levier de nos sentimens et de nos actions qu'il faut chercher ailleurs que sur cette terre qui fuit sous nos pas, et dont la poussière mêlée à la nôtre l'emportera bientôt avec elle.

S'il est en nous une sensibilité bornée, étroite, qui ne s'attache qu'au moment présent, il en est une autre aussi plus étendue, plus élevée, qui franchit également les limites connues de l'avenir comme celles du passé, dont les vœux ardens et sublimes ont besoin de tout le cercle immense de l'éternité. Plus généreuse et plus

prodigue que cette imagination foible, avare, qui ne vit que de souvenirs, elle dédaigne ce qui la fuit, ce qui peut échapper d'un moment l'autre à son pouvoir, et ne se nourrit que d'espérances éternelles.

J'ai toujours été touché de l'image noble et simple qu'emploie S. Paul pour peindre l'ardeur avec laquelle le chrétien doit aspirer sans cesse à une plus grande perfection. — Je ne m'imagine point, dit-il, avoir encore atteint le but. Mais ce que je sais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours vers le bout de la carrière pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle du ciel par Jésus-Christ (1).

---

(1) Ép. aux Philipp. ch. III, v. 13 et 14; 1. Cor. IX, 24. II. Tim. IV, 7, &c.

XXXII.

DES DANGERS D'UN BESOIN TROP HABITUEL DE SE FAIRE AIMER.

C'est bien la disposition la plus diamétralement opposée à la misanthropie ; mais, quelque douces que soient ses jouissances, quelque aimables que paroissent les soins qu'elle nous inspire, elle n'en a pas moins de grands inconvéniens et pour les autres et pour nous-mêmes. Un desir trop constant d'obtenir la bienveillance de tout ce qui nous entoure, résulte presque toujours d'un sentiment de foiblesse, et ne peut sans doute manquer encore de l'entretenir et de l'accroître ; il nuit par-là même à l'énergie de notre conduite comme à celle de nos affections. L'homme qui veut être aimé de tout le monde ne sait guère aimer exclusivement ; il devient quelquefois aussi très incapable de servir son meilleur ami dans les circonstances les plus importantes et les plus difficiles, comme il l'auroit servi s'il n'eût craint de froisser plus ou moins le sentiment dont il a le besoin le plus habituel, non-seu-

lement par rapport aux autres, mais encore par rapport à l'ami même dont il n'ose risquer d'affliger, ne fût-ce que momentanément, ou l'humeur, ou l'amour-propre, ou la sensibilité.

Entraînés sans cesse par le besoin de nous faire aimer, nous négligeons souvent les soins et les devoirs indispensables pour acquérir et conserver cette espèce d'estime et de considération, sans laquelle le meilleur des hommes n'a jamais sur les autres tout l'ascendant de ses lumières et de ses vertus. Ce que nos inférieurs en tout genre ne manquent pas de saisir avec une sagacité merveilleuse, ce sont nos foiblesses d'habitude ; et les moins adroits savent en profiter encore pour se soustraire à l'empire que nous devrions avoir sur eux, pour leur propre avantage comme pour le nôtre. Le père de famille, l'instituteur, le magistrat, l'homme public qui desire plus de tendresse que de respect, n'obtiendra ni l'un ni l'autre de ces sentimens, ne les obtiendra pas du moins au degré qu'exigeroit l'intérêt de ses devoirs, ou il risque de ne pas les conserver longtemps. S'il tâche au contraire de se faire respecter d'abord, et même de se faire craindre, pourvu qu'il n'en inspire ni moins d'estime

ni moins de confiance, toutes les fois qu'il le voudra bien, ce ne sera pas seulement de l'amour, mais du dévouement, de l'adoration, une sorte de culte que l'on croira lui devoir, et que l'on se trouvera pour ainsi dire forcé de lui rendre.

Je ne suis pas assez aveuglé par mon amour-propre pour me supposer aucune qualité supérieure ; je n'ai jamais été chargé d'aucune fonction fort importante. Cependant, même dans nos relations privées, dans la sphère obscure où je m'étois renfermé, j'ai senti plus d'une fois combien le besoin habituel d'être aimé de tout ce qui nous entoure pouvoit nuire au développement de nos facultés, à l'influence utile de nos meilleures intentions. Que d'années précieuses de ma vie n'ai-je pas prodiguées aux simples fantaisies de l'amitié ! Que d'heures et de jours ne m'arrive-t-il pas de perdre encore à mon âge en vaines attentions, en pures complaisances de société ! Dans le nombre des bons conseils dont j'ose m'applaudir, combien n'en est-il pas dont l'effet eût été bien différent, si la crainte frivole de blesser ou de déplaire n'en eût pas énervé la force ! Quelque médiocres enfin que fussent mes talens, n'est-il pas plus d'une place où j'aurois pu les

faire valoir plus utilement, si je n'eusse pas toujours été entraîné vers une vie oisive par les affections personnelles dont je n'ai cessé d'être dominé ?

Aimer et me voir aimé fut dès ma première enfance le besoin, l'impérieux besoin de tout mon être. Et comment ne l'eût-il pas été ; gâté, comme je le fus d'abord, par les caresses de la plus tendre des mères, après elle, par l'indulgence du meilleur des pères, quelque rigides que fussent d'ailleurs ses principes, ensuite sous l'heureux empire d'une femme dont le caractère avoit un charme plus céleste encore que sa beauté, mais dont la beauté seule eût suffi pour captiver l'hommage et les adorations de tout ce qui l'approchoit !....

Hélas ! ce fut peut-être avec le lait qui sauva ma débile enfance que je suçai ce premier besoin d'aimer et d'être aimé. La bonne paysanne de Westphalie, à qui ma mère mourante fut obligée d'abandonner le soin de me nourrir, ne devoit elle-même les douceurs de la maternité qu'à la tendre foiblesse qu'elle avoit eue pour un excellent jeune homme avec lequel ses bizarres parens n'avoient point permis qu'elle se mariât, par la seule raison que, trop pauvres tous deux, trop aimans, trop

attachés l'un à l'autre, ils auroient risqué d'avoir bientôt une famille beaucoup trop nombreuse, sans aucun moyen de la faire subsister.

Dans l'état de civilisation auquel nous sommes parvenus, dans l'incertitude des destinées où nous pouvons être précipités d'un moment à l'autre, il est bien peu d'individus dont il soit utile d'exciter ou d'attendrir la sensibilité. Il n'en est presque point dont il ne soit important d'élever la pensée, d'animer le courage et de fortifier le caractère.

XXXIII.

DE L'HUMEUR.

L'HUMEUR est une disposition du tempérament, qui, malgré nous, influe ou sur notre esprit, ou sur notre cœur, ou sur notre imagination, quelquefois sur toute notre manière d'être. Cette disposition est accidentelle ou constante ; mais d'accidentelle qu'elle fut d'abord, elle peut devenir malheureusement très naturelle et très durable. On commence par avoir de l'humeur sur certaines contrariétés de la vie ; à force d'en avoir souvent, on finit par être d'une humeur difficile ou chagrine. Mais en s'efforçant de réprimer l'impatience que nous font éprouver les objets qui nous déplaisent ou qui nous blessent, ne finiroit-on pas très souvent aussi par rendre son humeur facile et douce ? Plus que dans aucun autre travail sur nous-mêmes, la raison semble ici sans ressources et sans pouvoir ; la force de l'habitude est la seule qui puisse y suppléer.

C'est précisément parce que l'humeur tient beaucoup du physique, et qu'elle nous em-

porte, pour ainsi dire, machinalement hors du cours naturel de nos sentimens et de nos idées, que son action est plus dangereuse, et même en quelque sorte irrésistible. Où domine l'humeur, tout cède à son empire, la raison, l'intérêt, la passion même. L'amour le plus passionné devient triste et chagrin dans une ame sombre et chagrine.

Si l'on réfléchissoit combien l'humeur habituelle influe sur le bonheur de la vie, on s'occuperoit sans doute davantage, dès la plus tendre jeunesse, de toutes les circonstances, de tous les détails du régime moral et diététique qui peuvent altérer ou conserver, ou bien améliorer une disposition dont les effets sont si graves et si sensibles. Durant tout le cours de notre existence, je ne sais s'il est aucune qualité dont notre bien-être ou notre mal-être dépende, et plus souvent et d'une manière plus intime. On est bien plus communément heureux d'humeur qu'on ne l'est de caractère, de raison, de fortune, de sentiment même.

Quant au moral, les habitudes qui nuisent le plus à l'humeur, ce sont celles qui nous rendent trop susceptibles ou trop irritables; et, sous ce rapport, une éducation trop soi-

gnée, trop délicate, n'est guère moins funeste qu'une éducation trop négligée ou trop sévère. Une sévérité trop minutieuse peut cependant produire le même effet qu'une excessive indulgence ; si l'une rend l'humeur trop impatiente de toute espèce de contrariétés, l'autre risque aussi de lui donner une habitude trop fréquente d'irritation, et de la rendre par-là même plus irritable encore.

Quant au physique, rien de plus funeste à l'humeur que tout régime capable d'interrompre, de ralentir ou de gêner la circulation des fluides ; par exemple une vie qui seroit trop sédentaire pour ne pas épaissir la masse du sang, des fatigues trop prolongées pour ne pas affoiblir le ressort d'une machine aussi frêle que la nôtre, des alimens d'une digestion ou trop prompte, ou trop lente, ou trop pénible.

Il est d'une expérience incontestable que les peuples qui mangent beaucoup de pain, de tous les alimens celui qui se tourne le plus facilement en chyle, sont en général d'une humeur plus gaie que ceux qui se nourrissent davantage de viande, de laitage ou de farineux plus lourds que le pain, tels que les féves, les châtaignes ou les pommes-de-terre, &c.

Si l'humeur est jamais pardonnable, c'est

aux hommes de cabinet, premièrement parce que, avec leur manière de vivre, il est presque impossible de ne pas en avoir, et puis encore, parce que ce n'est souvent qu'à ce prix qu'ils ont tout l'esprit, toute la chaleur, toute la verve qu'exige le succès de leur travail.

XXXIV.

DE LA SENSATION PHYSIQUE ATTACHÉE A NOS SENTIMENS MORAUX.

En rêvant à ces beaux vers du rôle d'Agamemnon,

> Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,
> Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

j'ai cru m'appercevoir qu'il n'étoit, pour ainsi dire, aucun sentiment vif, quelque intellectuel ou quelque moral qu'il fût dans son principe, auquel ne fût toujours jointe une sensation agréable ou douloureuse, analogue au caractère de ce sentiment. Les jouissances les plus intimes de l'amour-propre et de la vanité paroissent accompagnées en effet d'un chatouillement plus ou moins vif, plus ou moins doux; et l'expression des yeux, comme celle des lèvres, l'indiquent très souvent. Les mouvemens qui résultent d'une ambition plus fière, plus élevée, ou d'une grande pensée ou d'une grande action, montent au plus haut degré le ton du système nerveux, et nous font

éprouver avec un charme particulier toute l'étendue, toute l'énergie de notre existence physique comme de notre existence morale. Les affections profondes et tendres portent au cœur, et de-là dans tout le système artériel une chaleur douce et pénétrante. Un mélange de toutes ces sensations réunies suit communément l'exercice d'un pouvoir extraordinaire; et, trop subit ou trop prolongé, il cause une sorte d'ivresse très réelle, mais dont l'influence séduisante et dangereuse mériteroit bien d'être l'objet d'une observation plus sérieuse et plus suivie qu'elle ne paroît l'avoir encore été jusqu'ici.

S'il n'est aucune modification sensible de l'esprit ou du cœur à laquelle ne se mêle aussi-tôt quelque sensation de plaisir ou de peine, de repos ou de fatigue, d'inquiétude ou de calme, le sentiment et la sensation sont tellement simultanés, qu'il n'y a qu'une réflexion très attentive qui puisse les distinguer.

La jouissance d'un apperçu parfaitement juste, d'une connoissance clairement acquise, d'une solution intéressante, d'une découverte tout à fait nouvelle, nous donne bien véritablement une sensation très analogue à celle que nous fait éprouver le retour de la lu-

mière lorsque nous avons été renfermés longtemps dans les ténèbres. On comprend aussi qu'une sorte d'incertitude sur des objets que la foiblesse de notre esprit ou de notre caractère craint de fixer, ne nous est pas moins agréable que l'est pour des yeux tendres et délicats un doux clair de lune, un plus doux crépuscule.

Il est des pensées, des réflexions, des raisonnemens, des manières de parler et d'écrire qui très réellement nous fatiguent et nous endorment, comme il en est d'autres qui nous délassent et nous réveillent. Lorsque Caligula, dans ses accès d'humeur contre la philosophie et les philosophes, appeloit le style de Sénèque *arena sine calce*, lorsque l'infortunée reine de France disoit avec autant de grace que d'ingénuité : — En lisant l'Estelle du chevalier de Florian, il m'a toujours semblé que je mangeois de la soupe au lait; — ces expressions étoient quelque chose de plus que de simples métaphores.

N'est-il pas à présumer que le développement de certains talens, de certaines qualités, et sans doute aussi de certains défauts de notre esprit et de notre caractère, tient plus ou moins à notre susceptibilité naturelle pour

tel ou tel genre de sensations de préférence à tout autre.

Sans en aller chercher des exemples plus loin, je ne puis me dissimuler qu'une grande partie des torts de mon esprit vient de je ne sais quel besoin inquiet de mouvement et de sensations nouvelles ; et ce que j'ai fait de moins mal en ma vie, c'est peut-être dans les momens que, malade ou malheureux, j'étois un peu moins dominé par une disposition si contraire à cette suite d'études et d'efforts qu'exige tout travail fait pour réussir.

XXXV.

EFFETS DE LA SOLITUDE

SUR L'AMOUR-PROPRE.

Madame Necker a très bien observé que l'estime de soi-même croît continuellement dans la solitude où rien ne peut étouffer une plante si vivace.

Sans doute, seul on est forcément plus occupé de soi; dans le monde, au contraire, il est presque impossible de ne pas l'être des autres. Mais l'égoïsme de la solitude est fort différent de celui de la société. C'est un sentiment beaucoup plus tranquille, parce qu'il est beaucoup moins irrité, par conséquent aussi moins injuste, moins dur, moins exclusif. On ne s'apprécie peut-être pas dans la solitude avec assez de justesse, mais avec beaucoup plus de justice. Il y a tout à la fois moins de rapports sous lesquels on se trouve à portée de se comparer soi-même avec les autres, et moins de circonstances où l'on risque d'être blessé par ces comparaisons.

Dans le monde on est, je crois, plus égoïste

de sentiment, d'intérêt; on ne l'est pas autant d'amour-propre ; on l'est toujours avec moins de confiance et de franchise. Les égoïstes de sentiment et d'intérêt sont doublement odieux dans la solitude ; les égoïstes d'amour-propre sont doublement ridicules dans le monde.

XXXVI.

INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE est un vice tellement odieux, qu'il est bien peu d'hommes qui ne craignent de s'en trouver coupables, même dans le secret de leur intérieur. Mais, si l'on parvient sans peine à se garantir des vices de ce genre, en a-t-on plus sûrement les qualités qui leur sont opposées ? J'ai rencontré, grace au ciel, peu d'hommes décidément ingrats. Qui peut se féliciter d'avoir trouvé beaucoup de cœurs parfaitement reconnoissans ? On manque de reconnoissance par légèreté, par oubli. On s'approprie les bienfaits reçus, sur-tout lorsqu'on en avoit un grand besoin, ou lorsqu'on les desiroit avec un vif intérêt ; on se les approprie si complètement, d'une manière si intime, que leur source est bientôt oubliée, quelquefois même avant que l'habitude en ait usé la jouissance, ou que des impressions nouvelles les ait rendus tout-à-fait indifférens. On manque encore de reconnoissance par une sorte de crainte que ce senti-

ment ne trouble ou le plaisir ou le repos d'une possession qui, du moins au gré de l'insatiable cupidité de notre fantaisie, n'est jamais assez entière. On manque peut-être plus communément encore de reconnoissance, parce qu'on redoute l'espèce de gêne ou de sujétion qu'entraîne toujours plus ou moins l'idée de supériorité qu'on s'est acquise sur nous par un bienfait. De-là, sans doute, l'extrême empressement d'acquitter du moins toutes les petites obligations dans ce genre. Étoit-ce ou plus d'orgueil ou plus d'amour pour sa liberté qui faisoit dire à Jean-Jacques avec une franchise si dure et si singulière : — Prenez-y garde; j'ai toujours haï mes bienfaiteurs (1) ! —

C'est envers Dieu qu'il devroit coûter le moins d'être reconnoissant; c'est à ses loix qu'il est le plus doux d'obéir, et c'est aussi de ses volontés qu'il est le plus impossible de ne pas dépendre. La main de ce bienfaiteur suprême n'est que trop voilée à nos yeux; elle ne se montre que par l'étendue, par la merveilleuse puissance même de ses bienfaits.

(1) C'est la réponse qu'il fit dans un grand dîner au baron d'Holbach, qui avoit eu l'indiscrétion de lui offrir quelques douzaines de bouteilles d'un vin qui paroissoit lui convenir beaucoup.

Mais, dans ce lien sublime et mystérieux, la sensibilité la plus profonde et la plus vraie se trouve, hélas ! trop loin de l'objet de son culte ? Elle a besoin de trop grands efforts pour en atteindre quelque ombre, et, malgré l'ardeur du plus saint amour, elle n'acquiert jamais la faculté de s'en occuper assez habituellement.

Quel avantage n'ont pas sous ce rapport les religions positives sur les systèmes de déisme les plus épurés, et le culte catholique sur tous les autres cultes chrétiens ! Comment la dévotion de l'ame la plus simple et la plus grossière ne s'attacheroit-elle pas plus facilement à l'image du Christ, de la Vierge, du Saint de son village, qu'à l'idée toujours trop philosophique du Créateur et du Sauveur de l'univers ? Quelque éclairée que soit notre sensibilité, comment ne s'éleveroit-elle pas plus aisément encore de ces images sensibles d'une bonté, d'une puissance, d'une vertu sur-humaine aux idées plus pures et plus abstraites de l'Être des êtres, du principe éternel de tout bien, de toute perfection ?....

XXXVII.

DE L'ART DE CROIRE.

Puisque nous croyons pour le moins autant que nous pensons, pourquoi n'existeroit-il pas un art de croire comme il existe un art de penser? Croire, c'est admettre avec une entière confiance un résultat de fait, de sentiment ou d'opinion, sans avoir besoin de se rappeler la série d'observations ou de raisonnemens dont ce résultat est une conséquence plus ou moins rigoureuse, et quelquefois même, sans avoir jamais eu le desir ni la faculté de parcourir cette série, au moins dans toute son étendue. Je vois qu'il est des méthodes, et pour faire naître cette confiance, et pour l'entretenir dans notre propre esprit comme dans celui des autres. C'est grace à l'emploi de ces méthodes que l'on parvient à fanatiser un peuple tout entier. — Comment ne parviendroit-on pas, par le même moyen, à se donner à soi-même un degré de persuasion suffisant et raisonnable? En attendant le développement complet de ces méthodes, j'indi-

querai seulement ici les maximes que j'ai vu suivre, avec le succès le plus constant, à l'esprit de parti, grand maître dans l'art dont il s'agit.

La première de toutes, est d'attacher à l'opinion que l'on veut établir chez les autres ou chez soi, quelque intérêt très vif; à l'opinion contraire, la menace d'un danger très éminent.

La seconde est de répéter cette opinion sous toutes les formes imaginables, et de la faire répéter sans cesse par tous les organes dont on peut disposer, de préférence sans doute, par les plus agréables et les plus imposans; d'employer, au contraire, toute l'adresse possible, et, s'il en est besoin, même la force et la violence, pour étouffer toutes les voix capables de contredire cette opinion avec quelque éclat. Quoique ce qu'on dit soit le plus souvent moins vrai que ce qu'on ne dit pas, c'est toujours ce qu'on dit ou ce qu'on entend, que le commun des hommes est le plus près de croire.

Une troisième maxime dont on ne sauroit trop célébrer l'utilité, c'est de revenir perpétuellement à la même idée, et jusqu'à la satiété, s'il le faut, exclusivement pourtant, s'il

est possible. Je ne sais, en conscience, de quelle absurdité l'on ne parviendroit pas à se persuader, en se la répétant de toutes les manières, en dirigeant toutes ses réflexions, tous ses raisonnemens dans des routes qui ramènent sans cesse l'esprit vers le même point, quelque étrange, quelque révoltant qu'il ait paru d'abord, et sur-tout en vivant avec des hommes d'humeur à partager cette disposition, ou trop foibles du moins pour la traverser ou la détruire.

Puisque, en suivant ces méthodes, on apprend à croire les choses les moins croyables, pourquoi ne les employeroit-on pas plus raisonnablement à se persuader les idées les plus sublimes et les plus consolantes, mais qui, par leur nature même, sont tellement élevées audessus de la portée ordinaire de nos conceptions, que ce n'est qu'à force de soins et de constance que nous pouvons espérer de réussir à les faire germer, à les acclimater, pour ainsi dire, dans le sol trop froid et trop stérile de notre entendement?

C'est d'après ces expériences assez profanes, si vous voulez, mais très simples et très incontestables, que l'habitude de la prière doit paroître un des moyens les plus infaillibles d'en-

tretenir et d'augmenter notre foi. Sous ce rapport je respecte et vénère toutes les pratiques religieuses qui nous y rappellent, sans en excepter, je l'avoue, le son des cloches dans nos temples, à certaines heures du jour et de la nuit (1), ni même ces formules familières et touchantes par lesquelles on est dans l'usage de se saluer mutuellement en Suisse et dans beaucoup d'autres contrées de l'Allemagne, ces formules si naïves et si pieuses : Dieu vous donne le bonjour — Dieu vous remercie — Dieu soit loué, &c.

Une pratique plus religieuse, plus respectable encore sans doute, est celle dont on a remarqué que le célèbre Boyle et l'incomparable Newton s'étoient fait une habitude constante, celle de ne jamais prononcer le nom de l'Être suprême sans un silence du plus profond recueillement.

---

(1) Tous les peuples policés, dit Montesquieu, habitent dans des maisons; de là est venue naturellement l'idée de bâtir à Dieu une maison où ils puissent l'adorer et l'aller chercher dans leurs craintes ou leurs espérances. En effet, rien n'est plus consolant pour les hommes qu'un lieu où ils trouvent la divinité plus présente, et où tous ensemble ils font parler leur foiblesse et leur misère. (*Esprit des Loix, l. 25, ch. 3.*)

L'homme est un être si frêle et si susceptible ; son attention, son intérêt, son bonheur, hélas ! toute son existence physique et morale tient à des fils si légers, si subtils, à des combinaisons si déliées, si mystérieuses, qu'il est tout-à-fait absurde d'imaginer qu'on puisse le conduire uniquement par de grandes idées et par de grands moyens. Il faut que son régime soit comme la structure même de son être, où les plus grands effets sont le produit de l'ingénieux concours d'une multitude de petites forces, dirigées toutes vers le même but, tantôt par une tendance commune à toutes, tantôt par des ressorts particuliers dont les mouvemens s'arrêtent et se croisent souvent, mais finissent communément par accroître l'énergie de la tendance générale. On observe minutieusement, on se conduit de même, lorsqu'on s'attache avec trop d'intérêt à quelques détails isolés, à quelque circonstance accessoire ou fugitive ; mais, voir même les plus petits détails dans leur liaison générale, en accordant à tous la mesure d'importance dont ils peuvent être, relativement à l'ensemble, si ce n'est pas la manière de voir la plus grande, la plus facile, la plus imposante, c'est au moins la plus juste et la plus sûre.

Je voudrois bien savoir s'il existe en morale, en métaphysique, quelque résultat plus sublime ou plus consolant que l'idée d'une providence divine et celle d'une vie immortelle ; ensuite, si les notions positives que peut avoir acquises sur ces deux dogmes, le chrétien le plus simple et le plus ignorant, ne lui en donnent pas une conviction plus forte et plus intime que tous les raisonnemens de la métaphysique n'en donneront jamais au penseur le plus subtil et le plus profond.

La réponse que me fera là-dessus tout homme de bonne foi, décidera sans doute à quel point pour l'usage commun de la vie, pour le plus grand bonheur de notre existence, l'art de croire est au-dessus de l'art de penser, du moins lorsque ce dernier n'emploie pas principalement toutes ses forces, toutes ses ressources, à préparer, à diriger, à perfectionner la douce puissance de l'autre.

Ne seroit-ce pas un ouvrage assez neuf, assez intéressant, qu'une philosophie de la Foi ?

XXXVIII.

VISION.

Je crus, au premier instant, revoir les bords fortunés de l'antique Idalie. Le rivage étoit couvert des plus délicieux vergers, des plus rians bosquets. De longs berceaux, dont l'ombrage exhaloit tous les suaves parfums du printemps, sembloient m'attirer vers un temple situé sur une hauteur, qui, par une pente insensible, s'élevoit au-dessus de la mer et dominoit toute la contrée. L'atmosphère étoit d'une pureté transparente. De légers nuages d'or et de pourpre qui flottoient vers les bornes de l'horizon sur l'azur des cieux, en rehaussoient encore l'immense splendeur. La lumière répandue sur ce ravissant paysage avoit quelque chose de magique ou de surnaturel; elle étoit vive et brillante comme celle du plus beau jour, et cependant tranquille et douce à l'œil comme les rayons argentés du clair de lune dans la plus belle nuit d'été.

Lorsqu'en m'avançant vers le temple, je m'attendois à voir paroître ou Vénus ou les

Graces, ou quelques nymphes de leur voluptueuse cour, de quel doux frémissement, de quel saint respect mon cœur et mes sens ne furent-ils point frappés ? Tout-à-coup, un de ces nuages d'or et de pourpre descendant de la voûte céleste, j'en vis sortir une beauté plus sublime et plus touchante que toutes les déités peintes avec tant de charme par l'immortelle muse d'Homère. A la majesté de la mère des dieux, aux regards pénétrans de Minerve, à la grace irrésistible de la fille chérie de Jupiter, elle joignoit encore une expression tout à-la-fois plus sensible et plus sévère, la puissance entraînante de l'enthousiasme le plus pur ; et la flamme du flambeau qu'elle tenoit à la main, répandoit sur toute sa figure je ne sais quel éclat imposant, mystérieux et vénérable.

« Non, me dit-elle, je ne suis point une de ces divinités fabuleuses qui charmèrent trop long-temps l'enfance du monde et les rêves séduisans d'une folle imagination. Je ne suis pas non plus l'auguste Vérité. Comment la Vérité pourroit-elle descendre sur la terre, ou se montrer aux fils de l'homme, elle qui n'a jamais quitté le sein de l'Éternel ? Mais je suis la Foi, sa fille, sa fille bien aimée ; et je suis appelée à conduire vers elle ceux qui seront dignes

de la connoître un jour, les cœurs bons et sensibles. C'est à leur pieuse confiance que je révèle des mystères que, sans mon invisible secours, la pensée d'aucun mortel ne sauroit atteindre, le grand mystère de leur propre existence, les premières lueurs de leurs futures destinées, quelques foibles, mais bienfaisans reflets de l'éternelle sagesse, de l'éternelle bonté qui forma tout, qui conserve tout, et dont le pouvoir réparateur est plus admirable encore que toute la gloire et toute la magnificence des soleils dont il a semé l'immensité de l'espace.

« Voici mes deux sœurs qui viennent me joindre. On les cherche vainement loin de moi.»

C'étoit l'Espérance appuyée sur une ancre d'or, et qu'environnoit un arc tissu des plus brillantes couleurs. C'étoit la Charité, portant à la main une cassolette de chrysolite antique, autour de laquelle serpentoit légèrement une guirlande de violettes en brillans, et d'où s'exhaloient des parfums purs comme l'innocence, enchanteurs comme la volupté des anges.

« Les mortels qui s'attachent véritablement à nous, dit encore la première des trois sœurs, finissent par trouver au fond de leur ame toutes les délices de l'heureux séjour.... »

A ces mots, je voulus me prosterner aux

pieds des trois immortelles. Ce mouvement m'ayant éveillé, la vision céleste s'évanouit ; mais elle laissa mon cœur rempli de tendres regrets et de religieux desirs.

XXXIX.

QUELQUES IDÉES GÉNÉRALES

SUR LE *GÉNIE DU CHRISTIANISME*, DE M. DE CH.

Avec un syllogisme exact, on peut faire un livre raisonnable ; avec quelques paralogismes spécieux, on est bien plus sûr de faire un livre éloquent. Les idées parfaitement déterminées semblent se refuser aux formes les plus séduisantes, aux grands mouvemens oratoires, à la chaleur, à la véhémence continue du style. Il est bien rare d'être énergique, imposant, sans un certain degré d'exagération. Avec des idées claires et précises, des rapprochemens ingénieux, à force de finesse et de profondeur, on parvient à plaire à l'esprit. Mais ce n'est qu'avec des images vives et brillantes, des développemens de pensées et de sentimens plus ou moins vagues, plus ou moins exaltés, qu'on séduit le cœur et qu'on enchante l'imagination. La logique de l'auteur du *Génie du Christianisme* soutiendroit difficilement l'épreuve d'une analyse sévère. Mais peut-être n'en est-elle que

mieux celle qui convenoit à son but, à la manière dont il avoit conçu son sujet, à la sensation sur-tout qu'il desiroit de produire.

Une des principales erreurs du livre de M. de Châteaubriand, et l'on ose présumer qu'elle n'est pas tout-à-fait involontaire, c'est d'attribuer exclusivement à la religion catholique ce qui fut, ce qui sera toujours de l'essence de toute religion positive. Une autre erreur, non moins volontaire sans doute, c'est d'accorder uniquement à l'heureuse influence de la religion chrétienne ce qui paroît être bien plus évidemment la suite naturelle des progrès simultanés de la civilisation générale, de ceux des arts et du commerce, de la philosophie et des sciences, de la richesse et de la puissance politique. La religion chrétienne ayant été contemporaine des siècles les plus barbares comme des siècles les plus éclairés, comment imputer à sa seule influence le bonheur d'une de ces époques, sans craindre de la rendre aussi responsable du malheur de l'autre?

Le vrai, le vrai simple est que toutes les religions positives ont, du moins en partie, ainsi que la religion catholique, apostolique, romaine, l'avantage inappréciable de servir de base et d'appui à la morale du peuple, de ser-

rer par là même plus fortement tous les nœuds de l'ordre social, et d'assurer ainsi, sous plus d'un rapport, le repos et la fortune publique.

Le vrai, le vrai simple est qu'il y a dans toutes les religions positives un fond réel de christianisme, puisque ce n'est qu'à ce prix qu'elles ont le caractère d'une religion positive, et que la doctrine chrétienne elle-même en est une. Dans toutes les religions du monde, on reconnoît un ordre supérieur à l'ordre des choses dans lequel nous vivons, et dont ce dernier dépend et doit dépendre nécessairement. Dans toutes les religions du monde, cet ordre supérieur nous est représenté tout à la fois d'une manière mystérieuse et d'une manière sensible; il nous est représenté d'une manière mystérieuse, parce que la pensée la plus hardie, la philosophie même la plus sublime ne sauroit l'appercevoir que confusément; et pourquoi ne pas avouer aussi de bonne foi, que le mystère qui l'environne en rend encore pour nous l'effet plus imposant et plus solennel? Il nous est représenté d'une manière sensible, parce que c'étoit l'unique moyen d'en rendre l'idée populaire, et de lui donner sur nos opinions et sur nos sentimens toute l'influence qu'il importoit si fort de lui donner.

Un moteur suprême, hors de la série des causes et des effets que nous voyons, ou que nous croyons voir; une force tutélaire au-dessus de toutes celles que nous pouvons invoquer sur la terre; une puissance infinie dont la bonté répare tous les biens que nous risquons de perdre, et nous console de tous les maux auxquels nous sommes continuellement exposés; une loi première antérieure à toutes celles dont nous connoissons l'origine et les limites, loi immuable dont notre cœur atteste si puissamment la sainte autorité, voilà les idées mères de tous nos systêmes religieux, et ce n'est que dans la manière plus ou moins raisonnable, plus ou moins heureuse de les développer, que ces systêmes diffèrent véritablement les uns des autres.

Ces rapports si sensibles entre tous les systêmes et tous les cultes religieux établis dans le monde, seroient bien mal connus, et plus mal jugés encore, si l'on se bornoit à n'y voir qu'un motif pour les tolérer tous avec la même indulgence, ou, comme la fausse sagesse de notre siècle s'en est trop malheureusement vantée, pour les négliger tous avec la même indifférence.

Ces rapports essentiels n'existent partout

que parce qu'ils reposent sur d'éternelles vérités, et sur des vérités dont on a senti de tout temps la puissante influence, l'extrême utilité, l'extrême besoin. Au lieu d'en conclure, avec nos philosophes, qu'il est une tolérance universelle, due indistinctement à tous les cultes, n'en auroit-on pas dû tirer une conséquence bien plus juste et bien plus importante? c'est l'indispensable devoir de les respecter tous, du moins autant que les erreurs ou les abus qui se glissent, hélas! dans les meilleures institutions livrées à la foiblesse humaine, n'en ont pas entièrement altéré le but moral, la source pure et céleste!

Nous pouvons citer de grandes autorités à l'appui de ces conclusions. Nous ne parlerons point de Justin martyr et d'autres Pères de l'Église, qui n'ont pas craint de dire que tous les hommes sages et pieux de l'antiquité furent autant de vrais chrétiens *ante christum*, avant Jésus-Christ. Nous en appellerons à l'exemple même du Sauveur du monde, qui, venu sur la terre pour fonder la plus sainte et la plus parfaite de toutes les religions, n'en respecta pas moins, tant qu'il daigna vivre au milieu des hommes, tous les dogmes et toutes les cérémonies du culte de sa nation, d'un culte altéré

dès-lors par beaucoup de préjugés et par beaucoup de superstitions.... Nous en appellerons encore au plus éclairé des apôtres de son évangile, à celui que la providence avoit choisi pour annoncer le premier cette parole divine aux peuples les plus civilisés d'une si mémorable époque, aux Grecs et aux Romains. Loin de reprocher trop sévèrement aux Athéniens l'excès de leurs dévotions, saint Paul se presse de les louer de n'avoir pas oublié, parmi tant d'autels dont toutes les places de leur cité se trouvent remplies, d'en consacrer un au Dieu inconnu. — Ce Dieu, que vous servez sans le connoître, c'est celui que je vous annonce. — Ce Dieu inconnu, c'est le Dieu de tous les peuples, le Dieu de toutes les religions, et c'est précisément parce qu'il est inconnu, qu'il est le premier objet de notre culte, le seul vrai Dieu. Comment une intelligence aussi bornée que la nôtre pourroit-elle jamais comprendre ce qui par sa nature doit être éternel, doit être infini?... Mais l'univers entier n'annonce-t-il pas son existence? l'univers entier en atteste-t-il moins sa sagesse et sa bonté?

Une puissance invisible, un ordre au dessus de celui que nos sens et notre pensée peuvent atteindre, étant nécessairement le fond de tout

système religieux, il est fort simple sans doute qu'il n'y ait aucune religion dans le monde qui ne soit entourée d'obscurités et de mystères. C'est le nuage dont se couvre à nos yeux le principe éternel, le principe de toutes choses; ce nuage est dans la nature ce qu'étoit le saint des saints dans le temple des Juifs. C'est en nous la cachant qu'il nous montre la lumière inaccessible, que moins voilée nous verrions encore moins, puisque nous serions aussi-tôt anéantis par la force et par l'immensité de son éclat.

Ce sont, pour ainsi dire, les différentes formes et les différentes couleurs de l'espèce de nuage sous lequel a pu nous apparoître l'idée de l'Être des êtres, de l'ame universelle de la nature, qui constituent la plus grande diversité des religions qui, successivement, ont dominé sur la terre, depuis les divinités fétiches des sauvages jusqu'au dieu métaphysique de Kant ou de Spinosa. Je pense qu'il est aisé de prouver qu'aucune de ces religions ne nous offrit encore des idées aussi saines, aussi philosophiques, et cependant aussi simples, aussi populaires que le christianisme, de l'Être suprême, et du culte que nous devons lui rendre, de tous les rapports établis entre

sa puissance et notre foiblesse, des loix qu'il nous impose et des sublimes espérances qu'il voulut bien attacher à des destinées aussi fugitives que le sont celles de l'homme sur la terre.

Mais il n'y a que l'esprit de système qui puisse nier que les images sous lesquelles l'ancienne mythologie avoit représenté les grands principes moteurs de la nature physique et morale, ne soient et plus sensibles, et plus riantes, et plus variées que celles de la théogonie chrétienne. Il n'y a que l'esprit de système qui puisse nier par conséquent que l'une de ces religions ne fût plus favorable que l'autre aux développemens de certains arts, et particulièrement de ceux de la peinture et de la sculpture.

La poésie et la musique, dont l'objet est plus vague et plus étendu, dont les moyens sont plus variés et plus flexibles, ont pu trouver des ressources nouvelles dans une plus grande élévation d'idées morales et métaphysiques, dans la douce mélancolie des douleurs et des espérances de la foi chrétienne.

Il n'est donc pas difficile d'adopter complètement l'opinion de M. de Châteaubriand, lorsqu'il soutient que le christianisme est jus-

tement la religion qui convient le mieux à des peuples que les lumières et les malheurs de la civilisation ont conduits au point où nous sommes. Il n'est pas difficile encore de prouver qu'il n'en est point qui soit plus en accord avec la perfectibilité de l'esprit humain, avec les principes de la morale naturelle la plus pure, avec les plus sublimes théories de l'ordre social.

L'idée de Dieu, qu'il faut bien humaniser si l'on veut qu'elle soit à la portée de l'intelligence humaine, ne fut jamais ni plus philosophiquement ni plus saintement humanisée qu'elle nous semble l'avoir été par la personne et par la doctrine de Jésus-Christ.

Jamais aucun système religieux n'a développé d'une manière aussi frappante le rapport intime de la sagesse à la puissance, de la puissance à la bonté divine.

Jamais aucun système religieux n'a rendu si populaire la seule consolation dont les grands malheurs de notre destinée actuelle soient susceptibles, les douces espérances d'une autre vie ; et par ce bienfait il a non-seulement étendu le cercle naturellement si borné de nos idées et de notre existence, il a donné sur-tout à la morale la base la plus sûre et la plus inal-

térable. Enfin comment ne pas croire à cette religion si douce et si consolante, comment n'y pas croire dans un temple élevé par Michel-Ange, décoré par Raphael, et retentissant des sons célestes de la musique de Durante et de Pergolèse ?

Il n'est point de grands ni de petits efforts que ne fasse M. de Ch. pour tâcher de réparer, depuis les fondemens jusqu'au faîte, l'antique édifice de la religion catholique, apostolique, romaine. Et l'on conçoit aisément que l'exécution d'une pareille entreprise l'engage souvent dans des discussions et dans des raisonnemens que notre philosophie doit trouver fort étranges et fort hasardés. Mais il est permis au moins de douter aujourd'hui si ce projet n'est pas au fond beaucoup plus raisonnable que celui de tant de savans de nos jours qui se disent chrétiens, théologiens même, et dont les profondes recherches ne tendent qu'à dépouiller le christianisme de tous les mystères, de tous les miracles, de toutes les solennités qui lui donnent essentiellement le sceau d'une religion positive et d'une religion populaire. Que gagneront-ils à réformer quelques préjugés, quelques erreurs, si, grace à l'indiscrétion de leur zèle pour le progrès des

lumières de la plus excellente des religions positives, comme ils en conviennent eux-mêmes, ils réussissent à ne faire qu'un système de philosophie également triste et froid, sans aucune influence réelle sur le cœur et sur l'imagination, qui, pour quelques inconséquences de moins, n'en est au fond ni plus conséquent ni plus certain. De trop funestes expériences ne nous ont-elles pas suffisamment appris qu'il n'est ni repos ni bonheur social sans morale, que toute morale sans religion n'est pour le peuple qu'un code de loix sans tribunaux et sans autorité, qu'enfin, pour le peuple toute religion qui n'a pas le caractère solennel d'une religion positive, n'en est pas une ?

Cet article est si sérieux, qu'on nous permettra bien de le terminer par un petit conte qui n'en est pas un. — J'allois un jour de Genève à Lausanne dans une voiture publique avec un moine de Saint-Claude. Il me fit l'honneur de me prendre pour un Français émigré, par conséquent pour un bon catholique comme lui. Nous admirions tous deux la beauté du pays que nous parcourions ensemble. — Quel dommage, s'écria-t-il, qu'une si belle contrée soit habitée par des hérétiques ! et c'est, je

vous assure, par pure opiniâtreté qu'ils le sont. — Quoi ! vous le pensez ? — Eh ! mon Dieu ! sûrement ; imaginez, monsieur, que ces gens croient comme nous aux mystères de la Trinité, de l'incarnation, de la rédemption. Je vous le demande, monsieur, de bonne foi, le reste est-il plus difficile à croire ? — J'hésitois à lui répondre, et craignois de le scandaliser par mon sourire. — Vous le voyez, reprit-il avec le plus grand sérieux, il est clair que c'est obstination toute pure.

XL.

DE L'INFLUENCE DES MOUVEMENS DE NOTRE CORPS SUR CEUX DE NOTRE VOLONTÉ.

Je crois avoir remarqué des rapports du physique au moral, sur lesquels on n'a point assez réfléchi dans l'effet très sensible que produisent certains mouvemens de notre corps sur ceux de notre volonté. La pensée, le sentiment, l'impression à laquelle notre ame se livre, prend un caractère plus fort, plus déterminé, dès qu'à cette pensée, à ce sentiment, à cette impression, il s'associe, volontairement ou non, un mouvement analogue de notre corps, quelque loin que ce mouvement soit d'une action réelle, quelque loin qu'il soit même encore d'en être le prélude déterminé. Ce que nous pensons, ce que nous sentons, ce que nous éprouvons, ne le pensons-nous, ne le sentons-nous, ne l'éprouvons-nous pas plus fortement, plus clairement, autrement du moins, après l'avoir exprimé de vive voix, après l'avoir prononcé plus ou moins haut? Le danger qui nous menace, ne l'envisageons-

nous pas avec une résolution plus vive et plus décidée, lorsque nous avons déjà fait quelques pas pour aller au-devant de lui, que lorsque nous persistons à l'attendre dans un état de repos ? Que d'expériences remarquables et curieuses on n'auroit eu que trop d'occasions de recueillir dans ce genre depuis dix ans, au milieu des horreurs de la révolution comme au milieu des prodiges de la guerre !

L'action de notre volonté devient plus sûre, par-là même que nous avons déjà fait un mouvement quelconque pour nous disposer à l'exécuter. J'en citerai la preuve la plus simple et la plus facile à vérifier. On quitte bien plus sûrement son lit après avoir déjà repoussé sa couverture, que lorsqu'on n'a fait encore aucune espèce de mouvement pour se lever, quelque décidé que l'on y soit dans sa pensée.

J'ai souvent observé que la succession de nos pensées et de nos rêveries devenoit plus ou moins rapide, en raison de notre démarche plus ou moins pressée, soit que nous nous trouvions seuls ou en société.

Un bon curé de village allant visiter un serrurier de sa paroisse qui chantoit toujours en travaillant, mais, au grand scandale de tout le voisinage, des chansons très profanes, se

crut obligé de lui représenter, le plus charitablement du monde, qu'il feroit bien mieux de chanter des psaumes ou des cantiques. — Je le voudrois bien, notre pasteur, lui répondit l'honnête serrurier, mais ma pauvre femme et mes enfans y perdroient trop.... Voyez comme en psalmodiant la lime se traîne ou s'endort sur mon ouvrage, au lieu qu'en frédonnant ces couplets si gais.... jugez-en vous-même, comme l'air, ma besogne aussi va quatre fois plus vîte ! —

Défiez-vous, me disoit notre célèbre Lavater, défiez-vous de la manière de raisonner des gens qui, d'habitude, en marchant font de ces grandes enjambées, et les font sur-tout en s'écartant tantôt à droite et tantôt à gauche, d'un pas aussi lourd que brusque et précipité !....

Un geste plus ou moins familier, plus ou moins libre, plus ou moins indécent, nous enhardit souvent à commettre une action à laquelle nous n'étions pas encore entièrement décidés, que nous aurions peut-être encore eu le pouvoir de nous interdire, sans l'entraînement de ce premier geste.

Madame G. disoit à une femme fort célèbre et fort galante de la cour, madame la B. d'E. : —

Ma belle amie, vous êtes aussi trop indulgente, ce que l'on raconte de vous dans le monde est vraiment inoui. Pour résister au moins plus souvent ou plus long-temps quand vous vous trouvez seule avec quelqu'un de vos nombreux adorateurs, vous devriez bien vous occuper toujours à quelque ouvrage qui ne permît pas de vous approcher si librement. — Eh bien ! je suivrai votre conseil. — La revoyant quelques jours après. — L'avez-vous suivi ? lui dit-elle. — Sans doute, mais.... — Qu'est-il arrivé ? — On s'est apperçu de la ruse. On m'a bientôt arraché l'ouvrage des mains. — Il faut essayer encore d'une autre ressource. J'ai chez moi la plus jolie table du monde. Permettez-moi de vous l'envoyer ; quand vous serez dans le boudoir, vous aurez grand soin de la placer toujours devant vous. Mais ne l'oubliez pas. — Je vous le promets. — L'avis fut encore religieusement suivi. — Vous en êtes-vous mieux trouvée ? — Beaucoup mieux. Votre table m'a très bien servie.... assez long-temps. Ce meuble a commencé même à rendre notre conversation assez sérieuse. Cependant ? Il faut qu'on ait encore su pénétrer votre intention ; car je ne sais plus sous quel prétexte, la table a fini par disparoître comme l'ouvrage...

XLI.

D'UN PRINCIPE D'ERREURS PRESQUE INDISPENSABLES DANS NOS JUGEMENS MORAUX.

Il y a toujours quelque chose de très positif dans nos jugemens ; et les caractères, les actions, les rapports que nous jugeons sont, de leur nature, très indécis, très mobiles, très variables. Nos plus grands plaisirs sont encore mêlés de peine, nos plus vives peines le sont également de plaisir ; nos meilleures vertus conservent quelque teinture de vice, nos plus grands vices quelques nuances de vertu. Il y a rarement beaucoup de suite dans nos sentimens et dans nos pensées ; et nos plus violentes inconséquences ont cependant une sorte de liaison, car elles tiennent toutes encore plus ou moins de l'influence d'un principe dominant dans notre être, soit comme appartenant à notre espèce, soit comme appartenant à notre individu. Nous vivons dans une lutte presque continuelle entre deux systêmes, celui du matérialisme et celui du spiritualisme, et sans connoître exactement les limites de

l'un ni de l'autre. La vie humaine ressemble donc tout-à-fait à ces taffetas changeans, dont l'œil ne sauroit fixer la couleur parce qu'elle varie sans cesse suivant le reflet sous lequel on la regarde.

XLII.

POURQUOI L'ON NE CROIT POINT A LA MORT.

Death still draws nearer, never seeming near.
Great standing miracle! POPE.

On ne croit point sérieusement à l'événement le plus certain de la vie, la mort, parce que si l'on y croyoit ainsi, l'on ne vivroit point ou l'on ne vivroit guère. Et l'inconcevable illusion dans laquelle nous sommes à cet égard, est une des attentions de la Providence les plus bienfaisantes et les plus miraculeuses.

Ce qui distrait, je crois, le plus heureusement notre pensée de la certitude de mourir, c'est l'extrême incertitude où nous sommes presque tous et sur l'instant et sur le genre de notre mort. On vit avec toutes les maladies, on échappe aux plus terribles dangers et l'on meurt, pour ainsi dire, avec tous les symptômes de la force et de la santé, de l'accident quelquefois le plus léger, le plus imprévu.

L'engorgement subit d'un très petit vaisseau par lequel notre sang passe du cœur à la

veine-cave, et de-là dans les autres rameaux du système artériel, risque de rompre à chaque minute, à chaque seconde la trame de nos jours. Le vieillard le plus décrépit peut toujours dire au jeune homme le plus vigoureux : — L'instant présent m'appartient comme à toi ; l'instant qui le suit n'appartient pas plus encore à l'un qu'à l'autre. —

On meurt de plaisir comme de douleur, Raphaël d'un excès de jouissance dans les bras de sa maîtresse, Anacréon d'un pepin de raisin qui l'étrangle, une parente de Leibnitz de la joie d'apprendre, en vendant des herbes au marché, qu'elle vient d'hériter de toute la fortune de l'homme célèbre, &c. &c. J'ai vu le vieux abbé de..... un des plus illustres gourmands de Paris, mourir à table dans l'instant même d'une sensation très agréable. Il avoit trouvé des petits pois si délicieux, qu'il pria la maîtresse de la maison de permettre que son domestique allât demander au cuisinier la manière dont ils avoient été apprêtés ; c'est avec l'idée d'en manger encore une cuillerée, prêt à la porter à sa bouche, qu'il tombe mort d'un coup d'apoplexie, qui ne fut effrayant que pour ses voisins ; car il y a toute apparence qu'il fut encore beaucoup moins senti

par lui-même qu'un boulet de canon qui tue à l'instant ne peut l'être par celui qu'il vient d'atteindre ; et personne n'ignore pourtant la réponse de M. de Villepatou à un homme qui disoit devant lui : — Moi, j'aimerois assez mourir d'un coup de canon. — Monsieur, vous n'êtes pas dégoûté. —

J'ai plus d'une fois entendu raconter à mon ami Loiseau de Mauléon, qu'un homme de sa connoissance, mort à la fleur de l'âge, ayant cru dans ses derniers momens devoir encore se confesser, pria l'abbé de V...., avec lequel il étoit intimement lié, de vouloir bien l'aider à remplir ce triste devoir. Je ne sais plus quelle phrase, quel mot du saint formulaire leur rappelle malheureusement une des douces extravagances auxquelles ils s'étoient souvent livrés ensemble dans la fougue de leur première jeunesse. A ce souvenir il prend à tous deux un fou rire tel qu'ils ne peuvent se contenir ni l'un ni l'autre, et le mourant dit à son ami d'une voix que ces mouvemens convulsifs achevoient encore d'éteindre : — Dépêche-toi donc, car je sens que je passe. Et c'est ainsi qu'il expire en effet.

Je n'ai jamais vu personne plus ridiculement tourmenté de la peur de mourir que ce même

Loiseau de Mauléon, l'un des meilleurs hommes d'ailleurs que j'aie jamais connus. C'est sans doute pour rassurer sa propre imagination contre cette frayeur puérile, qu'il aimoit à se rappeler les circonstances extraordinaires d'un genre de mort si folâtre. Eh bien ! après n'avoir guère éprouvé de plus grand chagrin pendant tout le cours de sa vie que cette terrible crainte de la mort, il a fini par l'envisager lui-même dans sa dernière maladie avec une résignation parfaite ; il l'a même desirée, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, quoique la célébrité de son talent, sa considération personnelle et les faveurs de la fortune dussent lui faire espérer encore dans ce monde un avenir assez doux.

Comme il n'est point de bonheur sur la terre que la pensée de la mort ne puisse désenchanter en nous montrant combien le terme en est prochain, combien la ruine en est facile, imminente ; il n'est point de malheur aussi sur la terre dont cette pensée ne soit la ressource assurée, le repos, le charme consolateur. Et c'est ainsi que tout est compensé dans l'ordre éternel de la nature et des destinées humaines.

XLIII.

DE LA FACULTÉ D'OUBLIER.

La faculté de nous rappeler tant d'impressions différentes que nous avons éprouvées depuis notre enfance, n'est peut-être pas un plus grand bienfait de la nature, que la faculté tout aussi merveilleuse d'en pouvoir oublier un très grand nombre. Combien l'existence de l'homme seroit pénible et cruelle, si toutes les peines, toutes les douleurs physiques et morales auxquelles il est sujet, si tous les dangers qui l'environnent, ceux auxquels il eut le bonheur d'échapper, et ceux qui le menacent encore, étoient toujours en quelque sorte devant ses yeux ! C'est dans l'étendue et dans les limites de la mémoire, dans celles de la plupart de nos facultés, dans le juste rapport de leur étendue et de leurs limites avec les circonstances où notre destinée nous place le plus habituellement, qu'on ne sauroit assez admirer et la sagesse et la bonté divine.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette faculté d'oublier, c'est qu'elle s'applique aux

impressions même qui semblent les plus vives et les plus profondes, comme le sont presque toujours celles de la douleur.

Je vois même que nous oublions plutôt les impressions de la douleur que celles de la joie; parce qu'en absorbant davantage, et, communément, par un progrès plus subit, l'action ordinaire de tous nos sens et de toutes nos facultés, elle laisse moins libre aussi cette attention réfléchie qui seule donne à notre mémoire le degré de suite, d'étendue et de sûreté dont elle peut être douée.

La pente naturelle de notre imagination et de notre pensée à se reporter plus souvent sur des souvenirs agréables que sur des souvenirs pénibles, doit nécessairement rendre encore l'impression de ces derniers moins distincte et moins durable. Il n'est donc pas impossible que les parvenus oublient de très bonne foi l'obscurité de leur origine, toute la bassesse qui servit d'engrais à leur fortune, à leur élévation. Les femmes galantes qui surent conserver ou reconquérir l'estime, ne se rappellent jamais la dixième partie de leurs foiblesses. La passion dont leur amour-propre ou leur sensibilité croit pouvoir s'honorer, est à-peu-près la seule qu'elles veulent bien

s'avouer à elles-mêmes, pour garder plus sûrement le secret de toutes les autres. Mademoiselle Clairon elle-même, ne se souvenoit guère à soixante-dix ans que de son amour pour M. de V. et de son amitié pour le M. d'A. Je ne sais plus quelle vieille princesse de Rome avoit plus de scrupule ou de franchise ; un jour elle demanda très naïvement à l'ambassadeur de Naples : — Monsou l'ambassadeur vous ai-je ou ? —

XLIV.

DU BESOIN DE PARLER.

Je suis fort tenté de croire que c'est un vrai besoin comme tant d'autres. J'ai connu des personnes qui paroissent ne pouvoir pas plus se passer d'oreilles pour satisfaire leur loquacité, que beaucoup d'hommes ne peuvent se passer de femmes. J'en ai vu pour qui la rencontre subite d'une oreille fraîche et docile étoit un bonheur tout aussi vif, tout aussi sensible que celle d'une jouissance nouvelle pour un vieux libertin.

M. Dubucq prétendoit qu'il y avoit des esprits mâles et des esprits femelles, des esprits doués de la faculté de produire, comme d'autres ne le sont que de la faculté de concevoir. J'ai rencontré dans le monde non-seulement beaucoup de femmes, mais encore beaucoup d'hommes dominés par la fureur de parler, dont l'esprit, à coup sûr, n'en étoit ni plus mâle, ni plus fertile, ni plus fécondant.

Quant au noble talent d'user à volonté du pouvoir de la parole, d'enchaîner, pour ainsi

dire, à ses lèvres une foule d'oreilles attentives, de fixer et de charmer leur intérêt, d'égarer ou de diriger les esprits à son gré, d'émouvoir par ses discours les ames les plus froides, d'exciter ou de calmer au même instant les passions les plus vives, les agitations les plus tumultueuses, l'exercice de ce rare talent doit être, je crois, en effet, un des actes les plus séduisans de la puissance humaine, un des plus doux enivremens de l'amour-propre.

Sous ce rapport, je conçois donc parfaitement la réponse de ce jésuite athée que l'on étoit étonné de voir s'exposer avec sa façon de penser aux fatigues, aux dangers des missions les plus éloignées et les plus pénibles. — Ah ! si vous saviez tout le plaisir de persuader aux autres ce que l'on ne croit pas soi-même !

Il est des hommes pour qui le simple plaisir de parler est si grand, que vous les entendrez répéter à vingt personnes différentes, quelquefois malheureusement encore à la même, la chose du monde la plus insignifiante, et toujours avec l'intérêt de la satisfaction la plus intime. Il en est qui, même avec de l'esprit et de l'instruction, pour le seul plaisir de parler

davantage, n'ont jamais su raconter un fait simplement comme il s'est passé, comme ils l'ont entendu dire. Ce n'est point contentement pour eux, si l'on ne leur permet de broder l'histoire de quelques circonstances, de quelques détails, qui, pour en prolonger le récit, souvent l'altèrent entièrement; et cependant ils sont fort loin de l'intention de mentir. Avec plus ou moins de goût, leur envie de parler l'emporte cependant sur l'inconvénient d'être diffus, sur la crainte d'être ennuyeux; et souvent aussi l'ascendant de cette même manie les rend indiscrets et médisans, quelque éloignés que soient d'ailleurs ces défauts de l'honnêteté, de la bonhomie habituelle de leur caractère.

Il n'y a rien qui prête autant que le scepticisme aux subtilités de notre pauvre dialectique.

Il n'y a rien qui soit aussi favorable aux mouvemens de l'éloquence populaire, que ces cris de liberté, d'égalité, de souveraineté du peuple, dont retentirent si long-temps les tribunes de Rome et d'Athènes, de Londres et de Paris, mais sans atteindre pourtant jamais, ce me semble, à la hauteur de celles du Pandæmonium de Milton.

Il n'y a rien qui fournisse plus d'aliment à tous les besoins de notre sensibilité, que les mille et une folies de l'amour et de la superstition.

En y réfléchissant, vous trouverez peut-être que ce sont là les sources les plus abondantes de l'éternel délire de nos actions comme de nos discours.

XLV.

PUISSANCE EXERCÉE PAR LE SENS DE L'OUIE.

On connoît assez tout le charme que lui doit l'art de la musique et celui de la déclamation. Mais ce n'est pas de ces effets en particulier que je veux parler ici, quelque enchanteresse, quelque prodigieuse qu'en soit l'illusion. Je considère sous un rapport plus général le pouvoir qu'ont certains sons sur les affections de notre ame, et je m'étonne que l'on n'ait pas observé davantage l'influence remarquable qu'ils ne sauroient manquer d'avoir par-là même sur nos habitudes et sur notre conduite. Car il ne faut pas oublier d'abord que l'impression de tel ou tel caractère, de telle ou telle inflexion de voix, toute fugitive qu'elle paroît, n'en laisse pas moins une trace fort longue et souvent ineffaçable. Je suis convaincu qu'il est tel vers de Corneille et de Racine que beaucoup de personnes ne se rappellent pas plus vivement qu'elles ne se rappellent encore l'accent avec lequel le prononçoient, il y a vingt et trente ans, Lekain ou mademoiselle

Dumesnil. Je sais bien, par exemple, que le cri de tigre dont Lekain appuyoit ce vers de Néron dans Britannicus :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer,

retentit encore dans mon oreille avec toute la terreur qu'il m'inspira la première fois que je l'entendis. Comment le son grave et touchant par lequel l'autorité paternelle sut donner son auguste empreinte aux premières leçons de morale reçues dans notre enfance, n'auroit-il pas contribué beaucoup à les graver plus profondément dans notre esprit et dans notre cœur. Et si nous voulions suivre la généalogie du plus tendre et du plus fort de nos sentimens, peut-être serions-nous forcés de remonter à l'impression singulière que fit sur nous le son, oui, le son du premier mot de caresse ou de confiance échappé des lèvres de l'objet aimé. Sans le caractère magique de ce son si doux, à peine en aurions-nous été frappés. Et depuis que nous le fûmes, combien de fois ce son s'est renouvelé dans notre souvenir avec toutes les variations et toutes les nuances de mélodie dont il pouvoit être susceptible !

Il est tel mot qui fut très probablement le

germe d'une folie décidée, comme il en est devenu l'enseigne et la marotte. On ne voit guère de fous qui n'aient quelque mot, quelque cri d'habitude relatif au genre de manie dont ils sont atteints ; et par la manière dont ils le répètent, on peut juger que ce mot ou ce cri doit les avoir frappés d'une façon toute particulière. Pourquoi n'existeroit-il pas aussi des mots, des sons, des accens consacrés par la nature même ou par l'usage habile qu'on en pourroit faire, au développement, à l'entretien d'une disposition raisonnable et vertueuse ? L'effet que produit le choix de certaines devises, de certains proverbes, de certaines expressions propres à devenir des signaux de ralliement pour nos idées, et quelquefois aussi pour les mouvemens simultanés d'une troupe plus ou moins nombreuse, n'est-il pas une preuve de la possibilité, de la réalité, des avantages d'une pareille découverte ? Ce seroit une cabale d'un genre tout nouveau.

Ne sait-on pas comment un jour le grand Frédéric parvint à dissiper un attroupement tumultueux de la garnison de Potsdam ? Après avoir reçu dans la cour du château la nombreuse députation des insurgés, il leur commande quelques manœuvres de leur exercice

journalier, et puis *march*. Ils se retirent confus de leur audace, et leurs camarades ne tardent pas à partager leur confusion et leur repentir.

Pour son Dieu, pour son roi, pour sa dame, patrie, égalité, liberté, gloire, amour, empire, honneur, loyauté, sont-ce là des mots comme les autres? Qui pourroit, qui voudroit le croire, et qui ne rougiroit pas de le dire?

Mais elle est prodigieuse, sans doute, la distance qu'il y a de l'effet d'une parole écrite à celui d'une parole prononcée avec l'accent propre au sentiment, à la situation. On a coutume de dire *littera scripta manet*, c'est quelquefois bien plus sûrement la lettre accentuée comme elle doit l'être, qui laisse la trace la plus durable. Et des hommes qui parlent fort bien, ne font souvent que peu d'impression, parce que leurs discours ne sont composés que de paroles écrites, et non de paroles prononcées d'après le mouvement qui devoit les inspirer.

J'ai souvent éprouvé jusques dans la solitude du cabinet le pouvoir merveilleux du son de la voix sur le morceau de poésie le plus sublime ou le plus touchant : quelque admirable que le même morceau me parût

en le lisant des yeux, même avec la plus grande attention, j'en étois affecté tout autrement en le lisant ensuite à haute voix. Ce que j'avois lu bas d'un œil sec, je ne pouvois le prononcer tout haut sans fondre en larmes. Quand le quatrième livre de Virgile fit verser tant de pleurs à saint Augustin, soyez sûr que le saint père avoit récité ces beaux vers à haute voix :

> .....Oculisque errantibus alto
> Quaesivit coelo lucem, ingemuitque reperta.

Il est même tel vers remarquable qui ne devient véritablement un vers que par la justesse de l'accent avec lequel on le prononce. Récitez ce vers de Britannicus :

> Souhaitez-la ; c'est tout ce que je puis vous dire ;

sans marquer fortement la syllabe sur laquelle porte la césure, sans faire sentir la suspension de l'hémistiche par un mouvement de fureur contenue, vous vous appercevrez à peine de la cadence du vers, car vous aurez fait disparoître tout ce qui en caractérisoit le rhythme.

On a remarqué que peu de femmes dans la société disoient autant de mots spirituels et piquans qu'il en échappoit à la conversation de

madame de H.....; mais ce n'est jamais lorsqu'elle les disoit elle-même qu'on en étoit le plus frappé. Sa voix les marquoit d'un accent si foible ou si dépourvu de caractère, que l'attention du moment les distinguoit à peine. Ce n'est que lorsqu'une autre bouche les avoit transposés, pour ainsi dire, sur un ton plus sensible ou plus saillant, qu'ils produisoient tout leur effet.

XLVI.

DE L'INFLUENCE DU MORAL SUR LE PHYSIQUE, ET DU PHYSIQUE SUR LE MORAL.

Qui m'expliquera comment un reproche, un regret, un souvenir, une image fugitive, une pensée plus subtile encore peut détourner tout-à-coup le cours du sang dans mes veines, le porter subitement au visage, au cœur, me faire éprouver la crispation la plus violente, ou relâcher avec la même promptitude toute la force de mes muscles, jusqu'à la plus déliée de mes fibres, me ravir soudain l'usage de mes sens, et rompre même quelquefois pour toujours la trame entière de la vie?

Aujourd'hui l'on a de l'esprit, les idées les plus profondes et les plus lumineuses; demain l'on sera peut-être imbécile, on aura de la peine à débrouiller, à concevoir les choses les plus simples. Tout-à-l'heure encore on étoit de l'humeur la plus intraitable, on voyoit tout en noir; le nuage se dissipe, on est doux, indulgent, on voit tout en couleur de rose. Et pourquoi? C'est que la circulation du sang

n'est plus la même, le relâchement ou la tension du système nerveux n'est plus au même degré.

Quelle est la femme qui ne laisse pas remarquer quelque altération dans son humeur, dans les nuances de la sensibilité la plus vive et la plus dominante, à l'approche ou bien à la suite de certaines époques? Quel est l'homme dont la pluie ou le beau temps, l'abstinence ou la bonne chère, ne changent plus ou moins les dispositions intellectuelles et morales? C'est à cette dernière observation qu'il faut attribuer sans doute l'usage si généralement reçu des repas et des festins, dans les divers rassemblemens de la vie sociale.

N'étoit-ce pas, je vous le demande, un grand philosophe que ce fiacre de la place du Palais-Royal, qui, après avoir essuyé, sans s'émouvoir, le torrent d'injures qu'une poissarde venoit de vomir contre lui, la poussoit doucement par son gros derrière dans la voiture en lui disant : — Allez, allez, on vous le rafraîchira une autre fois.

Ce mot rappelle l'esprit d'une ancienne loi d'Angleterre par laquelle les femmes querelleuses étoient condamnées à s'asseoir dans une chaise (*cacking stool*) que l'on plongeoit dans

l'eau ; et cette vieille loi rappelle l'usage cité par Helvétius de je ne sais plus quel peuple du Nouveau-Monde, dont les magistrats ne tiennent jamais conseil qu'assis sur des cruches remplies d'eau fraîche.

XLVII.

DE LA DIFFICULTÉ DE FAIRE DES LOIX.

DIALOGUE

ENTRE UN VIEUX SOLITAIRE ET UN JEUNE LÉGISLATEUR.

Le J. L. Vous trouvez donc qu'il est plus difficile de gouverner que de faire des loix?

Le V. S. On devroit le présumer, du moins, d'après la multitude énorme de loix faites depuis dix ou douze ans.

Le J. L. Oui; mais si ces loix n'ont été si multipliées que parce qu'elles n'étoient pas bien faites.

Le V. S. La chose est plus que vraisemblable. Ce qui ne l'est pas moins, peut-être, c'est qu'une grande partie de ces loix fut faite uniquement encore parce qu'on ne croyoit pas pouvoir s'en dispenser, n'ayant été rassemblé que pour vaquer à ce grand travail. Les hommes sont si consciencieux ou si vains!

Le J. L. Auriez-vous préféré que l'on n'en

fît point du tout, que l'on s'en fût tenu toujours aux anciens usages ? Car de loix, en existoit-il ?

Le V. S. D'après votre propre aveu, les loix nouvelles risquent peu d'être jamais d'anciens usages, et je vous en félicite.

Le J. L. J'en conviens ; mais cela même ne prouve-t-il pas combien il est difficile de faire de bonnes loix ?

Le V. S. Oh ! je vais plus loin que vous, car je pense que cela est tout-à-fait impossible.

Le J. L. Impossible ? Et Solon, et Lycurgue, et Numa, et.....

Le V. S. Tous ces grands hommes et tous leurs petits successeurs n'ont pas fait leurs meilleures loix, ils les ont trouvées toutes faites ou dans les rapports éternels des choses, ou dans les résultats éprouvés d'une longue expérience, ou dans les besoins urgens de quelques circonstances locales.

Le J. L. Cette manière de trouver les loix toutes faites ressemble beaucoup à ce que nous avons entendu jusqu'ici par la manière de les faire.

Le V. S. La différence est cependant bien grande. Des loix trouvées ainsi n'ont aucun

rapport avec des loix faites de main d'homme, et qui ne sont que de vaines abstractions, le produit de théories plus ou moins profondes, plus ou moins ingénieuses. Des loix trouvées ainsi ne ressemblent point à des loix nouvelles, elles ont le caractère imposant de loix antiques, parce qu'elles le sont en effet; leur origine se perd dans celle de la nation pour laquelle on les a fait revivre; il est permis de les faire descendre du ciel, puisque c'est par lui qu'elles furent inspirées.

Le J. L. Je crois vous comprendre, et j'avoue en effet qu'il ne peut exister de bonnes loix que celles qu'on trouve toutes faites; mais la difficulté de les trouver ainsi pourroit bien surpasser quelquefois celle d'en inventer de nouvelles.

Le V. S. Pour les hommes du moins plus accoutumés à raisonner qu'à réfléchir, à consulter plutôt leur imagination que le bon sens et l'expérience du passé.

Le J. L. Mais ce passé n'est-il pas bien vieux? Et jamais présent eut-il autant d'avantages sur lui que le nôtre? Les progrès de l'esprit humain, vous en conviendrez, n'avoient jamais encore atteint à cette hauteur.

Le V. S. En physique, en chimie, en astro-

nomie, en industrie de tout genre, les progrès sont incontestables; mais je suis fâché de le répéter, en morale, en poésie, en métaphysique, en politique sur-tout, je les trouve de jour en jour moins clairs.

Le J. L. Comment! l'idée du gouvernement représentatif ne vous paroît pas fort au-dessus de celle de la république ou de la monarchie, telle que l'avoient conçue les anciens?

Le V. S. Le gouvernement représentatif est, je crois, en effet la plus grande et la plus ingénieuse découverte de notre politique moderne, mais je doute que la théorie en soit jusqu'ici très bien assise. Peut-être n'est-ce encore qu'une paraphrase un peu plus philosophique du système sorti des forêts de la Germanie.

Le J. L. Quoi! de la féodalité, de ce système barbare, sous les ruines duquel nous eûmes tant de peine à déterrer les droits de l'homme, la souveraineté du peuple?

Le V. S. Justement; les grands vassaux, les possesseurs de fiefs et d'arrière-fiefs n'étoient et ne pouvoient être au fond que les représentans-nés de la puissance et de la souveraineté nationale; c'étoit sur eux que reposoit l'obligation sacrée de la défendre contre

toutes les atteintes du pouvoir exécutif, et c'étoit sur eux que reposoit également l'obligation de maintenir envers et contre tous l'autorité de ce même pouvoir, tant qu'il ne sortoit point de l'auguste enceinte de ses justes limites.

Le J. L. Fort bien ; mais ces représentans prétendus l'étoient à vie, l'étoient héréditairement.

Le V. S. Il est vrai qu'on s'étoit avisé de ce moyen pour assurer au corps politique le principe de vie le plus indispensable, une fixité quelconque.

Le J. L. Oui, mais ce moyen étoit-il raisonnable ?

Le V. S. Comme tous les essais d'institution humaine ; il a produit de grands biens et de grands maux. En attendant, vos sages du jour ont-ils trouvé quelque chose de mieux ?

Le J. L. Et l'éligibilité ?

Le V. S. L'éligibilité n'est qu'un germe de troubles, d'intrigues, de désordres, d'instabilité, et par-là même de destruction toutes les fois que les conditions n'en sont pas déterminées d'après les principes les plus sages et les plus constans : elle risque d'embarrasser continuellement l'action du gouvernement, d'en

paralyser la force, ou de l'exagérer au contraire par-delà le despotisme même du prince le plus absolu (1).

Le J. L. Mais les corps électoraux, les listes d'éligibles, suivant le degré de leur importance, ou communales, ou départementales, ou nationales.

Le V. S. Les corps électoraux sont une idée qui nous vient d'Amérique ; celle des listes d'éligibles est, je crois, d'origine française. Au moins je ne me rappelle aucune institution, ni dans l'histoire ancienne, ni dans l'histoire moderne, qui pourroit en avoir fourni le modèle ; et je pense que c'est la seule idée

(1) Lorsque tous les individus sont à-peu-près également éligibles, le hasard des élections populaires n'est guère moins aveugle que celui du rang ou de la naissance. Pour diminuer les chances fâcheuses de ce genre de hasard, on a senti de tout temps la nécessité de restreindre beaucoup la classe des éligibles. Mais alors cette classification, quelque sage et prudente même qu'elle soit, ne blesse guère moins l'orgueil et l'ambition de la plus nombreuse classe du peuple que l'aristocratie héréditaire ; elle finit même ordinairement par en devenir une tôt ou tard, si ce n'est de droit, au moins de fait ; et peut-être donne-t-elle encore, sous ce rapport, et plus d'ombrage et plus d'inquiétude.

passablement neuve qui nous reste de tant de théories hasardées, de tant d'expériences funestes du génie politique de notre siècle.

Le J. L. Celle-là du moins trouvera-t-elle grace aux yeux défians de votre sévérité?

Le V. S. J'y verrai le germe d'une espèce d'aristocratie élective assez sagement combinée, lorsque les conditions exigées pour y pouvoir être admis m'offriront une garantie plus claire et plus sûre; jusqu'à présent les bases m'en paroissent encore, je vous l'avoue, trop vagues, trop mobiles, trop étendues.

Le J. L. Pour l'intérêt des gouvernans ou pour celui des gouvernés?

Le V. S. Ces deux intérêts bien entendus seront éternellement inséparables. Il n'y a de sécurité pour les gouvernés qu'autant que les gouvernans ont toute la force nécessaire pour la maintenir; et cette force ne peut exister entre les mains des gouvernans, au moins d'une manière paisible et durable, qu'autant que les gouvernés jouissent de la sécurité la plus complète.

Le J. L. Mais cette force, cette sécurité ne dépendent-elles pas de la sagesse même des loix?

Le V. S. Elles dépendent encore plus, s'il

est possible, de la prudence et de la fermeté de leur exécution (1). C'est relativement à tant d'intérêts si difficiles à concilier, si faciles à brouiller, et qu'il est pourtant si dangereux de confondre, que l'art de gouverner est sans doute le plus important comme le plus difficile de tous.

Le J. L. Grande raison pour bien choisir ceux qui doivent l'exercer.

Le V. S. Ou pour y former avec un extrême soin ceux que le sort ou la loi de l'État peuvent appeler à remplir cette grande tâche. Mais grande raison aussi pour en écarter la foule trop nombreuse de ceux qui pourroient y prétendre, même avec quelque apparence de moyens. Car pour déranger la machine la plus solide et la mieux réglée, il suffiroit sans doute que tout le monde pût se mêler de la faire aller chacun à son tour et chacun à sa fantaisie.

(1) Il y a par-tout plus ou moins d'assez bonnes loix, parce que ce sont par-tout les mêmes principes de justice et d'équité naturelle qui leur ont servi de base, sauf quelques modifications commandées par d'anciennes habitudes, ou par des localités encore plus impérieuses. Ce qui gâte trop souvent tout, c'est l'erreur ou l'ineptie des réglemens d'administration et de police, des mesures fiscales, des maximes ministérielles de tout genre.

Pour bien gouverner, comme pour bien jouer au piquet, ce qu'il y a de plus essentiel et de plus embarrassant, vous le voyez, c'est d'écarter juste et de relever de même.

XLVIII.

INFLUENCE DU GÉNIE DE CERTAINES LANGUES.

Quelque pauvre que soit à certains égards la langue françoise, ce sont les mots qui semblent donner souvent aux François plus d'esprit qu'ils n'en auroient naturellement, au moins plus de finesse, de précision, de clarté. C'est une éducation naturelle pour l'intelligence d'un peuple, que la logique, la syntaxe, le génie propre à cette langue. Tout abondante qu'est la langue allemande, les mots s'y refusent souvent à la subtilité de la pensée des métaphysiciens allemands, à la patience de leurs méditations et de leurs recherches. C'est la disette même de ces mots, quelquefois aussi le pénible embarras de la construction de leurs phrases, qui les empêche de montrer, peut-être même d'avoir le genre d'esprit que les étrangers leur refusent.

La singulière bizarrerie de leurs inversions, dont quelques écrivains germaniques se félicitent, et qui, sans doute, est quelquefois assez propice aux mouvemens poétiques du

style, tient beaucoup, je crois, dans l'origine, au lourd mécanisme, au pénible attirail de leurs verbes auxiliaires; je n'en connois dans aucune langue d'aussi longs, d'aussi composés, d'aussi traînans; il étoit, ce me semble, d'une nécessité presque absolue de les couper souvent en deux, comme on s'en est avisé très ingénieusement, afin que la phrase pût marcher sans risquer de faire mourir l'oreille la plus docile d'impatience et d'ennui.

Un homme qui parle françois, et le parle passablement, ne fût-ce même que par routine, passera plutôt pour un homme d'esprit dans cette langue que dans aucune autre. Il semble que ce soit sous les formes les plus usitées de ce langage, que la sottise et l'ignorance, le vice et la fausseté, trouvent mille moyens de se cacher avec une facilité toute particulière; et c'est peut-être, hélas! une des grandes raisons de la préférence accordée si généralement à la langue françoise, non-seulement dans la conversation familière des gens du monde, mais encore dans les négociations les plus importantes de la politique européenne.

Je comparerois volontiers la langue françoise à ces miroirs qui ne réfléchissent pas les objets avec le plus d'exactitude et de vé-

rité, mais d'une manière singulièrement nette et précise, en leur prêtant même à tous un jour plus ou moins favorable, une surface plus ou moins polie. Ce qui paroît simple et clair passe aisément pour vrai. On prend volontiers l'élégance pour de la finesse, les formules générales et sententieuses pour de la profondeur, des expressions adroitement exagérées pour de la force, un certain ton de confiance et de franchise pour l'accent naturel de la bonhomie et de la loyauté.

Dans la langue allemande, l'extrême abondance d'adjectifs et de mots composés, l'extrême facilité d'en composer sans cesse de nouveaux et toujours analogues au génie original de cette langue, l'ont enrichie de plus d'épithètes pittoresques et harmonieuses, que je n'en vois dans aucune autre langue ancienne ou moderne, je ne sais pas même si je dois en excepter le grec. Il n'est aucune espèce de richesses dont les hommes ne soient tentés d'abuser. Et c'est sans doute à cette prodigieuse richesse de leur langue poétique, qu'il faut imputer les défauts qu'on reproche à la poésie descriptive des Allemands, et sur-tout l'ennuyeuse manie qu'ils ont de tout peindre et de peindre toujours; tort peut-être aussi

gauche en poésie que l'est en politique celui de vouloir tromper toujours, comme l'observoit don Louis de Haro, en parlant de ses négociations avec le cardinal de Mazarin.

XLIX.

DE L'EXAGÉRATION.

L'EXAGÉRATION, toute ridicule qu'elle devient souvent, n'en est pas moins quelquefois une forme de mots et de pensées très utile et très heureuse; elle fait ressortir le faux et le vrai; donne au sentiment le plus simple et le plus naturel un éclat, un effet qu'il n'auroit point sans elle, à l'apperçu le plus subtil une espèce de consistance sans laquelle on n'eût jamais pu le rendre assez sensible. Cette figure est en quelque sorte pour notre pensée ce que le microscope est pour nos yeux. Les plus grandes erreurs, les plus grandes folies de l'esprit humain ne sont peut-être que des exagérations où le bon sens a su découvrir plus d'une fois de grandes vérités qui ne l'eussent point frappé si elles ne s'étoient présentées à son attention que sous leur forme primitive ou réelle.

C'est en exagérant telle ou telle modification d'un objet, hors de tout rapport avec son ensemble, qu'on la fait paroître ridicule, ou

que l'on risque de le paroître soi-même : et c'est justement ce qui rend l'art de la plaisanterie si difficile et si dangereux.

J'ai connu deux femmes, dont l'une exagéroit avec tant de sang froid, qu'elle prenoit ses exagérations pour de la raison toute pure ; l'autre avec tant de chaleur, qu'elle les prenoit elle-même et les faisoit souvent prendre aux autres pour la vérité même.

L.

DU PRÉJUGÉ.

C'est souvent le principe qu'on déracine en voulant n'arracher que le préjugé qui lui servoit d'appui. STERNE.

AVANT de déclamer contre l'empire des préjugés, il faudroit du moins s'entendre sur la signification du mot. On appelle préjugé toute opinion admise sans examen ; mais elle peut être admise ainsi, soit parce qu'elle nous frappe de première intuition, soit parce qu'elle se trouve d'accord avec le secret de nos sentimens les plus intimes, soit parce qu'elle est établie en vertu d'une autorité que nous ne pouvons nous dispenser de respecter. En conséquence, il existe des préjugés individuels d'affection, d'humeur, d'idée, d'habitude, d'éducation. Il en existe aussi de plus généraux qui sont ou populaires, ou politiques, ou religieux, qui tiennent au sol, aux usages établis, à l'organisation même des sociétés, à l'influence des partis que les différentes organisations sociales ont pu développer, à celle d'autres circonstances plus ou moins impé-

rieuses, plus ou moins passagères, aux caprices encore plus mobiles de la mode.

De cette simple énumération il résulte, ce me semble, qu'il est des préjugés utiles ou nuisibles, qu'il en est sur-tout dont l'empire paroît absolument inévitable. Mais ce qu'il est bien plus important encore de remarquer, c'est que, vu la manière dont les hommes existent et dont ils agissent le plus communément, ce n'est guère que par des préjugés que l'économie ordinaire de leur vie peut être réglée. Notre existence est trop bornée et ses mouvemens beaucoup trop rapides pour laisser habituellement aux lenteurs de la réflexion le soin de nous diriger. Si nous voulons que les résultats de nos raisonnemens les plus justes, de nos méditations les plus profondes deviennent vraiment utiles, il faut nécessairement tâcher de les réduire en préjugés pour en multiplier et pour en faciliter l'application. On pourroit bien avoir fait depuis long-temps juste l'opposé de ce qu'il falloit faire. Avec d'imposantes méthodes, on s'est efforcé d'ériger en théories des opinions qui ne méritoient la faveur d'aucun préjugé, tandis que les préjugés les plus favorables à l'intérêt public, les préjugés fondés même

sur les réalités les plus évidentes, ont été livrés sans prévoyance à toutes les incertitudes de la discussion et du raisonnement. On a vu par ce procédé funeste ébranler les premières bases de toutes les vérités morales, de toutes les autorités politiques et religieuses; et l'on est épouvanté du temps et des efforts qu'il en coûtera pour les rasseoir aujourd'hui dans leur fixité naturelle, fixité trop desirable sans doute pour ne pas être éternellement regrettée.

La justesse de nos raisonnemens ne nous est garantie que par l'épreuve de notre intuition sensitive, ou par celle de notre sentiment moral; et les conséquences de ces premiers apperçus n'acquièrent véritablement une force active que lorsque l'éducation, l'habitude, la puissance de l'opinion publique a su les élever à l'ascendant décisif d'un préjugé, c'est-à-dire d'une maxime à laquelle on est accoutumé d'obéir sans réflexion et sans examen.

Dieu nous garde à jamais des honnêtes gens qui, même dans le cours ordinaire de la vie, ne le sont et ne prétendent l'être que par calcul ou par réflexion.

LI.

DU PRIX DES DIFFICULTÉS.

Il n'y a point de mouvement, point de force active sans résistance. Les difficultés semblent être précisément dans l'ordre intellectuel et moral, ce qu'est le ressort dans les mécaniques; elles augmentent les forces, soit qu'elles les retiennent, les rassemblent, les compriment ou les concentrent. Si notre bras ne trouve dans la tendance d'une action déterminée aucun obstacle qui l'arrête, ses forces s'échappent, s'évanouissent, et sa foiblesse subite risque d'entraîner celle de tout le corps; si notre attention ne rencontre plus dans l'objet qui l'occupe aucun motif de redoubler d'efforts ou d'application, elle se relâche, perd bientôt son objet entièrement de vue, et laisse tomber souvent notre esprit dans une inertie complète. Il en est de même de tous les intérêts, de toutes les affections de notre ame. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'une difficulté qui n'est pas en proportion avec les efforts dont nous sommes capables,

loin d'ajouter à leur énergie, les enchaîne et les paralyse absolument, comme un ressort, ou trop fort pour que nous puissions le détendre, ou trop caché pour que nous puissions en pénétrer le secret.

C'est sur la vérité de ces observations que porte toute la théorie des contre-poids dans l'organisation politique, toute celle des nœuds d'une intrigue dramatique ou romanesque, toute la puissance des illusions de l'amour et de la coquetterie.

Je ne puis retrouver dans ce moment le nom de l'ambassadeur françois à Turin, qui, fort ennuyé de faire si paisiblement le rôle de Sigisbé d'une des plus grandes dames de la cour, demandoit à tout le monde avec humeur : — *Non c'e rivali in questo paese?* —

J'ai moi-même beaucoup connu un homme à la vérité fort riche et fort laid, qui se plaignoit le plus sérieusement du monde d'avoir toujours été malheureux en amour, parce qu'il n'avoit point encore trouvé de maîtresse assez cruelle.

LII.

DE L'AFFINITE.

Comment ne pas être frappé de tant de rapports entre les loix du monde physique et celles du monde moral ! La chimie offre peut-être encore plus de ces rapports que la physique proprement dite.

Cette loi générale de l'affinité, que son action s'affoiblit à proportion que le corps qui l'exerce se rapproche de son point de saturation, ne doit-elle pas être regardée aussi comme une loi générale des affinités de goût, de sentiment, de passion? Et n'est-ce pas dans ce principe qu'on trouveroit véritablement la cause naturelle du refroidissement successif de tant de liaisons produites par les rapports même les plus vrais, les plus doux, et de l'influence la plus irrésistible?....

LIII.

UNE DES GRANDES ÉNIGMES DE LA DESTINÉE HUMAINE.

Pourquoi tant d'actions importantes de la vie ont-elles des suites si diverses ? Pourquoi le résultat sensible de nos meilleures et de nos plus mauvaises actions semble-t-il si souvent le même ? Pourquoi les conséquences fâcheuses de nos vices et de nos fautes ne sont-elles pas plus déterminées, plus frappantes, plus prochaines ?

Il est trop vrai que l'espèce d'incertitude qui paroît régner à cet égard dans l'économie générale de la nature et dans l'arrangement particulier de nos destinées, est un grand prétexte d'erreurs et de mécomptes. Et j'avoue que ma pensée en fut épouvantée plus d'une fois.

Cependant, en y réfléchissant, je crois découvrir au milieu de cette nuit profonde plus d'une lueur qui me rassure.

D'abord, je ne puis m'empêcher de reconnoître que, si les suites de nos bonnes ou de

nos mauvaises actions étoient toujours également infaillibles, également promptes et frappantes, il ne nous resteroit plus aucune ombre de liberté morale; car notre choix seroit déterminé par la force même des choses; et l'on ne seroit bon ou méchant tout au plus que par instinct.

Si les chagrins ou les malheurs de la vie étoient constamment la suite nécessaire de quelque vice ou de quelque imprudence, ces chagrins et ces malheurs même n'en deviendroient-ils pas infiniment plus cruels? Où trouveroient-ils encore de la compassion, de l'indulgence et du soulagement?

Que de sublimes élans de courage, d'héroïsme, de simple bonté même, l'humaine foiblesse ne doit-elle pas à cette vague inconstance de toutes les chances et de tous les jeux de la fortune, ou plutôt à ce voile impénétrable qui nous cache l'avenir le plus près comme le plus éloigné de nous, et dans ce sombre avenir les décrets mysterieux de l'éternelle providence!

Les lacunes, les discordances, l'étonnante irrégularité que nous croyons appercevoir dans l'ordre des causes et des effets que peut suivre notre intelligence, ne doivent-elles pas nous

avertir que cet ordre sensible à nos yeux ne sauroit subsister isolément, qu'il est subordonné sans doute à quelque ordre supérieur, et que, semblables aux orbites de ce nombre immense de mondes qui composent l'univers, tous ces différens ordres de la nature physique et morale se croisent, se pressent et se trouvent liés les uns aux autres pour former l'harmonie parfaite, universelle, dont nous ne pouvons saisir que des traces fugitives et légères, quelques accords plus ou moins frappans.

L'ordre visible pour nous, en suppose encore nécessairement un autre qui ne l'est pas. Nous sommes forcés de recourir à des causes inconnues pour compléter, pour soutenir le système de celles que nous pouvons connoître. Il est même très évident aux yeux de la raison éclairée par l'expérience la plus commune, que c'est de l'ordre invisible que dépend toujours l'ordre visible, et que les plus grandes puissances de ce dernier risquent à chaque instant de se voir arrêtées, suspendues, anéanties par celles de l'autre. L'irrésistible ascendant de cet ordre mystérieux, c'est la chaîne d'or attachée au sommet de l'Olympe, cette chaîne immense avec laquelle le Jupiter d'Homère

enlève la terre et l'océan, avec laquelle lui seul tient l'univers et tous les dieux suspendus dans l'espace.

Quoique nos actions et nos pensées ne paroissent pas toujours avoir, et n'aient pas même toujours en effet les conséquences heureuses ou malheureuses que l'expérience et la raison en pouvoient espérer ou craindre, il n'en est sûrement aucune qui n'influe tôt ou tard d'une manière ou d'une autre sur le bonheur ou le malheur de notre existence. C'est assez pour nous inspirer beaucoup de sévérité pour nous-mêmes, beaucoup d'indulgence et de pitié pour les autres.

Cependant, sujets comme nous le sommes à tant d'erreurs et de fautes, ne serions-nous pas trop malheureux de cette idée, si la bonté céleste ne nous permettoit d'y joindre le doux espoir qu'en nous livrant avec confiance à ses saintes inspirations, nos fautes, nos erreurs comme les peines et les chagrins qu'elles nous attirent, pourront servir encore au développement de nos facultés, au perfectionnement de notre être, et par-là même à notre plus grand bonheur?

En réfléchissant sans aucune pusillanimité superstitieuse sur les dangers de toute espèce

dont nous ne cessons d'être environnés, et auxquels nous nous exposons souvent nous-mêmes de propos délibéré, en nous rappelant encore avec sincérité nos égaremens, nos imprudences, nos fautes de chaque jour, et, pour ainsi dire, de chaque instant, comment ne pas bénir l'invisible main qui nous protége, qui daigne écarter si souvent les conséquences trop probables de tant d'imperfections, de tant de témérités, de tant de foiblesses, qui semble ainsi rompre ou ployer elle-même en quelque sorte la chaîne naturelle des causes et des effets dont dépendent le bonheur ou le malheur de notre destinée.

Les exceptions à l'ordre établi, du moins autant qu'il nous est permis d'entrevoir cet ordre à notre égard, sont incomparablement plus fréquentes en notre faveur qu'elles ne le sont à notre désavantage; elles ne le sont pas assez cependant pour nous plonger dans une sécurité funeste. Mais ce qui ne doit pas être un motif de négligence ou de relâchement, comment ne seroit-il pas celui d'une douce et sainte confiance pour un cœur sensible et vertueux !

LIV.

DE LA PUISSANCE DES ÉVÉNEMENS.

Tout le monde sait que la force des événemens est au-dessus de toutes les mesures de la sagesse humaine; car c'est dire que Dieu, le Tout-Puissant, est plus fort que l'homme, ce foible et superbe vassal de la poussière. Mais ce qui me frappe en ce moment, c'est l'étonnante énergie que peut déployer un être naturellement aussi débile, aussi pusillanime que l'homme, lorsqu'il est une fois soulevé par l'impulsion de quelque événement extraordinaire, soit que cet événement ait précédé ses desseins ou qu'il paroisse en être la suite. L'homme qui paroît en avant des événemens, ou qui se laisse entraîner par eux, semble confondre la puissance de ses propres moyens avec celle des choses, et devient, pour ainsi dire, l'ame des prodiges que cette irrésistible puissance étoit seule en état de produire. C'est l'explication la plus exacte et la plus naturelle de ce mot si modeste et si profond du prince Henri : — J'ai toujours vu qu'il n'y avoit point

de grand homme sans le piédestal des circonstances.

Les hommes d'un génie entreprenant tâchent de faire naître les événemens, au risque d'être écrasés par eux, ou d'assurer à leur faveur le triomphe de leur ambition, l'établissement de leur pouvoir. Les hommes d'une sagesse et d'une expérience consommée les attendent, les saisissent, s'emparent habilement de leur influence, et savent tantôt en modérer la force, tantôt en fixer le résultat, tantôt en diriger les suites. Il est difficile de disposer d'avance les événemens à son gré; mais on est presque sûr d'en faire naître toutes les fois qu'on a l'art, le talent ou l'audace d'exciter de fortes passions et de les mettre aux prises avec de grands obstacles.

C'est ce que les faiseurs et les meneurs de révolutions nous ont prouvé de plus d'une manière. Mais ce qu'ils nous ont prouvé malheureusement mieux encore, c'est qu'en excitant de violentes passions dans la grande masse du peuple, on fait naître des combinaisons d'événemens qui portent l'audace et la scélératesse même beaucoup plus loin qu'il ne leur convenoit d'aller, et que toute la puissance du génie et de la gloire, soutenue des pro-

diges les plus inouis de la providence, ne parvient enfin à les arrêter, à les contenir, qu'après de longues et cruelles épreuves de trouble et de désespoir.

La force génératrice du temps, dont les progrès sont quelquefois si rapides, le secours miraculeux de ces rapports de faits et de circonstances, appelés vulgairement les chances de la fortune, le mouvement électrique imprimé par l'action de ces rapports au flux de l'opinion générale, aux sentimens comme aux intérêts les plus habituels de la multitude, l'inconcevable enchantement des dangers, des entreprises, des succès extraordinaires, tous ces grands moyens exaltent au plus haut degré les foibles ressources de notre pensée, et nous élèvent au-dessus de nous-mêmes. La volonté de l'homme, en se voyant entourée de toute cette puissance et de tous ces prestiges, y trouve un rempart qui la rassure, et prend un élan surnaturel; elle s'étonne alors elle-même de l'étendue de ses facultés et de son empire; par-là même elle parvient à l'agrandir très réellement.

La seule impossibilité de reculer sans se perdre, n'a-t-elle pas fait tenter des efforts inouis et franchir des obstacles qui sembloient invincibles?

LV.

DE LA MESURE SINGULIÈRE DE NOS AFFLICTIONS.

Non-seulement nous supportons les calamités générales avec plus de patience et de résignation que les calamités particulières ; souvent même nous sommes moins affectés de celles que nous partageons très réellement avec un grand nombre d'individus, que de celles qui frappent à côté de nous quelqu'un de nos semblables, sur-tout si nous nous voyons menacés d'éprouver tôt ou tard la même destinée. La mort de trente à quarante mille hommes le jour d'une bataille, ne nous touche et ne nous épouvante pas autant que la mort très naturelle d'un seul de nos voisins, quelque légères encore qu'aient été peut-être nos liaisons avec lui. L'opération financière du gouvernement révolutionnaire par laquelle je me suis vu dépouillé pendant quelques années de la totalité de mon revenu, et depuis, des deux tiers à-peu-près de mon capital, m'a causé certainement moins de peine et de regrets que la centième

partie de cette perte, si je l'eusse faite isolément. Le gouvernement le plus chéri comme le plus odieux, risque encore plus de révolter tout un peuple par une seule injustice particulière que par une suite de mesures générales également injustes, également oppressives. L'histoire ancienne et l'histoire moderne en fournissent assez de preuves. Rappelez-vous la fin du règne des Tarquin, celle de la tyrannie des décemvirs, &c. et rapprochez ensuite de tant de catastrophes mémorables les succès inouis du despotisme révolutionnaire. Un fléau qui frappe sur tous indistinctement, un malheur universel, prend le caractère terrible des loix de la nécessité; toutes les forces avec lesquelles on auroit cru pouvoir résister, se trouvent écrasées du même coup, et notre sensibilité même en perd son ressort habituel. Il paroît qu'il entre dans la plupart de nos impressions, et de joie et de douleurs, beaucoup de sentimens relatifs au souvenir des comparaisons faites par notre esprit ou par notre expérience, mais qui s'y mêlent avec une telle promptitude et d'une manière tellement imperceptible, que nous en ressentons l'effet sans pouvoir, le plus souvent, nous en rendre compte à nous-mêmes.

Il y a tel coup du sort ou de l'injustice des hommes qui nous affecte d'autant moins qu'il nous a fait un plus grand mal ; il nous tue, pour ainsi dire, en même temps qu'il nous blesse ; et quelquefois aussi l'effort extraordinaire que nous faisons pour le supporter avec constance, nous donne une énergie toute nouvelle, et nous élève en effet au-dessus des forces connues de l'humanité.

Notre sensibilité comme notre esprit semble n'avoir aussi qu'une certaine mesure de capacite. Par cette seule raison, de très grands maux doivent nous toucher moins que ceux qui ne le sont pas autant, mais dont nous embrassons mieux toute l'étendue, dont nous prévoyons plus complètement toutes les suites.

L'habitude émousse prodigieusement le sentiment des plus vives douleurs, et les surprises de notre imagination irritent, augmentent au même degré celui des peines les plus légères. Par la loi de ce contraste, la providence ne répare-t-elle pas en quelque sorte l'inégalité des destinées que nous croyons les plus heureuses et de celles qui nous paroissent l'être le moins ?

Pour les ames sensibles un moyen très efficace encore, ce me semble, de rendre

moins amère et moins douloureuse l'impression d'un grand nombre de peines inévitables, c'est de s'accoutumer à regarder le mal moral, lorsqu'on ne peut ni le changer ni le prévenir, comme un obstacle physique, contre lequel on lutteroit tout aussi vainement que contre l'immuable loi des forces centripètes ou centrifuges. Et cette idée n'est pas une simple illusion; elle n'est souvent, hélas! que trop réelle. Non-seulement nous nous trouvons ainsi plus disposés à nous soumettre à l'ordre éternel des destinées; cette manière de voir le mal moral en désintéresse encore en quelque sorte notre ame. Ses rapports avec le mal, du moment où elle ne le considère plus que sous ce point de vue, se trouvent comme interrompus, et la touchent dès-lors beaucoup moins vivement. Elle se sent élevée vers l'atmosphère céleste qu'habite celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal (1).

(1) Habacuc, ch. 1.

LVI.

DE LA SUPERSTITION.

Je ne sais s'il est des superstitions plus dangereuses que l'impiété ; je conviendrai pourtant volontiers qu'elles ne le sont guères moins lorsqu'elles affoiblissent, non l'empire du raisonnement, mais celui de la raison, lorsqu'elles altèrent les affections de la nature ou corrompent les premiers principes de la morale et de l'ordre social.

Quant aux pratiques et aux opinions superstitieuses qui tendent à renforcer ces principes et ces sentimens, loin d'être dédaignées, j'ose croire qu'elles méritent plus que l'indulgence, le respect même du vrai philosophe. Les sublimes vérités de la religion la plus pure et la plus raisonnable sont tellement hors de la portée habituelle de notre intelligence, que nous avons besoin d'avoir recours à toute sorte de moyens et d'artifices pour élever notre esprit à de si hautes contemplations, pour nous les rendre moins difficiles, moins étrangères, pour disposer enfin notre ame à s'en laisser toucher au point d'influer véritable-

ment sur notre bonheur et sur notre conduite.

Un Dieu purement métaphysique est si loin de nous ; si nous devons en occuper notre pensée, comme il est utile que nous l'en occupions, il faut bien nous permettre de le rapprocher de nous, en lui prêtant les vertus et les perfections dont notre foiblesse peut se former l'idée la plus claire et la plus sensible, en l'humanisant en quelque sorte, en le recréant à notre image comme il nous créa lui-même à la sienne. C'est la seule manière, hélas ! dont nous puissions espérer de saisir quelques rayons de l'inaccessible lumière qui nous le montre et nous le cache. C'est encore la seule manière de nous mettre véritablement en rapport avec cet être des êtres, cette ame de notre ame, la source éternelle de toute existence et de toute perfection. Le métaphysicien le plus sévère, s'il joint à la profondeur de ses idées une ame et une imagination sensibles, ne méprisera donc plus ni l'honnête Athénien dont les dispositions religieuses s'exaltoient aux pieds du Jupiter de Phidias, ni le Romain moderne dont la piété devient plus soumise et plus pure, en s'attendrissant devant quelque beau tableau des dernières souffrances du Christ....

LVII.

DU MOUVEMENT.

Il paroît que le mouvement, au moral comme au physique, est un des plus vifs besoins de notre existence, tant que les moyens employés pour le satisfaire n'ont pas assez exercé toutes nos forces pour nous faire desirer encore plus vivement le repos. C'est le mouvement seul qui renouvelle en nous le sentiment de la vie, il en est le premier symptôme et l'image la plus sensible. Où nous ne voyons point de mouvement, nous ne voyons point d'ame ni de vie; nous le cherchons par-tout, dans nos travaux, dans les amusemens de nos loisirs, dans les productions du génie et des arts comme dans les chefs-d'œuvre de la nature. La ligne qui nous retrace le mieux l'idée du mouvement, est pour nous la ligne de beauté. Ce qui fait languir un ouvrage quelconque ou de philosophie, ou d'imagination, c'est sur-tout le défaut de mouvement. L'expression qui paroît en donner le plus à la pensée comme au sentiment, est toujours la plus brillante et

la plus vraie. Il n'y a de vrai pour nous que ce qui vit, ce qui nous paroît vivre, ce qui ranime en nous l'idée ou le sentiment de notre être.

Les hommes les plus indolens poursuivent avec avidité l'espèce de mouvement qui coûte le moins à leur paresse ; ils aiment à se reposer au bord d'un ruisseau dont le murmure leur rappelle doucement la rapidité continue avec laquelle s'écoulent et les flots et les heures. Le grave Anglois accablé de spleen n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut courir sur les grands chemins à cheval ou en chaise de poste, sans avoir le plus souvent d'autre objet que celui de courir. Malgré sa lenteur naturelle, le Hollandois ne trouve-t-il pas un charme tout particulier dans la vîtesse avec laquelle, l'hiver, sur ses traîneaux ou sur ses patins, il se sent transporté comme par enchantement d'un endroit à l'autre ? Ne voit-on pas des hommes riches et puissans s'exposer souvent aux plus grands dangers, pour le seul plaisir de dévorer des distances et d'atteindre plus promptement un but qui, par lui-même, sans doute ne méritoit guère un pareil empressement ? Le délire des malades condamnés à l'inaction la plus absolue n'occupe-t-il pas

communément leurs rêves de voyages ou d'autres agitations plus ou moins violentes ? C'est dans les fantaisies de notre imagination que ce besoin de mouvement cherche encore en quelque sorte à se satisfaire, lorsque la nature et les circonstances ne nous en laissent plus aucun autre moyen. Le desir de vivre et de se sentir exister de quelque façon que ce puisse être, tient essentiellement à la nature de l'homme ! c'est un penchant indestructible et que nous voyons lutter contre les plus grands obstacles jusqu'au dernier terme de l'existence même la plus frêle, la plus pénible, la plus languissante.

LVIII.

ENCORE UN MOT SUR LE SYSTÈME DE LA PERFECTIBILITÉ.

Assurément les agitations politiques, civiles et morales qui naissent de l'organisation de nos sociétés, du choc de tant d'intérêts divers, du trouble et de l'aveugle violence de toutes les passions humaines, et très particulièrement dans l'époque présente de l'extrême dispersion ou dissémination des lumières et des richesses (1), doivent finir par avoir un résultat utile, un résultat conforme aux vues de l'éternelle sagesse et de l'éternelle bonté. J'ose croire même que les terribles agitations dont nous avons été témoins, quelque funeste et quelque menaçante qu'en soit encore l'in-

(1) Je ne connois aucun caractère de l'époque actuelle qui soit aussi saillant, aussi distinctif; il offre la solution la plus simple et la plus complète des phénomènes qui ont signalé notre siècle d'une manière si extraordinaire; et l'on ne sauroit trop méditer sur toutes les conséquences qui peuvent en résulter encore à l'avenir.

fluence sur le repos des individus et des nations, n'en sont pas moins destinées à favoriser tôt ou tard la tendance générale de notre être vers un état plus parfait. Mais la grande erreur des partisans outrés du système de la perfectibilité consiste, ce me semble, à borner leur espérance,

To earth's contracted span.

C'est en la renfermant dans les limites étroites de notre existence sur la terre, que l'on risque de se livrer à des rêves de perfectibilité fort dangereux, parce que ces rêves nous font oublier combien les bornes du perfectionnement actuel et des individus, et des nations, sont impérieusement fixées par la nature même des choses, et, sous ce rapport, tout à fait insurmontables.

A quelque échelon de la grande échelle des destinées que nous nous trouvions placés, nous nous rendons malheureux dès que nous voulons être autrement que nous ne pouvons être sur l'échelon qui nous est assigné pour plus ou moins de temps.

L'inquiétude de nos desirs peut élever nos sentimens, nos pensées plus haut, mais nos actions et nos efforts ne doivent jamais dé-

passer une certaine mesure déterminée par l'étendue réelle de nos besoins, de nos habitudes, de nos pouvoirs.

Quoique cette mesure ne soit pas déterminée avec une précision rigoureuse (elle n'auroit pu l'être ainsi, sans comprimer trop fortement le ressort de nos actions, et sur-tout l'élan de nos desirs), elle l'est assez pour ne pas tromper un sens juste et droit.

Les plus merveilleux phénomènes qui résultent de cette agitation générale, si nécessaire au mouvement de notre vie morale, au développement d'une existence qui ne fait que commencer dans ce monde, ne sont que des phénomènes passagers qui n'altèrent point essentiellement le cours ordinaire des destinées humaines, quoique leur éclat semble annoncer quelquefois une direction tout à fait nouvelle.

Après un certain temps d'orage, tout rentre bientôt dans le repos de l'ordre naturel.

Le progrès des lumières, la puissance des révolutions, ne changent rien aux premiers besoins des peuples et des individus, à quelques modifications près toujours les mêmes, ainsi toujours plus ou moins difficiles à satisfaire, à concilier entre eux.

Que l'on soit vertueux par respect ou par amour pour l'ordre, que l'on ait l'heureuse insouciance des premiers âges, ou la mélancolie sublime de notre siècle, pour vivre il faudra toujours manger, dormir et se battre.

Et cette seule obligation, tout ignoble qu'elle peut paroître à nos philosophes, ramenera toujours les générations humaines, tant qu'elles passeront sur ce globe, à certains points fixes après avoir parcouru plus ou moins vîte, plus ou moins péniblement tel ou tel orbe du cours déterminé de leur existence.

Que l'on soit vertueux par respect ou par amour pour l'ordre, que l'on ait l'heureuse insouciance des premiers âges ou la mélancolie sublime de notre siècle, après avoir agi, pensé, vécu, végété quelque temps, il faudra toujours mourir.

Et cette seule circonstance, par quelque douce illusion que l'on puisse nous la faire oublier, est le terme fatal qui doit arrêter éternellement les progrès du perfectionnement de l'espèce comme de l'individu; car, ainsi qu'on l'a dit plus d'une fois, les nations naissent, croissent, dépérissent et meurent comme les particuliers, avec cette seule différence que la durée de leur dépérissement, comme

celle de leur croissance, est plus longue, parce qu'ordinairement les mouvemens de l'une et l'autre époque sont aussi plus lents, plus imperceptibles.

Ce qu'il est permis de compter réellement comme accroissement possible du bien-être ou des lumières de l'espèce humaine, c'est ce qu'une génération peut transmettre à l'autre, ce sont des résultats de faits, d'observations, des monumens de travaux durables, d'arts, de sciences, d'institutions morales, civiles ou politiques.

Mais le cercle de cette influence bienfaisante n'est pas non plus aussi vaste que voudroit nous le persuader l'orgueil des philosophes de nos jours.

Il est vrai seulement que si un homme, un siècle ne peut guère ajouter à l'esprit, aux talens, à l'imagination d'un autre homme ou d'un autre siècle, il peut ajouter du moins quelque chose à leur expérience, à leurs moyens d'apprendre, aux commodités, aux agrémens de la vie commune. Ce seroit bien quelque chose, ce seroit beaucoup sans doute, si, par la même raison, il n'ajoutoit pas aussi trop souvent à leur inquiétude, à leurs tourmens, à leurs moyens de se nuire, et de hâter

encore ainsi les progrès de leur destruction ou de leur misère.

Car le développement de trop de forces, de trop de facultés individuelles, nécessite et favorise tout à la fois l'établissement d'une force centrale propre à les comprimer ; et l'accroissement subit ou progressif de cette force comprimante ne peut manquer de ramener tôt ou tard, sous une forme quelconque, un pouvoir plus ou moins envahissant, plus ou moins oppresseur, dont le dernier terme est toujours le despotisme et ses suites naturelles, inévitables.

C'est le cercle dont le cours de nos institutions sociales n'a jamais pu sortir encore, qu'en arrêtant son mouvement sur un point fixe par des mesures extraordinaires, par le régime positif de certains préjugés, de certaines habitudes, ainsi qu'on l'a fait en petit à Sparte, en grand dans l'empire de la Chine.

LIX.

DU BONHEUR.

Quel est le moraliste qui n'ait essayé d'une manière nouvelle de définir le bonheur. Voici celle qui me frappe aujourd'hui.

Il est trois modifications de notre existence dont la réunion me paroît constituer le bonheur suprême, le repos, le sentiment et la pensée. Le sentiment, sans le repos et sans la pensée, est un état de trouble et d'erreur. La pensée, sans le repos et sans le sentiment, nous fatigue et nous désintéresse. Le repos, sans le sentiment et la pensée, est un état d'inertie ou d'ennui.

Le degré d'ambition, d'amour, d'avarice, de dévotion qui nous donne ou nous laisse la jouissance de ces trois modifications réunies, est bien près du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

N'oublions pas cependant de remarquer ici que le repos, dans le sens moral comme dans le sens esthétique, exprime, non l'absence absolue de tout mouvement, mais bien celle

de tout mouvement discordant, de toute agitation trop vive pour ne pas être hors de mesure ; cette espèce de repos n'est donc que l'heureux résultat des liaisons les plus faciles et les plus harmonieuses. On dit également d'une belle vue, d'un beau tableau, d'un excellent morceau de poésie ou de musique, d'un beau visage et d'une belle ame, qu'il y règne un doux repos, un repos sublime, un repos parfait. Winckelmann nous a fait observer ce grand caractère de perfection dans le groupe même le plus expressif de l'antiquité, dans les traits de la belle tête de Laocoon, quelque empreinte déchirante de douleur et de souffrance que portent d'ailleurs tous les muscles de cette admirable figure....

LX.

QUESTIONS SIMPLES,

DONT LA SOLUTION POURROIT ÉCLAIRCIR DE GRANDS MYSTÈRES.

Comment notre volonté remue-t-elle notre bras?

Comment un mot, une idée dont la trace sembloit s'être entièrement effacée, nous reviennent-ils à l'esprit, sans qu'aucune circonstance particulière nous les rappelle?

Comment agissons-nous souvent d'une manière absolument contraire à nos principes, à notre volonté?

Comment renonçons-nous volontairement à ce qui faisoit notre joie et notre bonheur?

Comment devenons-nous capables de préférer l'intérêt qui nous est étranger au nôtre?

Qu'est-ce que tout ce que la puissance du génie et de l'industrie de l'homme peut produire de plus merveilleux, de plus sublime en comparaison de la moindre particule de vie, de lumière, de sensibilité que l'auteur de la nature prodigue sans cesse à tant de millions

et de milliards d'êtres répandus dans l'infinité de l'espace, sur le seul point de cette immensité qu'embrassent nos foibles regards ?

IDÉE DE LA MORALE DE KANT.

> Resolve, resolve, and to be men aspire,
> Exert that noblest privilege, alone
> Here to mankind indulg'd, controul desire;
> Led godlike reason from her sovereign throne,
> Speak the commanding word, I will, and it is done.
>
> THOMSON.

M. KANT a très bien établi qu'il n'est aucune des sciences auxquelles l'esprit humain a pu s'élever, qui ne porte sur un fait ou sur un résultat emprunté de quelque autre science, et dont il faut d'abord admettre ou supposer la vérité, sans pouvoir la démontrer par les principes même de la science à laquelle ce fait ou ce résultat sert de fondement.

Suivant lui, toute la morale est fondée sur une expérience psycologique en effet infiniment remarquable; c'est l'expérience du pouvoir qu'a notre volonté, de se déterminer elle-même, indépendamment de tous les intérêts les plus propres à la mouvoir, et dans un sens même tout-à-fait contraire à ces intérêts, à ces mouvemens habituels. Ce pouvoir, il l'appelle très énergiquement l'autonomie de la volonté,

c'est-à-dire la puissance de se prescrire elle-même des loix, sa souveraineté législative.

Je m'attends que les hommes qui s'obstinent à ne voir jamais que de vieilles idées dans celles qu'on s'étudie à leur présenter sous les formes les plus nouvelles, ne manqueront pas de dire que cette autonomie de la volonté n'est au fond guère autre chose que ce que le vulgaire appelle depuis long-temps la conscience, ou bien ce que plusieurs philosophes écossois ont cru désigner plus convenablement par les mots de tact, d'instinct, de sens moral. Mais il me semble au moins qu'on ne peut refuser à M. Kant le mérite d'avoir défini cet attribut très singulier de notre être d'une manière et plus précise et plus frappante qu'on ne l'avoit fait encore avant lui.

Nos besoins physiques, nos penchans, nos goûts, nos intérêts, naturels ou factices, sont évidemment les motifs qui nous entraînent le plus communément dans le cours de la vie. Mais il n'en est pas moins certain qu'il est en nous une force capable de résister à toutes ces impressions du dehors, à tous ces mouvemens de l'intérieur; et cette force est telle, que, non seulement elle peut les modérer, les ralentir, les régler plus ou moins à son gré, mais encore

se commander à elle-même, et prendre en conséquence de ses propres loix une direction entièrement opposée à celle où nous eût précipités, sans cet effort spontané, tantôt direct et subit, tantôt lent et réfléchi, la puissance d'ailleurs très impérieuse de ces impressions du dehors, de ces mouvemens habituels de l'intérieur. Je ne pense pas qu'il existe dans l'économie de notre être un effet mieux constaté, quoique plus merveilleux.

Ce n'est pas expliquer, c'est confondre les faits et les idées que de prétendre, lorsque notre volonté l'emporte sur nos affections les plus vives, qu'elle ne fait que céder à une impression plus forte que celle de ces affections même. Il s'agit ici de deux principes moteurs d'un caractère et d'un ordre tout-à-fait différens. Se priver de ce qu'on aime le mieux pour remplir un devoir qu'on s'impose volontairement, sacrifier son repos, sa vie, pour sauver son honneur, sa patrie ou son ami, ce n'est pas se laisser déterminer par un mouvement ordinaire, par un mouvement naturel, c'est arrêter au contraire ce mouvement, c'est lui commander, c'est reconnoître, au moins d'une manière implicite, la supériorité d'une loi morale sur les loix physiques auxquelles nous

sommes soumis d'instinct et d'habitude. Et le puissant effet qui résulte de cette espèce de reconnoissance, soit que la réflexion la suive ou qu'elle la précède, est sans doute au dessus de toutes les règles suivant lesquelles on peut essayer de calculer le plus ou le moins d'influence de telle affection ou de telle autre du même genre.

Ce qu'il y a de plus remarquable ici, le point sur lequel on ne sauroit trop insister, c'est la spontanéité de l'acte par lequel la volonté se détermine elle-même. C'est une direction particulière qui sort absolument du cercle commun de nos mouvemens habituels. Au lieu d'être portée du dehors à l'intérieur, elle se porte de l'intérieur au dehors; c'est alors que de passive qu'est la plupart du temps notre existence, elle devient véritablement active. C'est l'instant de la plus grande énergie de notre puissance intelligente et morale. Car toute l'énergie des affections même les plus violentes, n'est qu'une énergie passive, purement passive; elle provient de l'impression profonde qu'ont excitée en nous les objets du dehors. L'énergie qui leur résiste, qui leur commande, part d'une force intérieure; elle vient de nous, elle tient d'une nature élevée au dessus de

l'ordre des êtres sensibles qui nous entourent, et avec lesquels nous nous trouvons liés sous une infinité d'autres rapports.

Cette grande faculté morale a été reconnue plus ou moins distinctement par la plupart des moralistes anciens (1) et modernes ; elle l'a sur-tout été par Pythagore et par les disciples de Zénon. Mais ils en ont plutôt présenté les conséquences, qu'ils ne l'ont observée dans

(1) Voyez la fin de la seconde satire de Perse :

Quin damus id superis, de magna quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago,
Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto ?

Voyez le Traité de Cicéron, *de Legibus ;* voyez *Maxime de Tyr.* — Telles sont les choses que Dieu prescrit comme législateur, νομοθετει, et qui font l'homme de bien, en qui les passions obéissent à la raison ; et les sciences même se rangent sous cet empire. — Et dans un autre endroit : — Dieu même en est le législateur ; cette loi n'est ni écrite ni convenue ; non, elle est souveraine, et ne rend aucun compte de ce qu'elle ordonne ; c'est la loi par excellence. —

Il existe un ouvrage du dix-septième siècle, où l'on trouve tout un système de morale établi sur cette même base. L'auteur de cet ouvrage étoit un professeur de Leyde, Guelin ; il fut persécuté comme athée, pour avoir enseigné une doctrine si religieuse.

son origine, qu'ils ne l'ont considérée comme le fait principal sur lequel reposoit le système entier de nos devoirs et de notre perfectibilité.

C'est parce que l'homme a la puissance de vouloir qu'il devient un être moral. C'est parce que toutes les fois que cette puissance s'exerce, elle produit des effets dont il est impossible de rendre raison par aucun autre principe que celui de cette puissance même, que, suivant l'usage qu'il en fait, l'homme est éminemment méchant ou bien éminemment bon. Lorsque notre volonté, séduite ou trompée, abandonne à quelque passion malfaisante tout le pouvoir dont elle peut disposer, elle communique par là même à cette passion une force nouvelle, une force prodigieuse, mais elle ne tarde pas à perdre ainsi son propre empire. Lorsqu'elle s'associe au contraire à des affections pures et généreuses, non seulement elle conserve son empire naturel, mais elle en reçoit encore un nouveau degré d'énergie, de chaleur et d'activité.

Quand et comment pouvons-nous être sûrs que notre volonté n'est subjuguée par aucune influence étrangère, et qu'elle exerce sa souveraineté originelle dans le sens le plus juste et

le plus étendu ? Toutes les fois qu'elle lutte avec succès contre toute influence étrangère, toutes les fois qu'elle se détermine d'après une loi générale, et non d'après un mouvement particulier.

Ce qui distingue le souverain de l'esclave, ainsi que du despote, c'est ce grand caractère de justice et de raison, l'empreinte sublime de l'ordre universel, auquel appartiennent tous les êtres intelligens, auquel une tendance naturelle les ramène sans cesse, dans quelques écarts qu'ait pu les engager le trouble de leurs pensées ou la fougue de leurs passions. Rois et peuples souverains sont également despotes, également esclaves, lorsqu'ils n'agissent que d'après un intérêt personnel, d'après un intérêt momentané. Liberté et souveraineté ne subsistent donc véritablement que dans une soumission plus ou moins volontaire, plus ou moins éclairée à ce principe divin de l'ordre qui commande à tous les êtres moraux, comme, suivant les rêves de la mythologie, le Destin commandoit à tous les dieux de l'Olympe.

Toute direction particulière de notre volonté, soit qu'elle parte d'un calcul de notre entendement ou d'un sentiment confus de notre cœur, lorsqu'elle ne peut être soumise à l'ex-

pression d'une loi générale, sans nous paroître absurde ou injuste, devient par là même suspecte et dangereuse. Ce n'est plus un acte libre de notre volonté, ce n'est plus une loi qu'elle se donne elle-même, c'est un pouvoir usurpé dont elle subit la chaîne, qui la fait passer sous le joug d'une domination étrangère. Mais quelque individuel que semble dans son origine le sentiment ou le motif qui détermine notre volonté, s'il peut devenir la base d'une loi générale, c'est-à-dire d'une loi à laquelle nous puissions desirer que tous les êtres moraux avec qui nous sommes en rapport, soient également soumis, ce sentiment, ce principe individuel ne tarde pas d'acquérir un caractère moral, et ne risque plus d'altérer l'indépendance de notre volonté.

Il n'est rien de plus sensible et de plus remarquable dans l'économie de la nature humaine, et probablement de celle de tous les êtres intelligens, que cette existence corrélative d'une loi qui leur commande l'obéissance et le respect, et d'un pouvoir qui leur donne la force d'obéir ou de ne pas obéir à cette loi, même en dépit des plus grands obstacles, et qui cependant ne conserve la jouissance sûre et paisible de son indépendance et de son auto-

rité, qu'autant qu'il persévère dans son obéissance et dans son respect pour cette loi première. C'est ainsi que tout monarque n'est bien assuré de son pouvoir, du pouvoir le plus absolu, qu'en devenant le premier esclave des loix sur lesquelles ce pouvoir est établi.

Si la loi que notre volonté se trouve obligée de reconnoître et de respecter, n'étoit que le résultat plus ou moins éloigné des mobiles habituels de notre activité, la soumission qu'elle en exige et qu'elle en obtient paroîtroit fort simple, et même en quelque sorte forcée et machinale. Mais il est hors de doute que cette loi contrarie souvent nos affections les plus vives, et qu'elle est très souvent en opposition décidée avec les motifs ordinaires de nos actions. Et c'est dans ce cas particulièrement que le respect qu'elle nous impose et l'obéissance que nous croyons lui devoir, deviennent l'acte le plus libre de notre volonté, l'exercice le plus sublime de notre puissance morale. Il n'est sans doute aucun emploi de nos facultés qui nous élève davantage au dessus de la sphère dans laquelle nous partageons encore les besoins et la destinée de tant d'êtres animés comme nous, mais d'une classe d'ailleurs évidemment fort inférieure à la nôtre.

Soutenir que le plaisir que nous trouvons à faire une bonne action la rend moralement moins bonne, c'est dire une vérité, peut-être, mais c'est l'énoncer au moins d'une manière assez paradoxale. Il est vrai qu'une action n'est moralement bonne, que parce qu'elle est conforme à la loi que notre volonté, toute libre qu'elle est, ne peut se dispenser de reconnoître et de respecter : mais rien n'empêche sans doute que cette même action ne soit également conforme à nos penchans habituels, à nos sentimens les plus chers. Et nous pouvons encore éprouver une satisfaction très vive et très naturelle dans le sentiment même de la force avec laquelle nous avons triomphé des affections qui s'opposoient avec le plus de violence à l'accomplissement de nos devoirs. C'est la jouissance la plus pure et la plus vive de notre liberté, de notre force morale. Gardons-nous d'embarrasser le chemin de la sagesse de plus de ronces et d'épines qu'il n'en produit naturellement. Ne dégoûtons pas même la volupté, ni l'amour-propre de l'espèce de vertus auxquelles leur instinct peut les élever.

S'il est une loi que notre volonté se sente obligée de reconnoître et de respecter, quelques peines et quelques sacrifices qu'il puisse

nous en coûter dans certaines circonstances, c'est assurément celle de faire pour les autres tout ce que nous voudrions exiger d'eux, si nous étions à leur place. Lorsque la vengeance, la colère, l'injuste mépris ou quelque autre passion haineuse nous excite à violer cette sainte loi, notre volonté, dans ces momens, a cessé d'être libre. Mais n'a-t-elle pas aussi cessé de l'être en sens contraire, lorsque nous sommes entraînés par un mouvement de sympathie ou de pitié, de crainte ou d'effroi, de bienveillance particulière ou d'intérêt personnel ?

Aimez votre prochain comme vous-même, a dit le plus sage, le plus humain de tous les législateurs. Aujourd'hui que l'indifférence et l'égoïsme ont fait des progrès si désolans et si funestes, ne seroit-il pas plus convenable et plus prudent de dire aux hommes : Aimez-vous vous-mêmes comme vous aimez votre prochain. Ayez pour vous-mêmes aussi peu d'indulgence que vous en avez pour lui. Desirez pour vous-mêmes toutes les perfections, toutes les vertus, que vous en exigez en votre faveur. Imposez-vous enfin à vous-mêmes toutes les obligations que vous imposez si rigoureusement aux autres, &c. Mais le développement de ce paradoxe nous mèneroit trop loin.

Le premier résultat pratique de tous les faits, de toutes les expériences qu'on vient de développer, c'est que nous ne saurions prendre trop de soin à nous éprouver nous-mêmes dans toutes les situations critiques de la vie, pour nous assurer si notre volonté jouit en effet de toute l'étendue de son pouvoir ou de sa liberté.

Le second, c'est de chercher tous les moyens possibles de conserver à notre volonté l'exercice d'un pouvoir et la jouissance d'une liberté qui distinguent de la manière la plus éminente la noblesse et la dignité de notre être, la noblesse de son origine et la dignité de sa destination.

Parmi ces moyens, il n'en est point de plus infaillible sans doute que celui de ne jamais nous laïsser dominer par l'habitude d'aucun mouvement de foiblesse ou d'impétuosité, par l'illusion d'aucun sentiment particulier, sans l'avoir soumis à l'épreuve du grand principe : Est-il la conséquence naturelle d'une règle générale, ou peut-il lui servir de base ? Notre volonté parfaitement libre en reconnoît-elle le rapport avec cette loi universelle dont tout être intelligent et moral doit avouer avec respect l'éternelle autorité, le bienfaisant et juste empire ?

On a souvent dit que la meilleure preuve de l'existence d'un Être suprême, d'une puissance, d'une bonté, d'une sagesse infinie, étoit le plus près de nous, le miracle de notre propre existence, l'assemblage merveilleux de tant de force et de foiblesse, la réunion de facultés si sublimes et d'espérances si vastes avec les moyens bornés d'une organisation si compliquée et si frêle. Mais Kant en a trouvé, ce me semble, une preuve encore plus sensible, encore plus prochaine, encore plus touchante, dans le principe même sur lequel il a fondé toute la théorie de sa morale.

Une loi d'un ordre supérieur à tous les rapports de cette nature sensible, dont nous dépendons encore par tant de liens d'intérêt ou de nécessité ; une loi que, malgré le sentiment profond de son indépendance, notre volonté ne peut se dispenser de reconnoître et de respecter, une loi qu'elle a la force et qu'elle sent l'obligation de suivre malgré tout le trouble impérieux de nos sens, malgré tout l'embarras de nos besoins les plus réels, malgré toute l'agitation tumultueuse des mouvemens les plus passionnés, une telle loi n'est-elle pas la révélation la plus évidente et la plus auguste d'un égislateur invisible, du principe éternel de

toute justiee, de toute sagesse, de toute bonté.

L'intime conviction de respect que nous devons à cette loi, et des avantages qui ne peuvent manquer d'en résulter, non pas toujours pour notre bien-être actuel, mais très sûrement pour la perfection de notre existence morale, cette conviction intime ne nous conduit-elle pas le plus naturellement du monde à l'idée consolante que le cercle de notre destination doit s'étendre au-delà des limites étroites de l'instant où nous vivons, où nous avons commencé de vivre.

J'ignore si ces foibles apperçus pourront jamais devenir le germe d'une démonstration rigoureuse ; mais j'y vois bien mieux, du moins pour mon usage : c'est une preuve de sentiment très entraînante.

Lorsque la réflexion nous a conduits aussi loin qu'elle peut nous conduire, elle nous abandonne au sentiment qu'elle a fait naître ; et c'est sur les ailes de ce sentiment que nous franchissons des abîmes immenses pour arriver aux bords enchantés de l'infini qu'elle sut nous faire appercevoir, mais sur lesquels elle-même ne peut nous suivre.

Deux objets, dit M. Kant, remplissent l'ame d'un respect et d'une admiration qui ne cessent

de s'accroître à mesure que notre pensée s'en occupe et plus souvent et avec plus de suite ; c'est la voûte étoilée des cieux au dessus de nous, c'est la loi morale au fond de nos cœurs. Ce n'est ni dans les ténèbres, ni dans un lointain vague, hors de la portée de nos regards, que nous sommes réduits à les chercher ou à les présumer : nous voyons l'un et l'autre, pour ainsi dire, devant nous, liés immédiatement avec le sentiment même de notre existence. Le premier de ces objets, depuis la place que nous tenons sur ce globe terrestre, étend à l'infini la chaîne qui nous lie avec l'univers, avec tous les mondes que renferme l'immensité de ce nombre innombrable de systêmes solaires, et même au-delà de ces limites encore, avec la succession sans terme de leurs mouvemens périodiques, de leur origine et de leur durée. Le second de ces objets tient à notre invisible *moi*, à notre personnalité même, et nous transporte dans un monde véritablement infini, mais que notre entendement seul peut atteindre, et avec lequel, quoique liés en même temps avec tous ces mondes visibles, nous nous reconnoissons, non seulement dans une relation accidentelle, comme avec ceux-ci, mais dans un rapport plus général et plus né-

cessaire. Le premier de ces objets anéantit, pour ainsi dire, notre importance en qualité de créatures animales, obligées de rendre la matière dont elles furent formées, à cette planète, qui n'est elle-même qu'un point imperceptible dans l'univers, après avoir été animées quelques instans, et l'on ne sait de quelle manière, par un principe vivifiant. Le second de ces objets élève, au contraire, infiniment la dignité de notre être, comme d'intelligences à qui cette loi morale révèle une vie tout-à-fait indépendante de leur existence animale et de tous les mondes visibles qui nous entourent. Car le but même de cette loi nous prouve que la destination de l'homme ne se borne pas uniquement aux modifications et aux limites étroites de la vie présente, mais qu'elle se rapporte aux vœux, comme aux besoins d'une durée immortelle.

FIN.

TABLE.

AVERTISSEMENT..... page 1
I. Du plaisir de deviner..... 3
II. De notre attache pour tout ce qui nous appartient..... 14
III. De la paresse..... 25
IV. Du sommeil de la pensée..... 32
V. Du penchant à la distraction..... 34
VI. Des prétentions secrètes..... 47
VII. De la difficulté d'exister substantivement, ou de n'être que soi..... 56
VIII. De la liberté politique, et de ses limites naturelles..... 61
IX. De l'impatience..... 70
X. De l'attrait du danger..... 75
XI. De l'avantage des mauvaises éducations..... 82
XII. Des idées fixes..... 87
XIII. Du desir..... 96
XIV. Du point d'honneur..... 101
XV. De la crainte et de l'espérance..... 113
XVI. Inquiétude..... 118
XVII. De la sensualité..... 124
XVIII. Singularités physiques et morales..... 130
XIX. De la passion du crime..... 139
XX. Du besoin des petites raisons pour se déterminer..... 143
XXI. Dialogue sur la guerre, ses suites naturelles, et leur effet politique et moral..... 147
XXII. Amitié..... 157

XXIII. Le rêve de la vie..... 161
XXIV. Ce qu'il y a de plus clair dans la destinée de l'homme..... 164
XXV. De l'habitude..... 167
XXVI. De l'émulation..... 172
XXVII. De la faculté de présager, ou de la présagition..... 175
XXVIII. De la corruptibilité naturelle de nos sens. 182
XXIX. D'une source très commune de mauvais succès..... 185
XXX. Des différentes espèces de contagion morale. 190
XXXI. Métaphysique de l'espérance..... 195
XXXII. Des dangers d'un besoin trop habituel de se faire aimer..... 199
XXXIII. De l'humeur..... 204
XXXIV. De la sensation physique attachée à nos sentimens moraux..... 208
XXXV. Effets de la solitude sur l'amour-propre. 212
XXXVI. Ingratitude..... 214
XXXVII. De l'art de croire..... 217
XXXVIII. Vision..... 223
XXXIX. Quelques idées générales sur le *Génie du Christianisme*, de M. de Ch..... 227
XL. De l'influence des mouvemens de notre corps sur ceux de notre volonté..... 239
XLI. D'un principe d'erreurs presque indispensables dans nos jugemens moraux..... 243
XLII. Pourquoi l'on ne croit point à la mort... 245
XLIII. De la faculté d'oublier..... 249

XLIV. Du besoin de parler. 252
XLV. Puissance exercée par le sens de l'ouïe. . . 256
XLVI. De l'influence du moral sur le physique, et du physique sur le moral. 262
XLVII. De la difficulté de faire des loix. 265
XLVIII. Influence du génie de certaines langues. 274
XLIX. De l'exagération. 278
L. Du préjugé. 280
LI. Du prix des difficultés. 283
LII. De l'affinité. 285
LIII. Une des grandes énigmes de la destinée humaine. 286
LIV. De la puissance des événemens. 290
LV. De la mesure singulière de nos affections. . . 294
LVI. De la superstition. 298
LVII. Du mouvement. 300
LVIII. Encore un mot sur le système de la perfectibilité. 303
LIX. Du bonheur. 319
LX. Questions simples, dont la solution pourroit éclaircir de grands mystères. 311

IDÉE de la morale de Kant. 315

FIN DE LA TABLE.